

Hans Caspar Hirzel

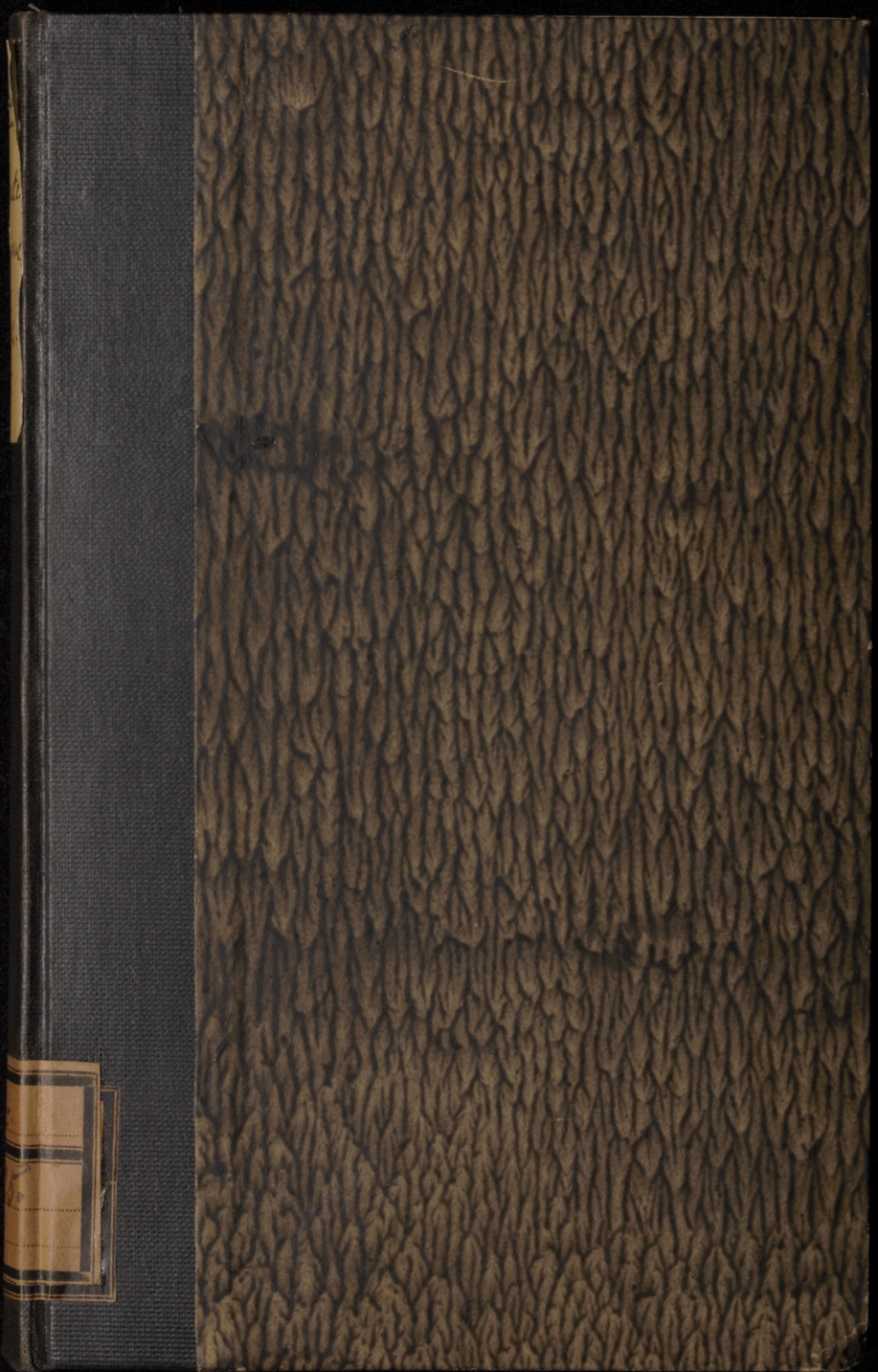
Le Socrate Rustique, Ou Description De La Conduite Economique Et Morale D'Un Paysan Philosophe

Zurich: chez Heidegger & Compagnie, 1762

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1681504987>

Druck Freier  Zugang





FIC-3525.



20/11

LE
SOCRATE
RUSTIQUE.

96

LE
SOCIÉTÉ
RUSSE

LE
S O C R A T E
R U S T I Q U E,
O U
DESCRIPTION DE LA CONDUITE
ECONOMIQUE ET MORALE
D'UN
PAYSAN PHILOSOPHE.

Traduit de l'Allemand de M. HIRZEL, premier
Médecin de la République de ZURICH,
par un Officier Suisse au Service de France:

Et dédié

à

L'AMI DES HOMMES.

ZURICH
chez HEIDEGUER & COMPAGNIE.

1762.

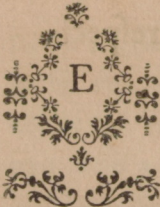
Majores nostri virum bonum cum laudabant,
ita laudabant, bonum agricolam bonumque colo-
num. Amplissime laudari existimabatur, qui ita
laudabatur.

Cato.



A
MONSIEUR LE MARQUIS
DE MIRABEAU.

Monfieur

 EN mettant votre nom
à la tête de la tra-
duction d'un ouvrage
qui a été entrepris pour l'utilité
publique, j'ai cru vous rendre
un hommage qui ne vous feroit
pas défagréable; & vous donner,

au nom de tous mes compatriotes, une preuve de la haute estime que la Suisse défère à vos vertus, à vos talens, à vos lumieres & sur-tout à votre zele pour le bien de l'humanité. Enchanté de pouvoir servir d'organe à ma nation, en vous exprimant des sentimens dont personne n'est plus pénétré que moi, je suis avec respect,

Monfieur

Basle ce 15. Mars 1762.

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur

LE TRADUCTEUR.



PREFACE DU TRADUCTEUR.



*U*N Critique fort à la mode (*) oſoit dire à ſa nation il n'y a pas plus de trente ans; Dès que les Lettres ſur les Anglois & les François (**) parurent, je les lus avec une attention curieufe, & je fus bien aïſe de voir un Suïſſe penſer. Il faut avouer que nous avons au fujet de quelques nations des préjugés bien ridicules. Je commence donc à me figurer aïſément des Philoſophes ſur la cîme des Alpes, comme je commence à me figurer depuis quelque tems des Poètes d'Aſtracan & de Norwege - - - - -

A 4

(*) L'A. Des Fontaines.

(**) De M. de Muralt, Gentilhomme Bernois.

Ce Suisse à tête pensante n'est pas s'il vous plaît un François déguifé - - - . Sans vouloir remuer les cendres des morts, ni imiter cet Allemand qui pour se venger de ce que le P. Boubours avoit sottement mis en doute qu'un Allemand put avoir de l'esprit, mit à son tour en question, si un Jésuite pouvoit avoir de la probité; je ne puis m'empêcher de reconnoître dans les fades plaisanteries que je viens de citer, ou beaucoup d'ignorance ou beaucoup de mauvaise foi. Et combien de fois leur auteur n'a-t-il pas été accusé de l'une & de l'autre. Un Suisse à tête pensante étoit-il en effet, un phénomène si extraordinaire dans le tems où ce Critique écrivoit? Qui est-ce qui ignoroit que la Suisse comptoit déjà alors, dans une seule famille, (*) cinq émules des Newtons & des Leibnitz? Quels hommes étoient plus connus & plus cités parmi ceux qui ont le plus approfondi les matières qu'ils ont traitées, que les Conrad Gesner, les Baubins, les Zwinker, les Scheuchzer, les Le Clerc, les Buxtorf &c. ? Pour peu qu'on eut la moindre relation dans la républi-

(*) Celle des Bernouilli.

que des lettres on connoissoit un Werenfels, un Alphonse Turretin, un Jaques Christoph Iselin, un Croufas, & tant d'autres dont je pourrois grossir ma liste, si je ne craignois d'être ennuyeux. Mais si malgré tout cela, les épigrammes de notre Auteur périodique ont trouvé des apôtres parmi des gens qui jugeoient d'une nation respectable d'après quelques mauvais contes, dont on est rebattu dans de certains soupers, & qui croyoient que tous les Suisses ressembloient aux Suisses de porte, ces mêmes plaisanteries trouveroient peu de rieurs aujourd'hui. Le nombre des lecteurs instruits a considérablement augmenté en France depuis une vingtaine d'années. On a beau déclamer contre les Journaux, la vogue qu'ils ont pris y a sûrement procuré plus de bien que de mal. Bien loin de dispenser le plus grand nombre de la lecture des bons livres dont ils donnent les extraits, combien n'ont-ils pas procuré à ces mêmes livres des lecteurs qu'ils n'auroient jamais eus sans les Journaux. Il en est un, (*) entre

A 5

(*) Le Journal Etranger.

autres, qui, malgré les vicissitudes qu'il a essuïées, a procuré un très-grand bien, & qui a acquis, depuis peu, entre les mains d'un Philosophe qui réunit la profondeur des idées & l'étendue du savoir au style le plus élégant, un degré de supériorité qui le met de pair avec les meilleurs Journaux qu'on connoisse. Le gros de la nation françoise est bien revenu de cette prévention nationale qu'on pouvoit lui reprocher autrefois à juste titre. Ses fiers ennemis ont beau chercher à perpétuer une guerre aussi injuste dans son origine que dans sa durée, & ne pas rongir de leur éloignement pour une paix qu'il ne tenoit qu'à eux de donner à tant de peuples qui gémissent de son retard, les ouvrages de leurs Philosophes, de leurs Poètes, de leurs Historiens, de leurs Economes sont reçus de leurs rivaux avec avidité & jouissent chez eux d'une approbation universelle. La littérature Allemande si dédaignée en France il n'y a pas plus de 15. ans, commence à y être extrêmement goûtée. Outre le Journal Etranger qui semble avoir fait de l'article de l'Allemagne son article de prédilection, la traduction des poësies

du célèbre Baron de Haller, celle des satires de Rabener, celle du poëme d'Abel & des Idylles de l'immortel Gesner ont fait ouvrir les yeux sur le mérite des productions Allemandes & Suïsses. Il n'est guere de lecteurs en France qui ignorent que les villes de Basle, de Zurich, de Geneve ont produit & produisent encore autant de grands hommes en tous genres de littérature qu'aucune autre ville de l'Europe. On sait aussi que Neuchatel & Lausanne n'ont pas peu contribué de leur côté à la gloire littéraire de la Suisse, & que Berne après avoir cherché longtems sa gloire dans les armes & dans la science du gouvernement plutôt que dans les lettres, semble avoir reconnu que ce dernier genre de gloire n'étoit rien moins qu'incompatible avec les deux premiers. Le génie du grand Haller a enflammé la jeunesse Bernoise, qui s'empresse à marcher sur les traces d'un compatriote aussi distingué. Toute l'Europe applaudit aux travaux de sa Société d'Agriculture, les Mirabeau, les Turbilli se font un honneur d'en être membres, & que ne doit-on pas attendre d'une Société que l'amour de la patrie &

L'amour des lettres animent en même tems? L'on fait enfin que dans le nombre des huit associés étrangers que l'Académie des Sciences de Paris se choïsit entre tout ce qu'il y a de plus savant en Europe, elle compte trois Suïsses () qui n'ont dû cette distinction la plus ambitionnée de toutes celles auxquelles un savant puisse prétendre, qu'à leur mérite éminent, & sans qu'aucune puissance ait fait agir pour eux ses ambassadeurs, comme cela est arrivé très-souvent pour d'autres.*

JE puis donc sans craindre d'être timpanisé par les diseurs de bons mots, offrir aux lecteurs françois la traduction d'un ouvrage qui n'a d'autre objet que de faire connoître le mérite éco-

(*) Messieurs Daniel Bernouilli & Euler de Basle & M. Haller de Berne. L'Académie des Inscriptions compte aussi depuis 30. ans un grand nombre de Suïsses parmi ses Associés honoraires étrangers, un Jaques Christoph Hefelin, un Surhek, un Abbé Geinoz, un Altmann, un Baron de Zurlauben, un Schmidt qui semble s'être fait un revenu des prix de cette Académie, comme M. D. Bernouilli de ceux de l'Académie des Sciences.

nomique & moral d'un paysan Suisse, qu'on ose
y comparer à Socrate, & proposer comme un mo-
dele à suivre. J'ai même lieu d'espérer que cet
ouvrage sera bien reçu dans un tems où une
heureuse fermentation tourne tous les esprits vers
le bon & l'utile, où les livres d'Agriculture ont
pris la place des romans & de tant d'autres écrits
fades & superficiels, & où enfin un gouvernement
sage & éclairé a su mettre habilement à profit
cette disposition favorable des esprits, qui annonce
à la France les jours les plus heureux & les plus
brillans, lorsque le calme qu'elle desire & pour
lequel elle étoit prête à faire les plus grands sacri-
fices lui aura été rendu. Après avoir vu les bons
effets que l'original avoit produit dans ma patrie,
j'en ai entrepris la traduction dans l'unique vue
de procurer les mêmes avantages à une nation que
ma famille n'a cessé de servir depuis plusieurs
générations, & que je sers moi-même depuis
mon enfance. Heureux! si tandis que j'expose
mes jours pour le soutien de sa cause, je
pouvois encore lui être utile dans les inter-
valles de repos qui succèdent quelquefois aux

travaux pénibles mais glorieux du métier que j'exerce.

L'OUVRAGE dont je bazarde ici la traduction se trouve inséré dans le premier Volume des Mémoires de la Société de Physique de Zurich. Cette Société dont l'établissement fait tant d'honneur à ses membres, bornant dans ses commencemens toute son ambition à se rendre utile à sa patrie, exista pendant plusieurs années dans une sorte d'obscurité. La confiance solide qu'elle a prise des heureux succès de ses travaux, l'ont mis en état de paroître au grand jour ; ce premier volume du résultat de ces mêmes travaux peut figurer à côté des meilleures productions en ce genre. Il y a environ une quinzaine d'années que plusieurs citoyens éclairés de cette capitale du premier des treize Cantons, ayant reconnu l'utilité qu'un pareil établissement pourroit procurer à leur patrie, entreprirent l'exécution. Ils eurent le bonheur d'avoir à leur tête un des premiers Physiciens de l'Europe, Monsieur Jean Gesner (*) Chanoine de

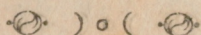
(*) Parent du Poëte célèbre dont nous avons parlé plus haut.

la Cathédrale & Professeur de Physique & des Mathématiques à Zurich. Digne rejeton du célèbre Conrad Gesner, un des plus grands hommes de son tems, qu'on regarde encore de nos jours comme le Plin de l'Allemagne, il réunit, dès sa plus tendre jeunesse, l'inclination la plus forte & les talens les plus décidés pour tout ce qui a quelque rapport avec la connoissance de la Nature, à l'application la plus constante & la plus laborieuse, ce qui, malgré une santé des plus délicates, lui a fait faire les progrès les plus rapides dans cette science. L'illustre Boerhave l'honora d'une estime tout-à-fait particuliere à un âge où l'on annonce d'ordinaire à peine ce qu'on deviendra un jour, & le regardoit déjà alors comme un homme consommé dans la Botanique & dans l'Histoire naturelle. Uni, au sortir de l'enfance, avec M. de Haller par les liens de la plus tendre amitié, jamais la rivalité de leurs talens n'a repandu le moindre nuage sur une aussi belle union. Les plus célèbres Académies de l'Europe se sont empressées de l'admettre dans leurs corps, & lorsque ses ouvrages, dont il ne suspend la publication que pour leur

donner toute la perfection dont ils sont susceptibles, paroîtront au grand jour, son mérite se fera connoître encore bien davantage. Cet habile Professeur, également enflammé d'amour pour sa patrie & pour la vérité, prépara ses concitoyens à cet établissement par des cours publics de Physique & d'Histoire naturelle, qu'il sut rendre intéressans par sa manière d'enseigner claire & systématique, & au moyen de la superbe collection d'Histoire naturelle & d'instrumens de Physique qu'il possède. En peu de tems la Société de Physique de Zurich se trouva composée de 70. Membres, nombre prodigieux pour une ville d'une aussi petite étendue. Tous ces membres, uniquement guidés par le desir de s'instruire & de se rendre utiles à la patrie, se soumirent généreusement à un droit d'entrée dans la Société & à une contribution annuelle, pour subvenir aux frais considérables qu'exigeoit un pareil établissement. Plusieurs d'entre eux, ne voulant point se borner à la taxe ordinaire, s'empressèrent d'enrichir la Société par des présens considérables. Heureuses les républiques qui renferment dans leur sein

sein de pareils citoyens. Le Magistrat de Zurich, dont la vigilance ne laisse rien échapper de tout ce qui peut être utile à l'Etat, ne tarda pas à favoriser cet établissement, & autorisa la Société, à former sous l'autorité du Gouvernement, des Loteries, au moyen desquelles elle put se procurer un fond qui lui assurât une consistance solide. Plusieurs Membres de la Société se chargerent gratuitement de la gestion de cette Loterie, dont les profits rentrèrent sans aucune diminution pour les fraix, & procurerent bientôt le fond désiré. Ce fond va toujours en augmentant, au moyen de la résolution prise par la Société de n'employer qu'une partie de ses revenus à ses dépenses annuelles. Malgré ces précautions, dictées par une sage économie, la Société a déjà su se procurer, outre un emplacement commode pour la tenue de ses assemblées & pour toutes ses acquisitions, une Bibliothèque choisie, & un Cabinet d'Histoire naturelle, qui attire l'attention des étrangers. Ce Cabinet offre entre autres choses; 1. une belle collection d'Instrumens de Physique; 2. une col-

B



leçon complete de tous les Oiseaux qu'on connoit en Suisse, peints d'après nature par un Gentilhomme Zuriquois, qui en a fait don à la Société. Ce même Gentilhomme a prouvé par un Recueil de Fables imprimé il y a quelques années, qu'il possède plus d'un talent; 3. une autre suite de tous les Poissons de nos lacs & de nos rivières, préparés & desséchés avec beaucoup d'art; 4. un magnifique Herbarium renfermé dans 36. Volumes grand-in-folio, dont on trouveroit difficilement le pareil, tant pour le nombre des plantes que pour la beauté de la conservation. C'est le fruit de 30. années de soins & de travaux de M. Gesner.

LA Société se divise en Membres honoraires & en Membres ordinaires: elle est ensuite partagée en cinq Classes, suivant les différens objets de ses travaux, savoir; la Physique proprement dite, les Mathématiques, l'Histoire Naturelle, la Médecine & l'application de la Physique aux Arts & Métiers. Il semble que cette respectable Compagnie, s'occupant de tout ce qui peut tendre à l'utilité publique, de préférence à des recherches de pure curiosité, ait surtout pris à cœur l'Agriculture &

l'Economie rustique ; puisque de 13. Mémoires que le premier volume de ses Actes contient , il y en a 7. qui se rapportent uniquement à ces importants objets. L'Ouvrage dont nous donnons la traduction est de ce nombre & n'est pas un des moins utiles. Son estimable Auteur n'a travaillé que dans cette vue, & l'on en a déjà vu , comme je l'ai dit , de très-bons effets. Nombre de Curés en ont recommandé la lecture en chaire à leurs paroissiens. Tous les préceptes qu'il contient sont praticables ; ils ont été éprouvés & reconnus pour bons par un homme trop éclairé pour s'y tromper. Car on ne doutera pas , à ce que j'espère , que notre Socrate rustique , n'existe bien véritablement. Je puis certifier en tout cas , qu'il n'y a pas la moindre circonstance dans tout l'ouvrage , qui ne soit dans la plus exacte vérité & dont tout Zurich ne puisse rendre témoignage. Quelques multipliés que soient les ouvrages qui traitent de l'Economie rustique , les bons ne sauroient l'être trop. Je ne répéterai point ici tout ce qu'on peut alléguer en faveur de l'Agriculture , mon Auteur y a suppléé



⊙ mille autres l'ont fait beaucoup mieux que je ne
 pourrois le faire. Je rapporterai seulement, pour
 conclusion, un passage intéressant d'un Voyageur
 éclairé ⊙ philosophe, qui paroitra, à ce que
 j'espère, d'autant moins déplacé qu'il vient à l'ap-
 pui d'un grand nombre de vérités contenues dans
 l'ouvrage qu'on va lire. „ Les Guébres, dit Char-
 „din, sont tous en Perse, ou Laboureurs, ou
 „Manœuvres ou foulons ⊙ ouvriers en poil. Je
 „n'ai pas vu un seul homme parmi eux qui vécut
 „sans rien faire, ni aucun aussi qui s'appliquât
 „aux Arts libéraux ou au Commerce. Leur
 „grande profession est l'Agriculture, c'est à dire
 „le Jardinage, le Vignoble ⊙ le Labourage. Ils
 „regardent l'Agriculture non seulement comme une
 „profession belle ⊙ innocente, mais aussi comme
 „méritoire ⊙ noble, ⊙ ils croient que c'est la
 „première de toutes les vocations, celle pour qui
 „le Dieu souverain ⊙ les Dieux inférieurs, com-
 „me ils parlent, ont le plus de complaisance, ⊙
 „qu'ils récompensent le plus largement. Cette opi-
 „nion tournée en créance parmi eux, fait qu'ils
 „se portent naturellement à travailler à la terre

„Et qu'ils s'y exercent le plus ; leurs Prêtres leur
 „enseignant que la plus vertueuse action , c'est
 „d'engendrer des enfans , Et après , de cultiver
 „une terre qui seroit en friche , de planter un
 „arbre soit fruitier , soit autre. J'ai fait cent
 „fois réflexion sur ce sujet , en considérant d'un
 „côté la sécheresse Et la stérilité présente de la
 „Perse en général , combien peu elle est peuplée ,
 „combien est médiocre l'abondance d'un si vaste
 „Empire , Et me souvenant d'ailleurs de ce que
 „les anciennes histoires racontent de sa puissance ,
 „de sa fertilité , Et de son grand peuple ; car
 „enfin il n'y a rien de plus éloigné de la vraisem-
 „blance , ni rien qui s'accorde moins que ce qu'on
 „dit qu'étoit autrefois la Perse , Et ce qu'on voit
 „qu'elle est aujourd'hui. J'ai fait , dis-je , cent
 „fois réflexion sur un si étrange changement , Et
 „il m'est venu en pensée que cela venoit première-
 „ment de ce que les anciens Perses étoient robu-
 „stes , laborieux Et appliqués , au lieu que ces
 „nouveaux habitans sont fainéans , voluptueux Et
 „spéculatifs. Secondement , de ce que ces premiers

„se faisoient une religion de l'Agriculture, &
 „qu'ils croyoient que c'étoit servir Dieu que de
 „labourer, au lieu que les derniers ont des prin-
 „cipes qui les portent au mépris du travail; car
 „ils disent que la vie étant si courte, si incer-
 „taine & si changeante, il faut s'y comporter
 „comme dans un pays de conquête ou dans un
 „quartier d'hiver, c'est à dire qu'il faut en tirer
 „ce qu'on peut sans se soucier de ce qu'elle pour-
 „roit devenir. Ces anciens Persans ont des mœurs
 „douces & simples, vivant fort tranquillement,
 „sous la conduite de leurs anciens dont ils font
 „leurs Magistrats qui sont confirmés par le Gou-
 „vernement Persan. „



LE SOCRATE RUSTIQUE.


 PERSONNE ne disconvient plus au-

 jourd'hui que la Science du Cultivateur
 ne mérite l'attention des Sages & celle des meil-
 leurs esprits ; puisqu'enfin il est bien prouvé que
 le bonheur d'un Etat est fondé sur une bonne ad-
 ministration dans tout ce qui concerne l'Economie
 rustique. Nous voyons tous les jours dans la vie
 ordinaire les qualités les plus heureuses , les lu-

B 4

mieres de l'esprit, les talens, la Science, la vertu même & la probité devenir inutiles, & faire enfin naufrage avec celui qui les possède, lorsqu'il n'a pas établi l'administration de ses affaires domestiques suivant les regles d'une sage & prudente Economie. Il en est de même des loix les plus sages & des meilleures constitutions, qui perdent toutes leurs forces & ne sauroient garantir un Etat de sa ruine totale, lorsqu'une Economie générale prudemment administrée n'a pas assuré la subsistance du peuple, soit en tirant du pays même toutes les productions nécessaires à la nourriture de ses habitans, soit en excitant l'industrie de ces mêmes habitans, qui échangent alors le produit de leurs manufactures contre les denrées de première nécessité qui leur manquent. Ce dernier moyen a même quelque chose de si séduisant qu'il est dangereux de s'y laisser tromper au point de le préférer au premier. L'on voit en effet les manufactures attirer dans un pays où elles sont florissantes, non seulement les denrées de première nécessité, mais encore des richesses en toutes sortes de genres; ce pays

quelque ingrat qu'il fut auparavant l'emporter bientôt sur les pays les plus fertiles, sa puissance enfin & sa population s'augmenter à un point qui tient du prodige. Toutefois ce moyen fera toujours précaire & peu solide, tant que l'Agriculture fera négligée dans un pays. L'Agriculture conduit sûrement & directement au but que l'on se propose, & n'est pas aussi exposée aux caprices du sort. Un Etat où les productions que le pays fournit suffisent à la nourriture de ses habitans a du moins l'avantage de ne pas dépendre de ses voisins, tandis que le pays le plus riche lorsqu'il est obligé d'aller acheter hors de chez lui ses denrées de première nécessité, se foumet à toutes les vicissitudes auxquelles mille événemens peuvent l'exposer, & dépendra le plus souvent des bonnes ou mauvaises dispositions dans lesquelles ses voisins se trouveront à son égard.

NOTRE Patrie a le bonheur d'être favorisée par la divine Providence d'une manière tout-à-fait particulière. Une Paix, que des Siècles entiers n'ont point vu troubler, nous laisse jouir tran-

quillement des doux fruits de la Liberté : Les Arts & les Sciences fleurissent au milieu de nous & amènent à leur suite les richesses, l'abondance & la joie : La Population s'est considérablement accrue ; l'industrie & l'invention de divers nouveaux genres de travail ont augmenté dans la même proportion : Notre Commerce & nos Manufactures, en montant à un degré d'accroissement si considérable, ont ouvert une infinité de canaux qui font couler de toute part les signes des richesses dans le sein de cette chère Patrie. Au milieu de tant d'avantages, la disette des denrées les plus nécessaires à la vie, s'est fait sentir plus d'une fois dans un pays véritablement rude & ingrat de sa nature. Nous nous sommes trouvés surtout dans de pareilles perplexités, lorsque la guerre dévastait les provinces de l'Allemagne qui nous avoisinent, éprouvant à tous momens la crainte cruelle de voir ces greniers, ouverts en d'autres tems à nos besoins, se fermer entièrement. Dans de pareilles circonstances, lorsqu'il n'est plus possible d'acquérir des vivres à prix d'argent, ou que du moins cette acqui-

tion est rendue bien difficile, les richesses deviennent inutiles ; toute prospérité s'évanouit ; la paix, la liberté, la justice, les biens les plus précieux de l'humanité deviennent incapables de faire sentir leur heureuse influence à un peuple que la faim anéantit. Les habitans se voient dans la dure nécessité de passer dans d'autres contrées, pour y chercher une subsistance moins précaire, dussent-ils échanger leur noble & précieuse liberté contre l'esclavage.

CES considérations remplissoient souvent mon ame des plus vives inquiétudes, qui n'étoient pas peu augmentées par le préjugé si généralement répandu, que nos terres ne sont nullement susceptibles d'amélioration, vu que le plus petit nombre en est propre à la culture, le reste n'offrant au contraire qu'un sol rude & graveleux, ou une terre argilleuse si forte & si difficile qu'une récolte pour l'ordinaire très-médiocre ne fauroit dédommager le cultivateur de son travail. Je ne fus rassuré que par la seule considération qu'il en pouvoit être de ce préjugé comme de tant d'autres qui, quoique faux dans le fond, sont

parvenus à force de se répandre , à être admis au rang des vérités. Je tâchai donc de me dépouiller de toute prévention à cet égard , & de me convaincre par mes propres recherches du vrai ou du faux de la chose. Je m'étudiai , toutes les fois que j'en trouvois l'occasion , à connoître l'état actuel de l'Agriculture dans les différentes contrées de notre pays. Je m'informai avec exactitude des différentes especes de biens-fonds , du rapport qui se trouvoit entre leur valeur & leur produit , de la quantité de bétail qu'on nourrissoit dans chaque district , &c. Par de pareilles recherches je parvins à me convaincre que ce défaut de fertilité devoit beaucoup moins être attribué à la nature du terroir , qu'à la décadence de l'Agriculture parmi nous. D'où viendrait, sans cela , qu'il se trouve communément dans le prix des terres de même nature , situées dans la même paroisse & très-voisines l'une de l'autre , une différence qui est telle que les meilleures se payent quelquefois dix fois plus que les moindres , & que leur produit se soutient à peu près dans la même proportion ? D'où viendrait

aussi que les mêmes pieces de terre éprouvent en différens tems des changemens si considérables dans leur valeur ? J'ai vu des terres se vendre pour le tiers de ce qu'elles avoient valu il y a vingt ans, & j'ai vu arriver précisément le contraire avec d'autres terres qui ont été vendues de mon tems dix fois plus cher qu'elles ne l'avoient été il y a cinquante ans. (a) Le plus ou moins de foin & d'habileté employé à la culture de ces terres a pu seul occasionner de pareilles différences, & nous devons en conclure qu'il ne dépend que de nous de doubler la fertilité de notre territoire & de nous soustraire à cette dépendance dans laquelle nous avons vécu jusqu'à présent.

(a) Un Officier Général de réputation, qui a commandé en Franche - Comté, m'a nommé deux terres de cette Province dont l'une achetée 120000. liv. depuis le commencement de ce Siècle, venoit d'être affermée pour 36000. liv. & l'autre payée à peu près dans le même tems 180000. liv. avoit été louée depuis peu à 44000. liv.

Note du TRADUCTEUR, ainsi que toutes les suivantes.

Il n'en falloit pas davantage pour m'encourager fortement à réfléchir sur les moyens qu'on pourroit mettre en exécution pour effectuer un ouvrage auffi falutaire , & de la possibilité duquel je me trouvois déformais fuffifamment convaincu. La facilité d'ouvrir mes vues là deffus à une Société compofée de vrais Patriotes , qui a choifi cette matiere pour un des objets les plus importans de fes travaux , devint pour moi un nouveau motif d'encouragement.

M A I S puis-je préfumer qu'on écoutera mes avis fur un point d'une auffi grande importance ? Ne m'objectera - t - on pas que je fors de ma Sphere & que négligeant les matieres qui font de mon reffort je me hazarde d'en traiter qui font abfolument étrangères à ma profession & dont mon genre de vie femble m'écarter tout-à-fait ? Ne m'alléguera - t - on pas que l'amélioration des terres exige une expérience dont je fuis abfolument dépourvu , puisque je ne poffède pas en propre un feul ponce de terrain , & que les occupations attachées à mon état ne me laiffent affez de loisir pour me rendre propre l'expérience

de nos habiles Economes , foit en vifitant leurs poffeffions & leurs travaux , foit en profitant de ce que leurs entretiens peuvent avoir d'instructif. Pour diffiper le préjugé que tout ceci pourroit infpirer contre mon travail , je crois devoir avertir que quoique je l'aie uniquement entrepris dans la droite & fincere intention d'encourager ceux de mes concitoyens , qui pourroient avoir fur cette matiere des vues plus étendues & plus de loifir que moi , à s'occuper d'un objet auffi effentiel pour notre pays , l'Economie rustique n'en a pas moins été l'occupation favorite d'une partie confidérable de ma vie. J'ai vécu à l'Abbaye de Cappel tout le tems qui s'est écoulé depuis ma neuvieme année jusqu'à ma feizieme , c'est de tous les âges de la vie celui où les objets laiffent dans l'esprit les impreffions les plus profondes. L'Intendance de cette Abbaye avoit été confiée par le Souverain à feu mon Pere , un fond d'une étendue auffi confidérable , qu'on faisoit valoir fous mes yeux , me fourniffoit une infinité d'occasions de m'instruire dans les différentes branches de l'Economie rustique , tant celles qui ont rapport

à la culture des terres, que dans ce qui concerne la maniere d'élever les bestiaux. J'assistois à tous les travaux de la campagne, & il n'en est aucun que je ne me fois attaché à connoître à fond. A mesure que j'avançois en âge, je passois les heures de récréation, que mes études me laissoient, à converser avec les Paysans les plus sensés; nos entretiens rouloient sur les défauts de notre Agriculture & sur les moyens d'y remédier. J'éprouvois dès-lors, & cela par ma propre expérience, tous les avantages de la vie champêtre. Les beautés naturelles que la campagne me présentoit de toutes parts, faisoient mes délices & m'inspirerent la plus forte envie de me choisir une profession qui fut liée, par les relations les plus étroites, à la contemplation de la nature. Dans une pareille disposition d'esprit, j'étois pénétré d'avance de la vérité des éloges dont je trouvai depuis l'Agriculture comblée par les Grecs & par les Romains, dans leurs écrits immortels; j'éprouvois déjà tout le vrai de ces belles paroles du sage Socrate rapportées par

Xeno-

Xenophon: „Il n'est point d'hommes, même
 „les plus heureux qui puissent se passer de l'Agri-
 „culture. En excitant dans les ames l'activité &
 „l'ardeur pour le travail, elle y répand les vo-
 „luptés les plus pures. Elle augmente nos richesses,
 „elle exerce nos corps & nous met en possession
 „de tout ce qui est convenable à un
 „homme libre. Non seulement la terre rapporte
 „à ceux qui la cultivent, tout ce qui est nécessaire
 „à l'entretien de la vie, elle leur fournit
 „encore tout ce qui sert à l'ornement de nos
 „personnes, de nos maisons & de nos temples.
 „Par son moyen les exhalaïsons les plus douces
 „viennent affecter agréablement notre odorat, &
 „notre vue est égayée par des spectacles ravissans
 „& variés sans cesse. L'Agriculture, car le foin
 „d'élever les animaux en est inséparable, produit
 „encore une multitude de différens alimens, tant
 „pour les offrandes destinées aux Dieux, que
 „pour notre propre usage. Mais tandis qu'elle
 „nous accorde si libéralement cette abondance de
 „toutes sortes de biens, elle ne permet pas que

„le repos & la mollesse en accompagnent l'usage,
 „elle exige bien plutôt que nos corps, endurcis
 „au froid des hivers & à la chaleur des étés,
 „s'accoutument à endurer toutes fortes de travaux.
 „Ceux qui mettent eux-mêmes la main à l'œuvre,
 „étant habitués à travailler tout nuds, augmentent
 „confidérablement par là leur force & leur vi-
 „gueur naturelle. L'Agriculture en éveillant de
 „grand matin ceux qui cultivent soigneusement
 „leurs terres, & en les obligeant à un exercice
 „vif & fréquent, les rend constans dans le travail,
 „vifs & courageux. Car il n'est aucune saison
 „qui n'ait son genre d'occupation déterminé, soit
 „pour la ville, soit pour la campagne. A quoi
 „l'on peut ajouter que pour qui veut servir sa
 „Patrie en qualité de Cavalier, l'Agriculture lui
 „donne les moyens d'élever des chevaux & le
 „rend propre à s'en servir. Préfère-t-on l'In-
 „fanterie, l'Agriculture y rend propre en ce qu'elle
 „endurcit le corps, augmente ses forces & exerce
 „à remuer fréquemment la terre & à donner la
 „chasse aux bêtes sauvages. - - - Quel est l'art
 „qui accorde aussi libéralement toutes les nécessi-

„tés de la vie à ses favoris ? Quel est l'art qui
 „récompense aussi bien les foins qu'on lui donne,
 „& traite mieux ses nourissons ? Où peut-on
 „plus facilement qu'à la campagne , résister à la
 „rigueur des hivers , au coin d'un bon feu , ou
 „par le moyen des bains chauds ? Où trouve-t-on
 „plus aisément que là , pendant les ardeurs étouf-
 „fantes de l'été , la fraîcheur des eaux , l'ombrage,
 „& un air libre & toujours agité. - - - Il est
 „bien difficile qu'un homme libre puisse posséder
 „un emploi plus satisfaisant & un genre de vie
 „plus gracieux que celui-ci , qui d'ailleurs le rend
 „propre à toutes sortes de fonctions. C'est ici
 „qu'on apprend tout naturellement à exercer la
 „Justice , puisque ce sont ceux qui ont fait le
 „meilleur travail qui en font les mieux récom-
 „pensés. L'Agriculture nous enseigne à nous
 „aider réciproquement, & à secourir nos semblables
 „dans leurs besoins, puisque ce n'est qu'à force
 „de bras que les champs se cultivent comme il
 „faut. C'est encore ici que le Général apprend
 „à se faire obéir de ses troupes , en voyant

„exercer cet art sur leurs ouvriers , que l'on
 „n'excite au travail qu'en récompensant les dili-
 „gens & en punissant avec fermeté les paresseux.
 „Car un bon laboureur n'est pas moins dans l'obli-
 „gation d'animer ses ouvriers qu'un Général ses
 „soldats , & les esclaves ont au moins autant &
 „même plus besoin que les hommes libres, d'être
 „excités par l'espérance , à faire leur devoir de
 „bonne volonté. C'est ici encore que l'on ap-
 „prend le mieux à révéler les Dieux immortels,
 „puisque c'est de leur direction que tout dépend,
 „& que la grêle, la gelée, le froid, la sécheresse,
 „les orages, la peste & tant d'autres maladies
 „épidémiques enlèvent les fruits du travail le
 „plus assidu, dirigé par la prudence la plus con-
 „fommée. C'est donc à juste titre qu'on a nommé
 „l'Agriculture la mere nourrice de toutes les autres
 „professions. Car lorsque l'Agriculture fleurit, tous
 „les autres arts fleurissent avec elle; mais lorsque
 „la nécessité nous oblige à négliger nos campagnes
 „& à en abandonner la culture, toutes les pro-
 „fessions, tant de terre que de mer, s'ané-
 „antissent en même tems. „

CES vérités si dignes de la Sageffe d'un Socrate , se présentoient donc dans toute leur force à mon esprit dès ma jeunesse. J'apprenois en même tems à connoître à fond une branche bien importante du genre humain , que l'orgueil infensé du grand monde n'envisage qu'avec mépris, & relégue dans une Classe d'êtres fort inférieurs à la sienne. Cette Classe , dont je veux parler, est celle des Cultivateurs , & la plus digne en effet de toutes les autres Classes du genre humain, de l'attention du Philosophe. L'Humanité s'offre ici à ses regards dans un état de simplicité qui se rapproche de l'état de Nature ; il y démêle les propriétés de l'ame & ses différentes facultés, avec d'autant plus de facilité , qu'il ne la voit point déguisée sous un fatras d'ornemens empruntés. Ici une étude réfléchie m'instruit de cette grande vérité, favoir ; que la véritable grandeur de l'homme se développe par-tout , & qu'il n'est point de condition si basse qui ne fournisse de ces ames de la première trempe, capables d'être employées à l'utilité générale. Je trouvai pareille-

ment dans tous les états la conviction intérieure d'avoir fait un usage raisonnable de ses talens, & le sentiment des progrès que l'on a fait dans la route du bien & de la vertu joint à la tranquillité d'esprit qui l'accompagne, devenir constamment la récompense de la vertu. J'ai rencontré de même par-tout tous les différens degrés & les différentes especes de génie qu'on distingue dans le grand monde. La Classe des Cultivateurs a ses Lycurgues, ses Socrates, ses Platons, ses Homères & même ses Luciens; tout comme elle nourrit aussi dans son sein tous les genres de vicieux & de méchans. L'espece humaine ne diffère donc ici de ce qu'on appelle le grand monde que dans les objets sur lesquels les facultés de l'ame s'exercent. On est par conséquent plus à portée ici que par-tout ailleurs, d'apprendre à connoître la nature de l'ame, & de se former de justes idées du bonheur & de la véritable grandeur de l'homme. Ici j'appris encor à mépriser la ridicule vanité des Savans, qui s'imaginent que leurs vastes connoissances les élèvent dans une Classe d'esprits d'un degré très-supérieur,

tandis que leur entendement est le plus souvent totalement offusqué par les préjugés, & leur volonté asservie à l'esclavage des passions, esclavage que cette vanité, qu'ils tirent de leur faveur, déceit déjà suffisamment aux yeux du vrai Sage. Dès-lors toutes les descriptions défavorables des mœurs & du génie de ces hommes qu'il nous a plu d'appeler sauvages, me devinrent suspectes, & je regrettai que nous n'eussions pas davantage de relations de voyages données par des Philosophes en état d'examiner à fond la nature humaine telle qu'elle se trouve dans ces sauvages, & cela avec des yeux éclairés & dépouillés de toute prévention. Je suis persuadé que leurs découvertes auroient répandu de grandes lumières sur la théorie de l'ame, & fourni aux amis de l'humanité matière à admirer pleins de reconnaissance la sagesse & la bonté du Créateur dans l'ordre selon lequel il a disposé l'espèce humaine. Nous trouverions que ces prétendus sauvages seroient bien mieux fondés à regarder eux-mêmes comme sauvages, ces hôtes si policés qui

font venus leur enlever leurs biens & leur liberté, & que ceux d'entre eux qu'on a fait participans des mœurs & des Sciences Européennes, agiffent bien fenfément, lorsqu'à la premiere occafion qui fe présente ils retournent à la maniere de vivre fimple & raifonnable de leurs Compatriotes.

APRES tout ce que je viens de dire fur les agrémens & fur l'utilité de la vie champêtre, trouvera-t-on encore mauvais fi dans ces heures de loifir que le genre de vie le plus rempli d'occupations nous laiffe toujours, je retourne encore quelquefois à ce qui a fait les délices de ma premiere jeunefſe ? Me blamera-t-on fi je cherche à étendre & à rectifier des idées avec lesquelles je me fuis familiarifé de bonne heure, puisque c'eſt dans la vue d'inspirer à mes concitoyens du goût pour des occupations auffi nobles & de leur offrir dans l'amélioration des terres, un moyen de contribuer eſſentiellement à la proſpérité de notre chere Patrie ? Et ne me fera-t-il pas permis enfin de chercher à me délaſſer d'une maniere qui ne foit pas tout-à-fait infructueuſe, des travaux ſouvent fi pénibles qui font attachés à ma profeſſion ?

A l'attrait du plaisir, que me procure l'étude de l'Economie champêtre, vient se joindre celui du devoir. Appelé par état, en qualité de premier Médecin de la République, à veiller d'abord à la santé de ses Sujets, cette fonction m'oblige à m'attacher particulièrement à connoître les différentes manieres de vivre des différentes classes des habitans; & comme il m'est enjoint ensuite de pourvoir à la conservation des Bestiaux, lorsqu'il se glisse parmi eux quelque maladie épidémique, la connoissance de l'Agriculture me devient alors d'autant plus nécessaire, que c'est presque toujours, dans la constitution des prairies & des pâturages, qu'il faut chercher la source de ces maladies. *L'Instruction* insérée dans nos Mémoires sur la maniere de prévenir les maladies épidémiques des Bestiaux en remédiant aux vices des pâturages, fournit une preuve de ce que j'avance. (b)

C 5

- (b) Le Gouvernement de Zurich a voulu que cette Instruction eût force de Loi & fût publiée comme telle dans tout le Canton. Le Magistrat de Basle

C'EST ce double motif qui m'a inspiré ce desir si vif d'éclaircir & de développer le plus qu'il se pourroit, nos idées sur l'Economie rustique de notre pays, sur ses défauts & sur l'amélioration dont elle seroit susceptible. En quoi je sens, je le répète, combien je suis heureux de me trouver admis dans une Société, qui fait de cette importante matiere l'objet le plus fréquent & le plus chéri de ses conférences. C'est dans nos Assemblées que je puis sans autres recherches me mettre au fait des importantes découvertes dont le zele le plus actif & le mieux entendu enrichit continuellement l'Agriculture dans presque toutes les parties de l'Europe, & que j'en entends faire l'application à l'état présent de notre chere Patrie.

J'AVOUERAI cependant que la maniere dont on s'y est pris jusqu'à présent, ne me paroît pas précisément la meilleure. On se jette avec

sest empressé à suivre son exemple. Les Mémoires dont il s'agit ici sont ceux de la Société de Physique de Zurich, dont l'auteur a été Secrétaire & dont nous avons parlé dans la Préface.

trop d'ardeur dans la nouveauté, & cela avant d'avoir appris à bien connoître les méthodes anciennes. Les uns croient avoir atteint au but lorsqu'ils ont fait connoître aux Cultivateurs des herbages & des grains d'une espece nouvelle; d'autres lorsqu'ils ont proposé des Instrumens de Labourage d'une nouvelle invention, ou une autre maniere de labourer; d'autres croient enfin qu'il suffit d'ouvrir de nouvelles branches d'Economie inconnues jusqu' alors, comme par exemple la culture des mûriers pour l'éducation des vers à soie. Je pense au contraire qu'il faudroit avant tout commencer à étudier à fond la nature du pays; prendre connoissance des moyens que les plus industrieux & les plus laborieux de nos Economes, mettent en usage pour rendre leurs terres plus fertiles que les autres, & cela au point de leur faire produire souvent au delà du double de ce que leurs plus proches voisins retirent des leurs; il ne s'agiroit alors que de rendre la connoissance de ces moyens commune à tous les autres Cultivateurs. Enfin il faudroit tacher de voir comment il seroit possible d'exciter une noble

émulation parmi les habitans de la campagne. Ce feroit là, selon moi, la voie la plus facile pour ramener les beaux jours de l'Agriculture parmi nous; le génie le plus borné peut la fuivre, sans qu'aucun obstacle l'arrête, tandis que les difficultés se présentent en foule lorsqu'il s'agit de nouvelles inventions. Les uns croiroient en les adoptant, infulter à la mémoire de nos dignes ancêtres, qui nous ont transmis, disent-ils, la maniere ordinaire de cultiver les terres, & qui par leur prudence, par leur amour pour le travail & par tant d'autres vertus respectables se font rendus bien dignes de nous servir d'exemple. D'autres accorderont que ces nouvelles découvertes font à la vérité fort avantageuses pour de certains pays, mais ne conviennent point du tout à la constitution naturelle du nôtre. D'autres objecteront que toutes ces méthodes peuvent bien avoir leur prix à certains égards, mais que leur supériorité sur la méthode ordinaire est si équivoque, qu'on peut au moins les regarder comme inutiles, &c.

AU lieu qu'en proposant la maniere de nos plus habiles Laboureurs pour modele à tous les autres, & en les encourageant à la suivre, chacun pourra se convaincre de son utilité par le témoignage de ses propres sens. Les expériences pour savoir si cette maniere convient ou non à la nature du pays se trouvent toutes faites, & il sera aisé de calculer à l'avance les avantages qu'on en peut retirer. D'ailleurs il faut convenir que malgré tout ce que nous avons dit en général de la décadence de l'Agriculture parmi nous, l'art de cultiver les terres n'est rien moins qu'ignoré dans notre pays. Il suffiroit, je pense, de perfectionner & de rendre d'un usage plus commun ce que nous possédons déjà à cet égard. Le Voyageur qui traverse la plupart de nos Cantons est étonné de la diversité des productions qui s'offrent à ses regards, dans un terrain si rude & si sauvage; il a peine à concevoir comment on a pu rassembler dans une aussi petite étendue de pays toutes les productions de presque tous les autres climats de l'Europe. Il traverse des champs couverts de bled terminés de droite & de gauche

par des vignobles ; des forêts d'arbres fruitiers derobent les villages à la vue , & il entend mugir de loin sur les montagnes plus élevées les nombreux troupeaux dont elles sont couvertes. Je crois même que ce ne feroit peut-être pas un médiocre service qu'on rendroit à bien des étrangers , si on leur communiquoit les usages & les méthodes des plus distingués de nos Economes. Il ne nous a peut-être manqué jusqu'ici que des écrivains , pour que notre Patrie se soit acquise , quant à l'Economie rustique , la même réputation dont elle jouit , à si juste titre dans tous les autres genres de connoissance.

Je ne prétends point , d'un autre côté , rien diminuer du mérite de ceux de nos généreux Concitoyens , qui ont employé une partie considérable de leur superflu pour se procurer les Instrumens d'Agriculture de nouvelle invention ; & pour faire venir des pays étrangers les différentes especes de semences propres à produire de nouveaux genres d'herbages , des grains d'une espece inconnue parmi nous , de nouvelles especes d'arbres ou Arbustes ; & en ont fait faire l'épreuve

dans leurs terres. De pareils foins méritent affûrément des éloges distingués , & notre pays en a déjà recueilli des avantages considérables. L'Usage des pommes de terre, celui du bled de Turquie ou Mays , & celui de la tourbe en font preuve. Mais cette maniere de perfectionner l'Agriculture me paroît moins sûre & beaucoup plus lente que celle que je propose. Moins sûre , parce que les Savans défigurent très - souvent entièrement les choses par la maniere dont ils les rapportent dans leurs écrits. Les objets qu'ils veulent louer font souvent grossis beaucoup au delà de la réalité , & leur imagination domine beaucoup trop dans leurs descriptions. Ce n'est d'ailleurs que sur le résultat d'une longue suite d'expériences que l'on peut être assuré que telle ou telle nouveauté convient à tel pays , & si lorsqu'elle est exécutée en grand , elle est plus avantageuse, toute compensation faite, que ce que l'on y a pratiqué jusqu'alors. Les essais réussissent d'ordinaire à merveille dans un jardin bien soigné , mais lorsqu'on veut en rendre la pratique générale, l'utilité qu'on s'en promettoit s'évanouit & se

trouve absorbée par les fraix du travail. (c) J'ai dit aussi que les inventions nouvelles étoient très-lentes à faire leur effet; pour y parvenir il faut de toute nécessité qu'elles aient tourné en coutume. Il faut bien des années pour convaincre le Payfan des avantages qu'on lui propose, pour le faire renoncer à ses anciens préjugés & lui faire changer la routine, qu'il a héritée de ses Peres, contre une méthode nouvelle.

J R

(c) „Que de circonstances délicates dans chaque expérience! Quel changement ne produit pas une „différence légère dans ces circonstances! Combien „ne faut-il pas avoir fait d'observations exactes „sur la chaleur & sur le froid, sur la sécheresse „& sur l'humidité, &c. avant qu'on puisse être „assuré du succès général d'une expérience! Qu'il „est rare qu'on puisse répéter plusieurs fois de „suite des expériences qu'on ne fauroit faire qu'une „fois l'année, & que la vie de l'homme est courte „pour une si pénible & si longue entreprise! „*Voyez les Principes de l'Agriculture & de la Végétation de M. HOME.*

JE n'ai rien trouvé d'aussi sage sur cette matière, que le conseil donné par Socrate dans Xenophon. „J'ai employé, dit-il, une attention „toute particulière pour connoître à fond ceux „qui passoient pour les plus sages & les plus prudents dans chaque genre de profession. Etonné „de voir que parmi les gens qui s'occupoient des „mêmes choses les uns restoient dans la misère „tandis que les autres s'enrichissoient considérablement, je trouvai cette observation digne des recherches les plus exactes & de l'examen le plus rigoureux. Les soins que je me donnai en „conséquence m'éclairèrent sur la véritable cause „de cette différence. Je vis que ceux qui „travailloient sans réflexion & comme au jour la „journée ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes de leur misère. Ceux, au contraire, „qui appuyés sur des principes stables & réfléchis, „& guidés par des vues saines & déterminées, „joignoient dans leur travail l'assiduité à l'attention, & l'ordre à l'exactitude, se rendoient ce „même travail plus facile, plus prompt & infini-

„ment plus profitable. Quiconque voudra aller à
 „l'école de ces derniers augmentera son bien fans
 „que rien puisse jamais le rebuter, & amassera
 „des trésors, quand même une Divinité ennemie
 „se déclareroit contre lui. „

JE FIS la découverte d'un homme pareil à ceux que Socrate nous dépeint, dans la personne de Jaques Gouyer, natif de Wermetschweil dans la Paroisse d'Uster. C'est à M. Voegueli un des meilleurs & des plus chers de mes amis, avec qui je m'étoit souvent entretenu sur ce qu'on pourroit faire de mieux en faveur de l'Agriculture dans notre chere Patrie, que je dois sa connoissance. Mon ami n'auroit jamais pu me faire aucun don qui me fut plus précieux ni qui méritat davantage toute ma reconnoissance, puisque jamais rien ne m'a donné autant de satisfaction que le commerce de ce rare & singulier personnage. Cet homme offrit à mon admiration les facultés les plus relevées de l'ame humaine dans cet état de simplicité dénuée de tout appareil qui

en relève le prix & la noblesse. La description du ménage de ce digne personnage m'a paru, suivant l'avis du sage Socrate, renfermer tout ce qu'il y a de plus instructif sur la manière de perfectionner la culture des terres. Nos efforts, pour parvenir à ce but si salutaire, vont donc se réduire à exciter une noble émulation parmi les cultivateurs. Les honneurs que nous répandons sur celui que nous leur proposons pour modèle, les éloges dont nous comblons ses rares qualités, leur feront du moins connoître, que lorsqu'ils voudront remplir les devoirs de leur état avec intelligence & avec assiduité, ils s'attireront indépendamment de la bénédiction du ciel, une estime & une approbation générale de la part des hommes.

DANS la description que je vais donner de la conduite économique de cet homme rare, je le désignerai constamment sous le nom de Kliyogg (petit Jaques) le seul nom sous lequel il soit connu des habitans de sa contrée. Jusqu'aux moindres traits qui servent à le caractériser, tout

en lui présente un tableau dont l'ensemble est si admirable, que je me faurois très-mauvais gré d'en altérer la vérité, en y ajoutant la moindre circonstance accessoire. Je n'ai point à tracer le portrait d'un homme qui, séduit par la fréquentation des habitans de la ville, ait jamais pensé à s'élever au dessus de son état de payfan, quelque méprisé qu'il soit; encore moins un homme qui ayant puisé dans le commerce des gens de lettres la connoissance des livres se soit érigé en demi-Savant. Kliyogg doit tout ce qu'il est à la nature & à ses propres réflexions. Content de son état il n'a seulement jamais voulu aspirer au moindre emploi dans son village.

IL vit avec un de ses freres; les deux familles, quoique nombreuses en enfans, ne forment qu'un seul ménage. Kliyogg a six enfans pour sa part & son frere en a cinq; tous ces enfans, à la réserve d'une fille qui est élevée, sont encore en bas âge. A la mort du Pere de notre Laboureur, sa succession fut partagée entre cinq freres. L'ainé prit sa part en biens fonds; deux autres freres se firent assigner leur portion en argent par

nos deux associés, qui restèrent possesseurs par indivis d'un héritage d'environ 94. Arpens, dont voici la division :

En Prairies	15. Arpens ou Journels, (d)
En terres labourables	45.
En Pâtures	24.
En Bois	10.
<hr/>	
Total	94.

CETTE Possession pouvoit valoir selon son estime 20000. liv. & se trouvoit hypothéquée à la mort du Pere pour 10000. liv. Indépendamment de cette hypothèque nos deux freres furent, comme nous l'avons déjà dit, dans l'obligation de liquider les parts assignées à deux de leurs Cohéritiers sur ce fond de terre; mais à la mort de l'un de ces deux freres, qui survint très-peu de tems après, nos deux freres associés hériterent, en vertu de son Testament, chacun un tiers de la somme qu'ils avoient été obligés de lui délivrer. Il leur resta alors encore 2500. liv. à payer à

D 3

(d) Les Arpens du Canton de Zurich varient entre 30000 à 36000 pieds de Roi carrés.

leur cadet, de façon que cet héritage, qui étoit estimé au plus haut 20000. liv. se trouvoit hypothéqué pour 12500. liv. Cette dette paroît sans doute énorme, & tous les Laboueurs des environs étoient très-fondés à juger d'après les apparences, que nos deux freres se chargeroient là d'un fardeau sous lequel ils ne pouvoient manquer de succomber en peu de tems. Y avoit-il en effet autre chose à préfumer de leur entreprise? On les voyoit se charger d'un bien sur le produit duquel il falloit commencer par payer annuellement pour le moins 500. liv. pour l'intérêt de la dette, & qui se trouvoit d'ailleurs dans un tel état de dégradation, qu'il paroissoit impossible de le remettre sans des dépenses très- considérables. On ajoutoit à cela qu'un ménage tel que celui là, où il y avoit tant de bouches à nourrir, exigeoit une grosse consommation & fourniroit très peu de bras pour mettre en valeur un héritage d'une pareille étendue, ce qui mettroit nos deux freres dans l'absolue nécessité de recourir aux journaliers, que les manufactures, dont cette contrée abonde, rendent excessivement chers.

Tant de difficultés firent sur Kliyogg l'effet qu'elles devoient faire sur chaque homme, & qu'elles font cependant si rarement; elles l'animerent à redoubler d'ardeur & d'application pour parvenir à les surmonter. Il songea bien sérieusement aux moyens de remettre son héritage en valeur, & se porta gaiement & sans délai à les mettre en exécution. Dieu bénit sa constance, & l'envie la plus déchainée est forcée de convenir qu'il est parvenu à améliorer considérablement cette possession, sans aucun secours étranger & sans contracter de nouvelles dettes. Ses enfans abondamment pourvus de tout ce qui est nécessaire à la vie ont crû, pendant tout ce tems là, en santé & en vigueur, & lui donnent tout lieu d'espérer qu'ils pourront dans peu lui aider efficacement à pousser beaucoup plus loin l'augmentation de son bien. Les rentes qu'il est obligé de faire se trouvoient payées au jour nommé, & ses épargnes l'ont mis en état de pousser toujours plus loin ses améliorations, & d'acheter de tems en tems quelque nouvelle piece de terre. Cet

exemple femble détruire le préjugé ou l'on est généralement que la multiplicité des dettes, dont un bien est furchargé, en rend l'amélioration impossible, puisqu'elle met le cultivateur dans l'impuissance de se procurer les ustensiles & les engrais dont il a besoin.

Voici l'état des Bestiaux que Kliyogg entretient dans son étable

4	Vaches.
3	Bœufs.
1	Cheval.
2	Porcs.
<hr/>	
Total	10 Pièces.

LES Vaches sont de la moyenne taille, comme elles le sont toutes en général dans ces environs là, mais bien entretenues & très-bien en lait. Il estime les deux moindres à 50 liv. la suivante à 60 & la plus forte à 70 liv. Tout le lait que ces quatre Vaches fournissent se consume dans le ménage. Leur nourriture se monte, suivant son calcul, indépendamment de l'herbe

qu'elles mangent pendant l'été, à deux voitures de foin par an pour chaque Vache.

LES Bœufs font de la bonne taille & du prix de 125 livr. Quoiqu'ils travaillent beaucoup & qu'ils lui foient d'un très-grand service, ils ne laissent pas d'être en embonpoint. Il évalue leur consommation à trois voitures de foin par bœuf. Comme il trouve son compte à tenir quelques uns de ces animaux à l'engrais, il en achete tous les ans deux ou trois pour cet usage, qu'il paye ordinairement 100 liv. la piece. Il lui en coute pour chaque bœuf pendant les deux mois & demi que dure l'engrais une voiture & demie de fourage, évaluée à 20 liv. la voiture, & revendant chaque bœuf gras 140 livr. il ne lui reste à la vérité qu'une pistole de la piece, & ce profit, tout mince qu'il est, n'est même pas toujours assuré; car il arrive souvent que l'animal ne profite point ou que le prix des bestiaux vient à tomber. Mais ce n'est point là le profit que Kliyogg a en vue, il en trouve un bien plus

réel dans l'augmentation de son fumier pour l'engrais de ses terres.

NOTRE Econome trouve que son cheval lui est plutôt dommageable qu'utile, & paroît déterminé à s'en défaire, & augmenter du produit de cette vente le nombre de ses bœufs. L'entretien d'un cheval est, dit-il, très-frayeux; cet animal conformente autant de foin qu'une vache & outre l'avoine qu'il lui faut de plus il faut encore compter au moins une pistole par an pour le ferrage. De plus le cheval diminue de prix en vieillissant, au lieu qu'un bœuf qui commence à vieillir se met à l'engrais & se revend encore avec quelque bénéfice. En un mot il a calculé qu'on pouvoit entretenir deux bœufs avec ce qu'il en coutoit pour un cheval, à quoi on peut encore ajouter que le fumier de cheval n'est pas à beaucoup près d'un aussi bon usage pour les terres que celui des bêtes à cornes.

LE profit que Kliyogg retire de ses bestiaux consiste donc précisément; 1. Dans le beurre & le lait pour le ménage. 2. Dans le travail qu'il

leur fait faire. 3. Dans le fumier. Il regarde avec raison ce dernier article comme la base fondamentale de l'amélioration des terres. En conséquence il a toujours mis tous ses soins & toute son attention à augmenter ses fumiers, & il y a si heureusement réussi, qu'avec la petite quantité de bestiaux qu'il a, il en ramasse annuellement 100 charrois; tandis que dans les commencemens il en faisoit à peine la moitié, quoiqu'il ne le cédat dès-lors à cet égard à aucun payfan de son village. D'où il conclut qu'on entretient communément un trop grand nombre de bestiaux. Cette observation me parut au premier coup d'œil, des plus extraordinaires. J'en fus sur le point de soupçonner mon Philosophe de n'être qu'un homme à paradoxes & à singularités; mais il m'expliqua cette enigme d'une manière tout-à-fait satisfaisante. Lorsqu'on est chargé, me dit-il, d'un trop grand nombre de bestiaux, on est forcé pendant l'été, de les envoyer, le plus qu'il est possible, pâturer hors de l'étable, & voilà autant de fumier de perdu pour la basse-cour. La maigreur des pâturages fait diminuer considérable-

ment le lait des vaches , & l'on ne remédie à cette diminution qu'en leur remplissant la crèche, à leur retour , de fourrage verd ; ce qui absorbe une grande partie de la provision de l'hiver. Faute de foin on est obligé d'y suppléer par de la paille , matiere précieuse qui doit être entièrement réservée pour les fumiers , sans lesquels il n'y a point d'amélioration à espérer ; d'ailleurs la mauvaise nourriture , à laquelle les bestiaux se trouvent alors réduits , devient la source d'une infinité de maladies. C'est ainsi que le judicieux Kliyogg me fit découvrir une des principales causes de la décadence de l'Agriculture dans notre chere Patrie. Il est en effet très-sûr que l'on y entretient , dans la plupart des endroits , plus de bestiaux qu'on n'en fauroit nourrir convenablement pendant l'hiver. Les terres & les prairies privées d'une partie de leurs engrais , y perdent d'autant plus , que ces bestiaux affoiblis par le manque de subsistance , surtout vers le printems , manquent les uns de lait , les autres de vigueur pour fournir au travail , & deviennent souvent la proie de nombre de maladies différentes ; vérités

que l'expérience ne confirme malheureusement que trop.

NOTRE sage Econome ne tient donc qu'autant de bestiaux qu'il en peut nourrir largement pendant toute l'année, avec le foin & l'herbe qu'il recueille. Sa paille est ménagée avec le plus grand foin & réservée uniquement pour la litiere, qui est tellement prodiguée dans son étable qu'on y enfonce jusqu'aux genoux.

IL a foin de ramasser encore dans toute l'étendue de sa possession toutes les matieres qui sont propres à faire de la litiere, des feuilles d'arbre, de la mouffe, des feuilles de jonc &c. Les branches les plus minces & les piquans des Pins & des Sapins lui fournissent surtout une ample provision de ces matieres, & il emploie à les préparer la plus grande partie des heures qu'il ne donne pas au labourage. Ce genre d'opération lui parut bientôt si important, eù égard à ses engrais, que de toutes les parties de son travail, il n'y en a point où il regrette autant de manquer d'assistance que dans celle-ci; aussi

attend-il comme une faveur signalée du ciel , le moment où ses enfans feront en état de lui être en secours , persuadé qu'il ne lui manque que des bras pour porter les 100 tombereaux de fumier qu'il fait tous les ans jusqu'à 150. sans augmenter pour cela le nombre de ses bestiaux.

C'EST donc pour se procurer de pareilles augmentations de fumier , qu'il se rend toutes les automnes , au renouvellement de la Lune dans ses bois ; là il pénètre dans toutes les broussailles de Pin & de Sapin , & coupe avec une serpe tous les rejetons qui lui paroissent inutiles ; il enleve aussi de tous ceux qu'il laisse sur pied , ainsi que de tous les jeunes arbres , toutes les branches inférieures ; il met ces branchages en fascine , pour les transporter au logis , où il les dépose sous un hangar jusqu'au tems auquel il veut s'en servir. Dans ses heures de loisir & pendant les veillées d'hiver il s'occupe à rendre ces branchages propres à l'usage auquel il les destine ; ce travail agréable & peu pénible lui tient lieu de délassement. Il détache avec la serpe les menues branches des plus grosses , & dépouille

le bois de sapin de ces piquans qui leur tiennent lieu de feuilles ; il met tout cela en différens tas qu'il réserve pour la litiere , & le bois le plus gros & le plus dur est mis de côté pour le chauffage. Il se procure de cette façon une grande quantité de matieres les plus propres à faire d'excellent fumier ; matieres qu'on laisse d'ordinaire pourrir inutilement dans les bois , ce qui est autant de perdu pour l'Agriculture. Cette découverte vaut à notre Kliyogg un trésor précieux, dont la connoissance étoit restée en quelque façon cachée à notre pays. Nous trouvons à la vérité, dans la description , que M. Zellweguer nous a donnée, de la méthode de cultiver les terres, usitée dans le Canton d'Appenzell, qu'on y répand des branchages de Pin & de Sapin sur les grands chemins , où foulées aux pieds par les passans ou par les animaux , elles acquierent un commencement de pourriture & se convertissent en une sorte de fumier de très-médiocre qualité. Mais Kliyogg qui a senti le vice de cette méthode est parvenu à convertir les mêmes matieres en un fumier excellent , ce qui semble d'abord très-diffi-

cile, parce que les fucs résineux & aromatiques, que les piquans du Sapin renferment en abondance, s'opposent fortement à leur putréfaction. Mais de quels obstacles une attention réfléchie, lorsqu'elle est fécondée par l'amour du travail, ne vient-elle pas à bout. Kliyogg les surmonta, en s'affujettissant à de certaines règles dans la manière de préparer la litière à ses bêtes, & en donnant un foin tout particulier à ses dépôts de fumier.

QUANT au premier article, il laisse toujours la même litière sous ses bestiaux pendant huit jours, & chaque jour il en répand de fraîche par dessus; de sorte que cette litière se trouve bien imbibée par les excréments, & qu'elle a déjà acquis un degré de fermentation très-sensible avant d'être transportée sur le tas de fumier. On peut former contre cette pratique une objection, que je ne pus pas m'empêcher de lui faire moi-même; c'est que les fortes exhalaisons qui sortent de cette litière fermentée, doivent nuire à la santé des animaux. Mais il m'assura que l'expérience lui enseignoit

enseignoit le contraire, & qu'il avoit toujours eu, graces au Ciel, les bestiaux les plus sains & les plus vigoureux. D'ailleurs sa méthode n'empêche pas qu'ils ne soient tenus proprement, puisqu'il a soin de répandre chaque jour de la litiere fraiche sur celle qui se trouve déjà gâtée; ce qui procure encore aux bestiaux l'avantage d'être couchés chaudement & mollement.

IL a soin en même tems d'observer toujours un ordre constant dans la distribution de ses litières, afin de pouvoir arranger chaque genre, par couches séparées, sur le tas de fumier, & cela pour que les lits où la fermentation se fait le plus promptement puissent accélérer celle des lits qui sont plus lents à se pourrir. Il commence donc en Automne par mettre pendant deux mois de suite de la paille sous ses bestiaux; ensuite il leur met pendant deux autres mois des menues branches de Pin & de Sapin; ensuite il recommence à leur mettre de la paille ou des feuilles de jonc, avant d'en revenir aux piquans du Sapin.

QUANT à ce qui concerne l'administration du fumier, voici comme il s'y prend. Il apporte la plus grande attention à empêcher que son fumier ne se dessèche, crainte que la fermentation ne vienne à se supprimer tout à coup. Le célèbre M. de Reaumur dans son traité sur la manière de faire éclore les œufs par le moyen du fumier ou par la chaleur des fours, avoit observé que lorsque la chaleur du fumier diminueoit, il suffisoit de l'arroser avec de l'eau pour y exciter une nouvelle fermentation. La sagacité de notre Kliyogg lui a fait découvrir un moyen tout semblable pour obtenir un fumier bien pourri, en le maintenant, par de fréquens arrosemens dans une fermentation continue. Il a fait creuser pour cet effet à portée de ses fumiers, sept grands trous carrés, qu'il a fait garnir de planches en forme de caisse; c'est dans ces trous qu'il laisse corrompre l'eau dont il a besoin pour toutes ces différentes opérations. Après avoir couvert le fond de ces caisses de fumier de vache bien fermenté, & jetté par dessus une assez grande quantité d'eau bouillante, il acheve de les remplir

avec de l'eau fraîche fortant du puits. Il est parvenu par là à faire prendre à cette eau en trois semaines de tems, un degré de corruption qu'elle n'atteindroit pas en deux mois sans l'usage de cette eau bouillante. Cette méthode lui fournit continuellement une quantité étonnante d'eau corrompue, tant pour l'amélioration de ses terres & de ses prés, que pour entretenir ses tas de fumier dans un état constant d'humidité. (e)

E 2

(e) Que les amateurs de l'Agriculture comparent avec ce que nous rapportons ici, la Section V. Part. II. de l'excellent ouvrage du Dr. François Home, que nous avons cité plus haut; ils seront sûrement frappés du rapport exact de la pratique de notre judicieux laboureur avec les préceptes que le célèbre Docteur y donne comme nouveaux, & dont Kliyogg ne doit la découverte qu'à sa fatigabilité, tandis que M. Home appuie ses instructions sur les profondes connoissances qu'il a acquises dans la Chimie. „Faisons, dit-il page 61. quelques „observations pratiques sur la maniere de faire les „tas de fumier; car c'est un objet de la plus „grande importance, & sur lequel les Fermiers

Mais comme cette pratique exigeoit des fraix & des travaux assez considérables, & qui pouvoient

„(& quels Fermiers ! des Fermiers Anglois !)
 „paroissent fort peu instruits. Les végétaux secs
 „ont besoin d'un degré considérable d'humidité
 „avant qu'ils puissent pourrir. Je suis persuadé
 „qu'on tient ordinairement les tas de fumier trop
 „secs - - - - - L'excès d'humidité n'est
 „pas moins préjudiciable. Pour remédier à cet
 „inconvenient, il fera bon de pratiquer à côté des
 „tas de fumier, des trous dont le fond soit revêtu
 „de terre glaise, où l'eau qui est de trop puisse
 „s'écouler, & d'où l'on puisse la rejeter sur le
 „fumier quand on le jugera à propos. - - - -
 & page 63. „Il y a des levains pour la fermen-
 „tation putréfactive comme pour la fermentation
 „vineuse. Stahl nous assure qu'un corps en pour-
 „riture la communique facilement à un autre, qui
 „en seroit exempt, parce que celui qui éprouve
 „déjà ce mouvement interne de ses parties, occa-
 „sionne facilement la même agitation dans l'autre
 „corps, qui, quoiqu'en repos, ne laisse pas
 „d'avoir une tendance vers ce mouvement. - - -
 „Si l'on conduit le pissat des chevaux & des bêtes

fort bien surpasse le profit, il fut s'y prendre de maniere à réduire la peine & la dépense autant qu'il étoit possible de le faire. Il appelle cela dans son langage , *aller par le plus court* , & il en a fait sa maxime fondamentale dans toutes ses opérations. Dans le cas dont nous parlons , il commença par creuser un puits dans son verger, tout près de sa blancherie , à une certaine élévation ; il pratiqua ensuite un conduit de bois, moyennant lequel il fait aller l'eau en droiture du puits à la chaudière , ce qui lui épargne le travail du transport. Ses réservoirs d'eau corrompue ont été creusés pour la même aifance au dessous de ses écuries & de ses remises. Il a aussi pratiqué vers la partie la plus basse de son tas de fumier un trou assez profond qui reçoit toute l'eau qui s'en écoule. Cette eau ainsi ramassée sert à renouveler les arrosemens du fumier,

E 3

„à cornes dans des réservoirs, qu'on l'y laisse fermenter quelque tems, & qu'ensuite on le jette sur le tas de fumier, la fermentation s'y fera plus promptement. „

& donne à Kliyogg la facilité de conduire une plus grande quantité de cette eau sur ses terres.

CETTE méthode d'arroser le fumier lui fit venir l'idée de réduire les menues branches de Sapin en pourriture, sans qu'elles eussent servi auparavant de litière. Pour cet effet il les entasse bien ferrés dans un monceau qu'il couvre de terre, pour empêcher l'évaporation, & arrose journellement ce monceau avec son eau corrompue, jusqu'à ce que le tout soit converti en bon terreau.

IL est si fort convaincu de l'utilité de la chaleur pour accélérer la putréfaction, qu'il croit que tout terrain, même le plus stérile, est susceptible d'être fertilisé en y mettant le feu. Il se fonde sur les mêmes principes pour conclure qu'une année, dont l'été aura été bien chaud & bien sec, fera suivie d'une année très-fertile. Le chaud, dit-il en son langage, pourrit & engraisse, (f)

(f) On se convaincra de la justesse de l'observation de notre judicieux Laboureur, pour peu qu'on considère que tous les pays où la chaleur, sans

Il me prédit en conséquence , vers le milieu de l'hiver 1759. qu'on recueillerait l'été suivant trois gerbes , où l'on n'en avoit jusqu'alors recueilli que deux. L'événement justifia pleinement sa prédiction, tout comme la fertilité de l'année courante (1761) justifie de nouveau une prédiction toute pareille , qu'il fit immédiatement après la

E 4 *

être excessive , est cependant beaucoup plus forte que dans nos climats , sont beaucoup plus fertiles, à l'égalité de sol & de travail , que ceux que nous habitons. On connoit la fertilité toujours subsistante de la Sicile , de l'Egypte , de la partie septentrionale de l'Afrique , & celle dont seroient susceptibles les Royaumes de Corse & d'Espagne, dont l'un contenoit autrefois 32 villes & l'autre nourrissoit 52 millions d'habitans. Qu'on se rappelle encore l'ancienne fertilité & la population de la Terre sainte ; qu'on jette un coup d'œil sur la Chine & sur certaines provinces de l'Inde & de la Perse ; & qu'on observe enfin que le fumier , toute proportion gardée, ne fauroit être aussi abondant dans ces pays là , ni les hommes aussi laborieux , que dans nos contrées.

fécheresse que l'on éprouva pendant l'été dernier. Car il se trouvera que la plus grande partie des fruits de la terre auront encore plus rendu cette année que les précédentes, si l'on fait attention au tort que leur ont fait les vents du Nord qui ont soufflé au commencement d'Avril.

NOTRE laborieux cultivateur ne se borne pas encore à cette grande quantité de fumier qu'il retire par son industrie d'un aussi petit nombre de bestiaux; il en augmente encore sa provision par toutes sortes de moyens. Il achète tous les ans pour 35 liv. de fumier de ses voisins, & y joint 6 tonneaux de cendres de tourbe; le fumier lui revient à 5 liv. le tombereau, & la cendre de tourbe à 2 liv. 10 s. le tonneau, qui contient 4 muids; il trouve que l'effet de ces deux matières est en raison exacte de leur prix.

INDÉPENDAMMENT de tout cela, il tourne encore son attention sur d'autres moyens de se procurer des engrais. C'est dans cette vue qu'il s'est transporté dans le baillage de Regensperg, où l'on emploie avec beaucoup de succès pour l'amélioration des terres, la marne qu'on y

trouve en abondance au pied du Laguerberg. Il s'attacha à connoître à fond la nature de cet engrais & la maniere de s'en servir. Ce genre d'amélioration lui parut si bon , qu'il employa tous ses soins pour trouver de la marne dans son voisinage. Mais toutes les peines qu'il se donna pour cela furent infructueuses. Il est triste que ce digne cultivateur ait manqué jusques à présent d'un secours aussi nécessaire que l'est celui de la sonde, qu'on emploie dans ces sortes de recherches. Au défaut de marne son industrie lui a fait découvrir une forte d'engrais dont les effets reviennent à peu près au même : c'est un menu gravier dont nous détaillerons la nature & l'usage lorsque nous parlerons de la maniere dont Kliyogg prépare ses champs à bled. Il trouve encore dans les gazons enlevés de dessus la surface des pâtures ou des jachères , qui ont poussé beaucoup d'herbe , une matiere très-propre , lorsqu'elle est bien préparée, à servir d'engrais. Cette préparation consiste à laisser ces gazons pendant deux ans en plein air : Exposés ainsi à ses influences & aux intempéries

des faïsons, ils se pourrissent & peuvent être employés avec succès tant sur les prairies que sur les champs. Jamais aucun préjugé ne lui fait rejeter de nouvelles ouvertures, il les juge toutes dignes d'être approfondies & en témoigne sa reconnaissance à ceux qui les lui communiquent. Il pense qu'en général tout mélange de deux terres différentes peut tenir lieu d'engrais, quand même elles ne différeroient que par la couleur. Il croiroit donc d'avoir amendé un champ, lorsqu'il auroit pu y transporter, sans grands frais, de la terre d'un autre champ. C'est ainsi que selon lui une terre légère est améliorée par une terre pesante; une terre sablonneuse par une terre glaise; une terre glaise bleue par une terre glaise rouge &c.

C'EST dans ces différens moyens de se procurer des engrais, & dans les soins continuels qu'il se donne pour y parvenir, que notre judicieux laboureur fait consister la base fondamentale de l'Agriculture. On parvient effectivement plus aisément & plus sûrement à fertiliser la terre par le moyen des engrais, que par la multiplicité des labours, quoique M. Tull ait prétendu avoir dé-

montré que ce dernier moyen étoit suffisant pour produire la fertilité. Accordons lui que suivant son opinion les engrais ne fassent autre chose qu'échauffer la terre & la rendre plus poreuse au moyen de la fermentation qu'ils excitent; ne produiront-ils pas mieux cet effet, par la facilité naturelle qu'ils trouvent à pénétrer jusqu'aux moindres molécules de la terre à laquelle ils s'allient, que par une simple division de ces mêmes molécules opérée par un brisement purement mécanique? A quoi l'on doit encore ajouter que les parties oléagineuses & salines, contenues dans le fumier, ne contribuent pas médiocrement à la nourriture des plantes. Il n'en est pas moins certain que la réunion des deux manières feroit tout ce qu'il y auroit de plus utile, & qu'il feroit bon que le laboureur eut assez de loisir pour pouvoir travailler sa terre suivant la méthode de M. Tull & de ses imitateurs, après l'avoir auparavant bien amendée au moyen des engrais.

Nous allons présentement parcourir la suite de ses travaux considérés dans leur rapport avec les différentes especes de terre qu'il cultive.

SES prés sont tous situés dans la plaine & contiennent les pieces suivantes.

Arpens. *Produit en foin & regain.*

- | | |
|---|---------------|
| 1. Le Verger dont l'herbe est donnée en verd dans l'étable aux bestiaux, pendant l'été. | |
| 6. La prairie du fond partagée en 5. pieces qui peuvent toutes être arrosées, rapportent | 12. Charrois. |
| 4. Le long - pré, rapporte | 8. — |
| 4. Le pré situé dans le Winken, (ce pré & le précédent ont besoin tous deux d'être entretenus au moyen des engrais, ne pouvant être arrosés) rapporte | 7. — |

Tot. 15. Arpens, qui rapportent en foin & regain 27. Charrois.

IL a loué de plus dans un village voisin un pré de trois arpens à raison de 110. liv. par an, & l'a déjà considérablement amélioré.

IL a pu par son industrie augmenter la récolte de foin de huit charrois, ce qui fait près d'un tiers. Je fus curieux de savoir pourquoi il tiroit du pré situé dans le Winiken un charrois de moins que du long-pré, quoiqu'ils soient tous deux exactement de la même étendue. Il en attribue la faute au manque de fumier & de bras, qui ne lui avoit pas permis jusqu'à présent d'achever cette amélioration. Il faut noter en passant que la récolte de foin monte d'ordinaire au double de celle du regain.

UN arpent de pré exige selon lui, pour être suffisamment amendé, de deux en deux ans dix charrois de fumier ou vingt tonneaux de cendres de tourbe; & il pense que cette dernière matière est tout ce qu'il y a de meilleur, en fait d'engrais, pour les prés qu'on ne fauroit arroser.

LES arrosemens lui fournissent une seconde manière d'amender un pré, qui n'est pas moins

avantageuse, de sorte qu'il fait très-peu de différence entre un pré bien arrosé & un pré bien fumé: Ce qui dépend beaucoup de la qualité de l'eau dont on se fert, & de la manière dont on la conduit sur la prairie. Quant à la qualité de l'eau, l'eau de source la plus pure est, selon lui, la meilleure, surtout lorsqu'on peut l'employer immédiatement au sortir de la source même; car il prétend qu'elle perd insensiblement sa vertu à mesure qu'elle s'en éloigne. J'avoue que je ne saurois en concevoir aucune raison qui me satisfasse, (g) mais je ne me crois pas autorisé

(g) Il ne seroit peut-être pas bien difficile d'appuyer cette observation de Kliyogg par des raisons satisfaisantes. Une bonne eau conserve à sa source un degré de température à peu près égal dans toutes les saisons, & demeure pour l'ordinaire entre le 8^e & le 10^e degré au dessus de la congélation, suivant le Thermomètre de M. de Réaumur; mais un ruisseau, qui a toujours beaucoup de surface, en égard à son volume, acquerra pendant les ardeurs de l'été, à mesure qu'il s'éloigne de sa source, un degré de chaleur qui sera en raison de

pour cela à révoquer son observation en doute, ayant toujours trouvé en lui, dans tous les autres

cet éloignement. Or on éprouve qu'une eau trop chaude, loin de rafraîchir l'herbe la jaunit & lui nuit à bien des égards. D'un autre côté comme il y a des contrées où l'on est dans l'usage d'égayer les prairies pendant l'hiver & surtout à l'approche du printems, ces arrosemens faisant fondre doucement la glace qui a pu s'y rassembler, au lieu que si cette fonte étoit opérée par les raions du Soleil, qui font leur effet trop promptement, l'herbe en souffriroit beaucoup. Or on conçoit qu'il faut pour l'opération que nous indiquons une eau qui ait le degré de température que nous avons dit que l'eau de source conservoit à sa source même dans toutes les saisons; & qu'une eau qui auroit considérablement augmenté, dans une longue course, son degré de froidure, feroit dans le cas que nous supposons plus de mal que de bien. On pourroit alléguer encore qu'une eau prise proche de sa source conserve toute sa pureté, au lieu qu'en parcourant à la longue de certains tefreins, elle peut s'imprégner de parcelles de tuf, ou contracter une qualité ferrugineuse ou tel autre vice

cas qui se font présentés, toutes les qualités qui constituent essentiellement l'esprit observateur; une facilité à saisir vivement les objets dans toute leur clarté, & l'attention la plus soutenue, dégagée de toute

attaché à la nature de ce terrain, qui la rende nuisible & contraire à l'effet auquel on la destine. Il arrive aussi quelquefois, au contraire, qu'une eau prise à sa source nuira à la prairie la plus prochaine, tandis qu'elle sera très-salutaire à une autre prairie fort éloignée. Une pareille eau contiendra originairement des particules nuisibles qu'elle dépose à la suite d'une course plus longue, dans le sable ou dans le gravier sur lequel elle roule. Mais je ne voudrais pas conseiller d'employer une eau pareille pour égayer, ni pendant les grandes chaleurs, ni pendant le froid. On trouvera d'excellentes observations sur les arrosements dans un mémoire couronné par la Société Economique de Berne, & inséré dans le Recueil intéressant que cette Société publie, Tome II. Part. 1ere. Ce Recueil s'imprime à Zurich chez *Heidegger & Compagnie*, & se vend à Paris chez *Brocas & Humblot*, rue S. Jacques.

toute espece de préjugé. Je regrette seulement qu'il ne se soit pas attaché à rendre ses idées plus distinctes, & à déterminer dans toutes ses observations les mesures précises de chaque chose. Il lui suffit, à la vérité, pour son propre usage, d'avoir des notions claires des choses, mais cette clarté qui n'existe que dans son entendement ne lui donne pas encore la facilité de communiquer aux autres des idées exactes, & c'est en quoi le génie naturel se distingue du génie que l'art & l'application ont cultivé & orné. Les idées du premier sont pour lui-même d'une clarté toute particulière, & les moindres particularités d'un objet se représentent vivement dans son ame, mais il ne se donne pas la peine de les développer & d'y attacher des mots. Les dimensions d'un objet s'impriment pareillement dans son ame d'une manière assez forte, mais vaguement & sans être déterminées suivant une mesure établie: Les notions qu'on en peut avoir restent toujours, de cette manière, confuses & incomplètes, & sont pour la plupart perdues pour les autres. Je

crus dont devoir engager Kliyogg à se corriger de ce défaut ; je tachai de lui donner une idée de la maniere de tenir un état économique de ses recettes & de ses dépenses , & je lui inspirai le dessein de mettre un de ses fils en état de s'exercer dans l'art d'écrire & de calculer. Il ne me fut pas difficile enfin de lui faire concevoir, qu'en tenant ainsi une note exacte de son travail , de ses fraix , des produits qu'il en retire , & des événements qui surviennent , il se trouveroit alors bien plus en état de porter un jugement sûr & précis de la véritable valeur de ses améliorations ; au lieu que l'esprit le plus judicieux peut se tromper bien aisément lorsqu'il ne s'en rapporte qu'à un sentiment vague & indéterminé.

M A I S il est tems de terminer cette digression & de reprendre le détail des idées de Kliyogg sur l'arrosement des prairies. Il a trouvé que l'eau des tourbieres leur est très-nuisible & perd entièrement le gazon. Une eau qui charrie du tuf peut encore faire bien du tort à un pré, de forte qu'il faut être très-attentif dans le choix de l'eau, si l'on ne veut pas se mettre dans le cas de rendre

les arrosements plus nuisibles qu'utiles. On pourra être assuré de la bonté d'une eau, lorsqu'il y croit du cresson, du Beccabunga & d'autres plantes grasses, au lieu qu'un ruisseau dans le fond duquel on voit croître des joncs, de l'algue, ou de la mousse annonce une eau très-pernicieuse aux prairies.

QUANT à ce qui concerne la manière dont il faut s'y prendre, selon lui, pour égayer un pré, on observera que le canal principal & les branches qui en dépendent soient distribuées de façon, que l'eau puisse couvrir, en se répandant, la plus grande quantité de terrain possible. Ainsi il est à propos que le canal principal soit dirigé le long de la partie la plus élevée de la prairie, afin de pouvoir donner un peu de pente à ses branches collatérales. Il ne faut pas donner beaucoup de profondeur à celles-ci, afin que l'eau puisse les déborder facilement & se répandre sur toute la surface de la prairie. Il faut observer sur toutes choses de distribuer ces rigoles de façon que l'eau puisse s'écouler de toute part, & ne

s'arrête pas sur le gazon , qu'elle fait pourrir du moment qu'elle y séjourne ; ce gazon ainsi endommagé la prairie devient marécageuse & ne produit plus que des herbes de mauvaise qualité. Il faut de plus avoir attention de changer souvent ces rigoles , afin que toutes les parties du terrain jouissent au moins alternativement des avantages de l'arrosement. Notre Cultivateur en augmente encore le bon effet au moyen de cette espece de terreau que nous avons dit qu'il formoit du gazon qu'il enlevoit de dessus les pâtures & de dessus les champs en jachere ; il jette de ce terreau dans le canal principal , afin que l'eau destinée aux arrosemens l'entraîne avec elle & le répande sur toute la prairie.

L'HERBE d'Automne qu'il convertit en fumier lui fournit un troisieme moyen d'améliorer ses prés , aussi pense-t-il qu'il est très-nuisible de laisser pâturer cette herbe aux bestiaux. Indépendamment de la perte de cet engrais , les bestiaux enfoncent le gazon & lorsque la saison est humide , ce qui est très-ordinaire , l'impression des pas de ces animaux forme autant de trous où

l'eau se rassemble, & cette eau qui se gele pendant l'hiver fait un tort considérable aux racines des herbes. Ceci nous fournit une nouvelle preuve de l'inconvénient où l'on tombe en entretenant une trop grande quantité de bétail, qui oblige à faire usage de tout ce qui peut servir à leur nourriture, dût-on enlever aux terres leur principale substance & causer ainsi peu à peu la ruine du domaine.

NON content d'améliorer ses prés, Kliyogg pense encore à en augmenter la quantité, sans s'écarter pourtant de son grand principe, qu'il ne faut point songer à augmenter ses biens, avant d'avoir porté la culture de ceux qu'on a possédés jusques-là au dernier degré de perfection dont ils sont susceptibles. Car, dit-il, si un cultivateur n'a pas encore pu parvenir à donner à son bien la meilleure culture possible, combien moins en viendra-t-il à bout, si en augmentant l'étendue de son domaine, il se met dans le cas de partager bien davantage son attention & ses travaux. Il en résultera nécessairement que ce bien

ainsi accru ne lui rapportera pas davantage qu'il ne faisoit avant qu'il eut songé à l'augmenter; la fertilité d'un terrain se soutenant toujours en raison exacte du travail qu'on y met. On trouvera même que, si l'on n'emploie dans un domaine dont on a augmenté l'étendue du double, que la même quantité de travail qu'on y mettoit avant d'en avoir doublé l'étendue, ce terrain ainsi doublé rapportera encore moins qu'il ne faisoit lorsqu'on n'en possédoit que la moitié. On peut donc avoir trop de terrain de la même manière que nous avons prouvé qu'on pourroit avoir trop de bétail. Pour s'en convaincre il n'y a qu'à jeter les yeux sur ces fermes ou censés qui pèchent par trop d'étendue; on trouvera qu'on y recueille souvent d'un terrain heureusement situé à peine le quart de ce que produit un terrain de pareille étendue & valeur, partagé en égales portions entre les habitans d'un village bien peuplé.

LORSQUE notre Laboureur veut convertir un champ en pré, il choisit toujours la pièce la plus fertile & commence par l'épierrer soigneusement; après quoi il lui donne un labour & fait

ramasser de nouveau & jeter à côté toutes les pierres qui se trouvent le long des fillons , alors il fait passer la herse sur son champ , & lorsqu'il est bien applani & qu'il en a fait enlever toutes les petites pierres qui s'y trouvoient encore , il y sème de la fleur de foin. Il n'apporte pas une attention bien particulière dans le choix de cette semence , l'expérience lui ayant enseigné que la différente nature des herbages dépendoit uniquement de la nature du terrain & de la préparation qu'on lui donnoit. Le pré le plus chétif couvert de mousse & d'herbages secs & arides, produira des trefles de la meilleure qualité dès qu'il aura été amendé par des engrais convenables. En quoi nous trouvons une preuve bien manifeste de la sagesse & de la bonté infinie du Créateur. Que le cultivateur remplisse son obligation en travaillant soigneusement son pré , & qu'il laisse au Ciel le foin du reste ; les plantes les plus saines & les plus nourrissantes y croîtront d'elles-mêmes , les vents y amèneront de toute part les semences les plus précieuses , qui ne de-

mandent pour pousser qu'un terrain bien approprié, tandis que les plantes pernicieuses, ne trouvant plus dans ce même terrain la nourriture qui leur convient, y périront faute de subsistance.

JUSQU'ES ici Kliyogg n'avoit eu aucune connoissance des prairies artificielles, la premiere notion qu'on lui en donna excita toute son attention. La Société de Physique lui remit quelques livres de graines de trefle de Flandres (*Trifolium pratense purpureum majus*, *Raj. Hist.* 944.) avec priere d'en faire un essai. Il prépara pour cet effet une piece de terre à portée de sa maison, & cela de la maniere que nous venons d'indiquer, il la partagea en deux parties égales, & sema dans l'une de ce trefle de Flandres & dans l'autre de cette fleur de foin qu'il emploie ordinairement, Il donna les mêmes engrais aux deux portions, les arrofa soigneusement avec son eau corrompue, & observa attentivement quel seroit le résultat des deux produits & dans quel rapport ils se trouveroient entre eux. Il faisoit en attendant dans le courant du même été de l'année derniere, plusieurs épreuves en petit avec ce même trefle de

Flandres ; il ensemençoit des portions de terrain préparé par des engrais , & d'autres ensuite de même étendue , qui n'en avoient reçu aucun. Ces épreuves particulières aboutirent toutes à le convaincre qu'il en étoit de ce genre d'herbages comme de ceux qu'on emploie communément dans notre pays , dont le plus ou le moins de réussite dépend beaucoup des engrais. Quant à l'épreuve qu'il a faite en grand , pour savoir le rapport qu'il pouvoit y avoir entre le produit de la graine de trèfle & le produit de la graine ordinaire semées dans un terrain soigné , & préparé également , il n'a pas pu y appercevoir jusques à présent une différence bien sensible. Il feroit à désirer que des économes dépouillés de toute prévention fissent de pareilles épreuves avec la Luzerne, le Sainfoin & les autres espèces d'herbages étrangers dont on fait tant d'éloges dans ces derniers tems , & qu'on put calculer au juste l'avantage qu'on trouveroit à les substituer à nos herbages ordinaires. Des Amateurs éclairés de l'Agriculture m'ont déjà rapporté que leurs épreuves à

cet égard n'avoient pas eu jusqu'à présent le succès désiré, & qu'ils se trouvoient beaucoup mieux, de bien foigner leurs prés en la maniere ordinaire, que de faire usage de ces nouveaux herbages; & cela d'autant plus que le trefle offrant une nourriture fort succulente aux bestiaux, ils étoient sujets à en manger avec excès & à s'exposer en conséquence à des maladies très-fé-rieuses.

KLIYOGG me fit faire attention à une circonstance qui peut causer la ruine totale d'une prairie; c'est lorsque le plantain y prend trop le dessus: Ses larges feuilles couvrant entièrement la terre empêchent toutes les plantes d'un autre genre d'y pousser. Il me fit voir un pré que les feuilles de cette plante tapissoient dans toute sa superficie, & qui étoit devenu absolument stérile. Le seul remède à employer, selon lui, en pareille circonstance, c'est de labourer cette prairie; & après lui avoir fait porter du bled pendant quelques années, de la remettre en pré de la maniere que nous l'avons indiqué plus haut.

NOUS allons confidérer à présent la maniere dont notre judicieux cultivateur administre ses champs à bled. Les terres de sa communauté sont, suivant l'usage général, assolées en tiers. Kliyogg possède 15 arpens dans chaque soie. Il destine toujours la premiere soie pour le froment; il emploie à chaque arpent pour l'engrais 6 tombereaux de fumier & pour la semence 10 boisseaux de froment ou d'épeautre; ce dernier grain est celui qu'il préfere pour l'ordinaire. Chaque arpent lui rapporte communément 100 gerbes & au delà, lesquelles 100 gerbes étant battues rendent 6 sacs d'épeautre en balle, le sac compté sur le pied de 10 boisseaux ou quarts de muid. Ainsi le produit net d'un arpent se monte à 3 Malters & 12 boisseaux d'épeautre en balle, plus 30 bottes de paille. (h) La seconde soie est enssemencée en seigle, ou en fèves, ou en pois, ou en avoine; il emploie $3\frac{1}{2}$ boisseaux pour la

(h) Le Malter contient à Zurich 4 muids, & le muid se divise en 4 quarts ou boisseaux & pèse en froment environ 125 livres poids de Marc.

femence par arpent & en recueille communément 80 gerbes, qui lui rendent année moyenne, 5 muids de grain & 40 bottes de paille. La troisieme sole reste en jachere. Il a aussi des champs clos; pour ceux-là il les enfemence toutes les années, mais outre qu'il a grande attention d'y varier les especes, il fume ces champs deux fois en trois ans, & y donne ses principaux foins.

IL compte pour labourer un arpent la journée complete de deux hommes & de quatre bœufs.

IL donne suivant l'usage ordinaire trois labours à la première sole. Le premier au printems avant le mois de mai; le second d'abord après la fenaison, & le troisieme après la récolte. Il donne, autant qu'il lui est possible & à moins que d'autres travaux ne l'en empêchent, deux labours à la seconde sole; le premier immédiatement après la récolte, & le second immédiatement avant que d'enfemencer. On doit surtout observer, selon lui, de ne donner que des labours légers aux terres légères, & en donner au contraire de très-profonds aux terres pesantes & argilleuses, afin

que dans ce dernier cas les racines aient la facilité de s'infinuer dans les molécules de cette terre ameublie par le labour, & que dans le premier cas la terre conferve encore assez de solidité pour que les racines y trouvent de la prise. Le froment pousse d'autant plus aisément que le champ a reposé plus longtems, depuis le dernier labour jusqu'à ce qu'on ait enfemencé; au lieu que le feigle pousse mieux lorsqu'il a été enfemencé immédiatement après le dernier labour. Une terre légère convient mieux au feigle, le froment au contraire réussit mieux dans une terre forte.

KLIYOGG a observé que pour se procurer d'abondantes récoltes il étoit très-essentiel de varier souvent les especes de grains dans le même terrain. Aussi marque-t-il un très-grand empressement lorsqu'on lui indique quelque nouvelle espece de grains. Il est tellement convaincu de l'importance & de l'utilité de cette méthode, qu'il prétend trouver une différence avantageuse pour lui dans le produit, lorsqu'il achete seulement sa semence dans un village éloigné du sien de quatre lieues. Cette observation seroit très-digne

d'occuper l'attention & les recherches suivies d'un Physicien.

NOTRE industrieux Laboureur donne à ses champs à bled une forte d'engrais dont l'effet m'étonna singulièrement, un jour qu'il me mena peu de tems avant la moisson, dans un de ses champs qui sont enclos. Le tiers de ce champ, faute de bras & de loisir, n'avoit pas pu recevoir cet engrais; mon œil, quoique peu habitué à ces fortes d'observations, apperçut d'abord une différence bien sensible entre la portion du champ qui n'avoit pas été amendée, & l'autre; Kliyogg évaluoit cette différence à un tiers. Cet engrais n'est autre chose qu'un menu gravier qu'il mêle avec la terre de son champ; celle-ci est un sable gras & rougeâtre. Quant au gravier, il est marneux & d'une couleur bleuâtre; Kliyogg le prend le long de quelques côteaux arides & incultes de son voisinage, le plus souvent à la superficie ou du moins à peu de pieds de profondeur. En le tirant de la terre, il en sépare les plus gros cailloux qu'il jette de côté & conduit le plus fin gravier sur ses terres les plus légères.

Il emploie à ce travail les journées d'hiver, que la plupart des payfans donnent à l'oïfiveté ou à des occupations domestiques de peu d'utilité. La neige dont la terre est ordinairement couverte pendant une partie de cette saison, en lui donnant la facilité de faire ses transports sur des traîneaux, allége considérablement le travail de ses bœufs. Je le vis, en conséquence, très-joyeux l'hiver dernier, qu'un froid sec lui laissoit espérer pour long-tems, un chemin propre aux traîneaux. Les effets de ce gravier ont un grand rapport avec les effets de la marne, s'ils ne sont pas uniquement produits par la marne qui se trouve mêlée avec les petits cailloux qui le composent. Kliyogg prétend que les bons effets de cet engrais proviennent de la chaleur qu'il communique à la terre; il lui attribue de plus la vertu d'extirper les mauvaises herbes & surtout une espèce de pédiculaire, (*Rhinanthus Crista Galli*. Linn.) Cette plante est si pernicieuse au feigle que lorsqu'elle prend le dessus dans un champ, la récolte s'en réduit quasi à rien.

KLIVOGG a converti au moyen de cet engrais, les terres les plus stériles en champs à bled de la meilleure qualité. Il vient d'acheter depuis peu pour la somme de 108 livr. un de ces mauvais champs d'environ un arpent & un quart; il espère de l'amender par le moyen de ce gravier au point que dans peu d'années il vaudra 500 livr. Son espoir à cet égard est d'autant mieux fondé, qu'il a déjà converti, sans autre engrais que celui-là, en bons champs à bled, des champs pareils, qui étoient totalement abandonnés à cause de leur éloignement. Des améliorations aussi étonnantes prouvent d'une manière bien convaincante, combien il est fondé lorsqu'il avance, que l'on ne doit s'en prendre qu'à la paresse & à la mal-adresse de nos payfans, si notre pays ne produit pas du bled en superflu.

CET engrais n'est point au reste une nouvelle découverte, la seule négligence des payfans est cause qu'il n'est pas plus en usage. Ils allèguent presque tous pour leur justification, qu'on ne pouvoit pas nier que ce gravier ne fit très-bien dans

dans les premières années, mais que le champ sur lequel on l'employoit redevenoit ensuite aussi mauvais ou même plus mauvais qu'il n'étoit. On accorde volontiers à ces gens là que cet engrais ne produit son effet que pendant un certain tems, au bout duquel il faut renouveler le même travail ou en changer la manière. Mais cette méthode a cela de commun avec toutes celles que l'Agriculture met en usage; ce n'est qu'à la faveur d'un travail constant & suivi que la terre accorde à l'homme ses trésors. Klyyog s'est toujours appuyé sur ce principe qui ne l'a jamais trompé. Les heureux succès dont le Ciel a béni son travail l'encouragent sans cesse davantage à tirer de ses épreuves, par la voie du raisonnement, de nouveaux moyens d'amélioration. C'est l'emploi de ce gravier qui l'a conduit à cette observation générale que chaque espèce de terre pouvoit servir à amender une terre d'une qualité opposée. Aussi la découverte d'une espèce de terre, qu'il ne connoissoit point encore, lui cause-t-elle la même satisfaction qu'à un avare la découverte d'un trésor.

G

VOICI encore un autre genre d'amélioration que notre Kliyogg emploie dans ses terres labourées. Il avoit observé que les fillons destinés à l'écoulement des eaux enlevoient beaucoup de toises de terrain, qui devenoit par là inutile. Il s'étoit encore aperçu que des deux côtes de ces fillons porte-eau le bled réussissoit très-mal, & cela parce que l'eau qui se rassemble dans ces fillons en détruit les racines. Pour obvier à ce dommage il a changé ses fillons porte-eau en fossés couverts. Il creuse à cet effet, à la place de chacun de ces fillons un fossé de deux pieds de profondeur, qu'il remplit de gros cailloux jusqu'à la moitié de sa hauteur; il couvre ceux-ci de branches de Sapin & achève de remplir le fossé avec la terre qu'il en a tirée. Tout ce terrain qu'il perdoit auparavant se laboure par ce moyen là comme le reste du champ & le bled y vient tout aussi bien que par-tout ailleurs.

IL est parvenu par un moyen à peu près pareil, à convertir en un excellent champ à chanvre, un terrain situé dans un fond qui va en pente & tout à côté d'un grand chemin. Ce terrain se

trouvoit auparavant à chaque orage qu'il faisoit, entièrement inondé par les eaux qui s'y précipitoient du grand chemin, & étoit devenu par là inutile.

NOTRE sage cultivateur a mis un enclos d'une étendue assez considérable, uniquement en Légumes, comme haricots, pois, choux &c. Ces Légumes suffisent à l'entretien de son ménage, pendant la plus grande partie de l'été. En quoi il se distingue encore des autres payfans du pays qui, à la réserve de la bette, cultivent très-peu de Légumes; ce qui les oblige à consommer beaucoup plus de pain & de farine & à diminuer d'autant le seul moyen qu'ils auroient de se procurer de l'argent, pour subvenir aux fraix que les améliorations exigent. Il a remis à ses enfans le soin de cultiver ce jardin potager. Ce travail aisé & proportionné à leurs forces les met peu à peu en état de vaquer à des travaux plus rudes.

Je passe sous silence sa manière de cultiver les navets, dont il enfemence ses champs à seigle;

de même que l'administration de ses arbres fruitiers, parce qu'à ces deux égards il ne se distingue en rien du commun des cultivateurs, & je termine cet article par la culture des pommes de terre. Il est le premier de son village qui ait fait de cette culture un objet essentiel de son administration économique, les autres payfans se contentant d'en avoir quelques carreaux dans leurs jardins. Les excellentes propriétés de cette plante & sa grande utilité, lui ont valu de la part de Kliyogg une préférence bien décidée sur tous les autres fruits de la terre. Un arpent lui en fournit 200 boisseaux. Il en consomme tous les jours un boisseau dans son ménage, & s'épargne par là la consommation d'un muid de grain dans l'espace de trois semaines. Ainsi il estime que 20 boisseaux de pommes de terre lui font autant d'usage qu'un muid de bled. Suivant ce calcul un arpent planté en pommes de terre lui produit l'équivalent de dix muids de grain, tandis que le meilleur champ de bled produit à peine 4 Malters d'épeautre, qui évalués au plus haut rendent dans les meilleures années tout au plus six muids de froment. Par

conféquent le produit d'un arpent planté en pommes de terre se rapporte à un arpent de la même qualité semé en bled, comme dix à six ; Différence très-considérable à laquelle on peut encore ajouter, que ce genre de production, restant toujours dans le sein de la terre, y est à l'abri de tous les dangers, auxquels les variations des saisons exposent tant d'autres plantes, enforte que ni les froids piquans du printems, ni les gelées, ni la grêle qui anéantissent si souvent les espérances les plus flatteuses du laboureur ne fauroient nuire aux pommes de terre. Nous trouvons encore ici un nouveau moyen de nous rassurer contre nos allarmes, & d'espérer qu'une meilleure administration dans l'économie rustique de notre chere patrie, pourra nous affranchir peu à peu de cette dépendance de nos voisins, à laquelle nos besoins nous ont assujettis. Que la culture des pommes de terre devienne générale, un paysan laborieux tirera, d'une très-petite étendue de terrain, toute la subsistance de sa famille ; subsistance qui lui fera toujours assurée même dans

les plus mauvaises années. Comme il cultivera néanmoins, à très-peu de chose près, la même quantité de grain, il portera la récolte entière, ou peu s'en faut, au marché; tandis qu'il en consommoit auparavant la plus grande partie dans son ménage. Cet avantage est si manifeste, que la culture des pommes de terre a déjà commencé de devenir très-commune dans plusieurs contrées de notre pays, particulièrement dans celles qui touchant de plus près aux Alpes, en sont plus exposées aux froids rigoureux des hivers. Je crois donc qu'il ne fera pas superflu de traiter ici, d'une manière détaillée une branche aussi essentielle de l'économie rustique.

LORSQU'IL a choisi une pièce de terre pour cette culture, il la prépare en automne par un labour, après y avoir répandu quelques voitures de gravier marneux, surtout lorsque le champ qu'il emploie est sujet à produire beaucoup de mauvaises herbes. Vers le printemps suivant il y répand dix tombereaux de fumier par arpent, & donne un second labour. Il pose ensuite à la main les pommes de terre dans les sillons; il en

met toujours deux ou trois ensemble à la même place , & laisse un pied d'intervalle de celles-ci aux suivantes. On peut couper les grosses par morceaux. Il en faut dix boisseaux par arpent. Les pommes de terre ainsi plantées sont recouvertes de fumier ; on les laisse dans cet état pendant quinze jours , après quoi on applanit la piece à la herse. On tache de choisir pour ce travail un tems sec , afin que l'herbe se dessèche plus vite, la réussite des pommes de terre dépendant sur toutes choses du foin qu'on apporte à purger autant qu'il est possible le champ de mauvaises herbes. C'est par cette raison qu'il faut avoir grande attention , lorsque la plante est parvenue à la hauteur d'un demi-pied , de sarcler soigneusement la piece. Après l'avoir sarclée , Kliyogg l'arrose avec son eau corrompue. Si les mauvaises herbes reparoissent encore , il faut sarcler pour la seconde & souvent pour la troisieme fois. C'est en automne , environ quinze jours après les semailles , qu'il retire ce fruit de la terre. Pour faire cette récolte , il commence par en couper l'herbe à

rase terre, s'il n'a pas eu le tems de faire cette opération un mois plutôt, ce qu'il croit beaucoup plus avantageux. Cette herbe fournit à ses bestiaux un fourage sain & de bon goût. Pour avoir ensuite le fruit, il fouille la terre bien avant, avec une fourche de fer. On recueille les pommes de terre dans des paniers, d'où on les verse dans de grands sacs, pour les conduire au logis. On les conserve dans la cave, le plus à l'abri de la gelée qu'il est possible, parce que les pommes de terre gelées commencent à se pourrir dès qu'il dégele. On peut aussi les conserver comme les navets dans des fosses creusées dans un terrain bien sec, en prenant la précaution de les bien couvrir de paille & de terre. Lorsque les pommes de terre ont été recueillies le plus soigneusement qu'il a été possible, on donne un labour au terrain & l'on en ramasse encore en suivant la charrue un grand nombre qui étoient restées en terre. On enfonce alors le champ en seigle ou en orge, & lorsqu'on y fait passer la herse, on glane une seconde fois les pommes de terre qui se présentent encore en

assez bonne quantité. Ce qui n'empêche pas, quelque soin que l'on prenne, qu'il n'en reste encore un grand nombre, qu'il faut avoir grand soin d'arracher à mesure qu'elles paroissent. Au surplus Kliyogg s'est convaincu par une expérience constante que le seigle réussissoit tout aussi bien dans ce terrain là que dans les champs à bled. On peut dès la troisieme année remettre ce même terrain en pommes de terre ou en froment. Kliyogg préfère le dernier parti & se trouve mieux de mettre tous ses champs l'un après l'autre en pommes de terre, le genre de culture qu'il donne à ce fruit contribuant infiniment, par l'extirpation des mauvaises herbes, à améliorer le terrain, indépendamment de ce que nous avons dit plus haut, qu'en variant souvent les especes de productions dans un même terrain, on en augmente beaucoup la fertilité.

KLIYOGG conformance chaque jour, ainsi que nous l'avons dit, un boisseau de cette récolte de pommes de terre dans son ménage. On les fait bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'elles soient suffi-

famment molles ; on les verse ainsi bouillies sur la table ; chacun en pele sa part & en mange la chair avec du sel. Quelquefois on en fait une bouillie , mais l'on ne manque jamais de les peler, cette pelure fournissant une très-bonne nourriture pour les vaches & pour les porcs. Notre Économiste essaya s'il n'y auroit pas moyen de faire du pain de pommes de terre ; mais il ne put pas en venir à bout , tant qu'il les employa seules sans autre mélange. Alors il essaya de mêler cette espèce de farine avec la pâte ordinaire , ce qui lui réussit très-bien. Voici comment il s'y prend. Il met des pommes de terre bien cuites & bien pelées dans la huche à faire le pain , les couvre d'eau bouillante & les y écrase jusqu'à ce qu'elles se soient converties en une bouillie bien broyée, il faut à cet égard ne plaindre ni le tems ni la peine, parce qu'il est essentiel que le tout soit broyé jusqu'à la moindre parcelle. On mêle la moitié, ou un tiers ou un quart de cette bouillie avec la pâte ordinaire, qu'il est très-nécessaire de travailler avec d'autant plus de foin. On a par ce mélange un pain de très-bon goût, & Kliyogg

ne le trouve ni moins nourrissant ni moins propre à donner de la vigueur, que le pain ordinaire. Il a voulu éprouver de faire porter au moulin des pommes de terre desséchées au four, dans l'espoir d'en tirer une farine, dont il pourroit faire du pain sans autre mélange, mais cette épreuve ne lui a pas réussi jusqu'à présent. (i)

POUR achever la description que nous nous sommes proposés de donner, il nous reste encore à traiter des pâtures & des bois de notre Cultivateur philosophe.

- (i) Les pommes de terre ou *potatoes* sont un des plus riches présens que nous ait fait l'Amérique. Elles fournissent à l'habitant de la campagne une nourriture également agréable, saine & nourrissante, & ses effets sont favorables à la population. Il y a une grande partie de la Lorraine allemande qui en fait sa nourriture ordinaire; les villages de cette contrée sont peuplés de jeunes gens grands, bienfaits & de la constitution la plus robuste. J'ai vu très-peu de maladies parmi les soldats, lorsqu'ils pouvoient mettre souvent des pommes de terre dans leurs marmites.

LES pâtures de cette contrée font pour la plupart des piéces de terre éloignées & éparpillées de côté & d'autre , dans les intervalles des bois. Ces pâtures font communément des plus mauvaises , & le bétail y trouve très-peu de nourriture, le terrain ne produisant gueres que du mille-per-tuis , du tithymale, de la fougere &c. Il y a toute apparence que ces morceaux de terre ont été autrefois couverts de bois; que ces bois ont été coupés , & que , suivant la pernicieuse coutume qui n'est que trop répandue dans notre pays, on a laissé pâturer les bestiaux dans ces terrains nouvellement dépouillés; les rejetons encore tendres , qui devoient produire de nouveaux arbres, ont été par ce moyen , broutés ou écrasés , & ces terrains font devenus à la longue des places vuides , qu'on a destinées à servir pour toujours de pâture au bétail. Nous avons fait voir , combien l'usage de ces pâturages étoit peu profitable, lorsque nous avons parlé des foins que Kliyogge donnoit pour augmenter ses fumiers. Il se feroit dans les commencemens de ces pâtures comme les autres payfans ; tous les six ans il les

ensemencoit en bled, & l'année suivante en avoine; le reste du tems il y faisoit pâturer ses bestiaux. Mais il reconnut bientôt, qu'il pouvoit faire un usage bien plus avantageux de ces terrains, & que par un travail constant & assidu ils pouvoient être convertis en bons champs à bled. Mais il manqua pendant long tems de l'assistance nécessaire, & ses autres terres, qui étoient beaucoup plus à sa proximité lui fournissoient d'ailleurs tant d'autres objets d'amélioration, qu'il ne lui restoit aucun tems à donner à ces pâtures. Ce n'est que depuis que ses enfans commencent à se trouver en âge de lui être de quelque secours, qu'il a pu tourner aussi ses soins de ce côté là. La première chose qu'il fit, fut d'environner chaque pièce d'un fossé de 3 à 4 pieds de largeur sur 2 à 3 pieds de profondeur, jettant toute la terre qu'il en tiroit intérieurement, de façon qu'elle formoit une espèce de parapet. Il laissa reposer cette terre dans cet état, exposée à l'influence des saisons pendant l'espace de deux ans. Au bout de ce tems elle lui servit à couvrir les places les plus stériles de la pâture & à en remplir les

inégalités les moins profondes, quant à celles qui l'étoient davantage il les remplit d'abord en partie avec des cailloux qu'il faisoit ramasser sur le terrain même, & les recouvrit ensuite avec cette terre du fossé. Après quoi il y mit de son gravier marneux & du fumier de la maniere que nous avons indiquée en traitant des engrais qu'il donne à ses terres labourées. Ces amendemens ont eu un succès si favorable que ses pâtures sont aujourd'hui, pour la plupart, les meilleures piéces à bled, & lui rendent d'abondantes récoltes, dont il a soin de varier continuellement les especes. Il vient même de choisir un de ces terrains pour y semer du chanvre, & l'on fait qu'on emploie d'ordinaire à cet usage la piéce de terre qu'on estime la meilleure & la plus précieuse. Il affectionne ces terres là par dessus toutes les autres, parce qu'il a la liberté de les administrer comme il lui plaît, au lieu qu'il est obligé de se conformer à l'usage ordinaire dans la culture des terres assolées qui dépendent de son village.

IL a mis cinq arpens de ces pâtures en bois & il a destiné à cet usage le terrain qui touchoit

à ses anciens bois. Il abandonne ses semis de Pin & de Sapin entièrement à la Nature, n'ayant pu jusqu'à présent s'instruire en rien de ce qui concerne la culture des bois, ce genre de connoissance étant malheureusement encore ignoré dans notre pays. On regarde communément parmi nous les bois comme des terrains fauvages & incultes, dont on laisse tout le soin à la Nature, & où l'on croit qu'il ne s'agit que de faire des abattis. Il faut attribuer à ce faux préjugé, que la paresse & l'ignorance ont dicté, cette difette de bois de chauffage, qui fait tous les jours plus de progrès dans nos contrées. J'ai déjà observé plus haut, que les pâtures qui dépendent du village de Wermetzschweil n'étoient dans leur origine que des bois nouvellement coupés, que les bestiaux qu'on y avoit fait pâturer avoient totalement détruits, en arrachant les nouveaux plants. On ne peut qu'attribuer à la même cause ces espaces absolument nuds, qui ont souvent plusieurs arpens d'étendue; qu'on rencontre dans celles de nos forêts, qui jouissent du meilleur sol & de l'exposition la plus favorable. Heureux! si

je pouvois reveiller l'attention de mes concitoyens sur une branche aussi essentielle de notre économie, & dont la négligence nous annonce à la longue l'entière destruction.

KLIYOGG donne bien à ses Loix un genre de culture, mais c'est dans des vues toutes différentes de celles que nous proposons. Son grand objet est, comme nous l'avons vu, l'augmentation de ses fumiers, pour lesquels il tache de ramasser le plus qu'il peut de menues branches de Sapin & de Pin, de mouffes & de feuilles tombées. C'est donc dans cette vue qu'il arrache soigneusement de ses bois toutes les mauvaises herbes, qu'il éclaircit de tems en tems le jeune bois, qu'il ébranche les arbres du bas en haut jusques fort près du couronnement, méthode qui ne contribue pas peu à accélérer l'accroissement de ces arbres & à augmenter la beauté de leurs tiges. Tous ses voisins rejettent cette maniere d'ébrancher les arbres comme très-nuisible, mais c'est de quoi il se met peu en peine; il voit que par cette culture les Pins & les Sapins viennent tout aussi bien & souvent

souvent mieux que ceux de tous ces gens qui le blâment. Il faut avouer, qu'au premier coup d'œil ses bois en ont beaucoup moins d'apparence parce que la vue pénètre de tous côtés entre ces tiges ainsi dépouillées, mais après un examen plus exact je trouvai son assertion fondée. Je ne pus pas découvrir un seul de ses jeunes Sapins qui fut desséché, ni qui menaçât ruine, cependant tous ses arbres étoient considérablement ébranchés. Il y a quelques années qu'il fit un essai pour voir jusqu'à quel point il pourroit tenter la chose; il ébrancha dans le quart d'un arpent tous ses arbres au point de ne leur laisser que trois nœuds, les tiges avoient depuis six pouces jusques à un pied de diametre; à peine y eut-il quatre de ces arbres qui périrent, tout le reste fut, à la vérité, un certain tems sans prendre aucun accroissement, mais ils poussèrent ensuite avec autant de force qu'aucun autre arbre de leur espece, Kliyogg avoit observé que chaque arbre se cournoit tous les ans de nouveau, & il en conclut, qu'il pouvoit chaque année couper sans

danger le cercle inférieur, & que si on laissoit l'arbre quelques années sans l'émonder, on pouvoit en retrancher plusieurs cercles de bas en haut sans lui nuire. Je fais que cette pratique combat la Théorie communément reçue sur l'accroissement des arbres, & que les expériences des Physiciens les plus distingués de nos jours, d'un Hales, d'un Bonnet, d'un Du Hamel ont prouvé que les arbres reçoivent leur principale nourriture des parties humides répandues dans l'air que les feuilles attirent par la succion. Suivant les observations de Kliyogg, il y auroit au moins une exception à faire en ceci pour les arbres résineux & qui ont des piquans au lieu de feuilles, lesquels on courroit beaucoup moins de risques à ébrancher que d'autres. J'avoue que ses expériences n'ont peut-être pas encore été suivies assez long-tems pour pouvoir tenir lieu de maxime incontestable, mais je pense que les opinions d'un homme qui fait voir à tant d'autres égards, un discernement si juste, & dont les observations sont si dépouillées de toute prévention, méritent notre attention & des recherches plus amples de

notre part. (k) Il est très-certain, au reste, que les racines fournissent à l'arbre une très-grande

H 2

(k) On ne fera peut-être pas fâché, de voir combien tout ce qui est dit ici sur la nature & la culture des arbres, se rapporte à quelques passages tirés de l'Encyclopédie article *Arbre*. „La racine „des arbres, même de toutes plantes en général, „en est comme l'estomach, c'est là que se fait la „première & principale préparation du suc. - - - „La culture (d'un arbre) par le retranchement „d'une partie de ses branches, contribue plus „qu'aucune autre industrie à la multiplication: de „forte qu'on peut dire que plus on retranche de „cette sorte de corps vivans, jusqu'à un certain „point, plus on les multiplie. - - Si on n'avoit „jamais vu d'arbre ébranché jusqu'à sa racine on „croiroit qu'un arbre en est estropié sans ressource „& n'est plus bon qu'à être abattu. Cependant si „un orme ou un chêne, ou un peuplier, en un „mot, un arbre dont la tige s'étend assez droite „du pied à la cime, est ébranché de bas en haut, „il poussera depuis le collet des branches retran- „chées jusqu'à la cime de la tige, de toute part,

abondance de fucs nourriciers qui se partagent en fuite à toutes les branches, quel que soit leur

„un nombre infini de bourgeons, qui pouffant des
 „jets de tous côtés feront d'un tronc haut de
 „trente à quarante pieds, comme un gros bouquet
 „de feuilles si touffu, qu'à peine verra-t-on le
 „corps de l'arbre. Si on n'avoit jamais vu d'arbre
 „étété par un tourbillon de vent, ou par le re-
 „tranchement exprès de son tronc au collet des
 „branches, il n'y a personne qui ne regardât du-
 „rant fix mois, un arbre mis en cet état, comme
 „un tronc mort & inhabile à toute génération;
 „cependant cet arbre étété repouffera du tronc au-
 „dessous de l'endroit où il avoit pouffé ses bran-
 „ches, un grand nombre de jets, ou au couronne-
 „ment ou vers le couronnement. Cela montre
 „combien sont abondantes les ressources de cette
 „sorte d'êtres vivans; car on peut dire que depuis
 „l'extrémité des branches jusqu'au pied de l'arbre,
 „il n'y a presque point d'endroit, si petit qu'on le
 „puisse désigner, où il n'y ait une espee d'em-
 „bryon de multiplication prêt à paroître, dès que
 „l'occasion mettra l'arbre dans la nécessité de mettre
 „au jour ce qu'il tenoit en réserve.”

nombre & leur grosseur. Si donc, suivant la méthode que nous indiquons, on diminue considérablement le nombre de ces branches, à mesure qu'elles paroissent, ces fûcs tourneront, presque tout entiers au profit du tronc; ainsi un arbre qu'on ébrancheroit avec modération, n'en viendroit que mieux.

ENFIN j'observerai encore, qu'au moyen du soin qu'il prend de nettoyer continuellement ses bois, le fol en est tout couvert de jeunes rejets, tandis qu'ailleurs ce même fol ne produit que de la mousse & des buissons qui ne permettent que par-ci par-là à un rejeton de pousser. Ces rejets lui fournissent sans cesse, comme nous l'avons déjà dit, des matières propres à faire du fumier. Aussi regarde-t-il ses bois comme une ressource d'autant plus abondante à cet égard, qu'il en tire tous les ans de chaque arpent deux charrois de litière pour ses étables.

PLUS j'examine l'administration économique de notre paysan philosophe, dont la description

vient de nous occuper, & plus je m'affermis dans l'opinion où je suis, que si nous ne recueillons pas nous-mêmes assez de denrées pour notre subsistance, nous devons beaucoup moins nous en prendre à la stérilité de notre terroir, qu'aux vices qui se sont introduits dans notre Economie rustique. J'en conclus encore, que le poids accablant des dettes, dont nos payfans sont surchargés, ne rend pas le rétablissement de l'Agriculture impossible. Nous avons ici devant les yeux une possession où tout annonce d'abord la décadence & la stérilité, qui n'a reçu d'ailleurs que très-peu d'avantages de la nature, & qui est chargée par-dessus tout cela d'une dette considérable; nous voyons cependant cette même possession améliorée en un petit nombre d'années à un point qui tient du prodige, & rapporter à peu près le double de ce qu'elle rapportoit auparavant. Des voisins de notre Kliyogg, que ne sont rien moins que ses meilleurs amis, m'ont assuré que lorsqu'il se chargea de ce bien, les terres qui en dépendent étoient comptées parmi les plus mauvaises, & qu'actuellement c'est lui qui fait, à pro-

portion de l'étendue de son fond les récoltes les plus abondantes. Aussi regardoit-on, ainsi que nous l'avons déjà dit, son entreprise comme la plus grande des imprudences, qui ne pouvoit manquer d'entraîner en peu de tems la ruine des deux freres; & l'on regardoit une banqueroute de leur part comme inévitable. Ce jugement n'étoit pas entièrement dicté par l'envie, si prompte à calculer la possibilité du malheur d'autrui; & je suis fort trompé, si tous ceux qui connoissent l'état actuel de notre Economie rurale n'auroient pas prononcé de même, lorsqu'on leur auroit proposé cette question, favoir; si un ménage où il ne se trouveroit que quatre personnes faites avec onze enfans non-élevés étoit en état de soutenir un bien, qu'on pouvoit à peine estimer 20000 livr. & sur lequel il falloit payer la rente de 12500 livr. Cette question a pourtant été résolue à l'avantage des propriétaires, graces à l'activité & à l'intelligence de cet homme singulier.

NOUS allons rendre la chose plus sensible par le calcul, afin d'exciter, s'il se peut, l'émulation de tout bon Pere de famille.

15 Arpens semés en froment
lui produisent 1500 gerbes; les
100 gerbes rendent 60 boiffeaux d'épeautre en balle: Ainsi
15 arpens rendent 56 Malter, 4 boiffeaux. Le Malter vaut
chez nous au prix moyen 20
liv. ainsi 15 arpens semés en
froment produisent en argent
- - - - - 1125 liv.

15 Arpens semés en feigle,
produisent à 5 muids par ar-
pent 75 muids, qui à 10 liv,
le muid, donnent - - - 750 liv.

Total de la recette - - - 1875 liv.

Sur quoi il faut déduire.

La dime des champs à bled liv. 112. 10 f. ✱

La dime des champs à feigle 75 —

Pour la femence des champs
à bled à 10 boisseaux par
arpent, fait pour 15 ar-
pens 9 Malters 6 boisseaux 187. 10

Pour la femence des champs
à feigle à 3½ boisseaux par
arpent, fait pour 15 ar-
pens, 13 muids - - 130 —

La rente de 12500 liv. à 4
pour Cent. - - 500 —

Le loyer d'une prairie - 110 —

Sept tombereaux de fumier,
& six tonneaux de cen-
dres de tourbe - - 50 —

Total de la dépense - - 1165 liv.

Ainsi il lui reste net - - 710 liv.

H 5

Si nous avons omis le charron, le bourrelier & le maréchal, nous n'avons pas mis non plus en ligne de compte toute la récolte des pâturages qu'il a converti en terres labourables ; cette récolte consistant, comme nous l'avons fait voir, en grains, en pommes de terre, en chanvre & en légumes, ce qui tourne tout au profit du ménage. Il retire de plus des fruits de son verger ; ses vaches lui fournissent du lait & du beurre, & ses cochons de la chair. On voit d'un autre côté, en examinant ce calcul, combien il auroit été facile à un payfan qui auroit manqué d'activité & d'intelligence de se ruiner entièrement en se chargeant de l'administration de ce bien. Des terres dégradées & mal-cultivées auroient à peine rendu dans les meilleures années la moitié de ce que nous avons compté, & un payfan fainéant auroit employé en journées d'ouvriers plus d'argent que nous n'en assignons par notre calcul à notre laborieux économe. Tout le profit qui lui restoit il l'a toujours mis en améliorations ou bien il en a acquis de nouveaux fonds. Il pense que cela lui est plus avantageux que s'il employoit

ce profit à liquider les dettes , qui sont hypothéquées sur son fond , parce que de cette manière 100 livr. lui produisent bien au delà des 4 livr. d'intérêt qu'il en paye ; tandis que ce même intérêt est un grand point pour les habitans de la ville , surtout lorsque l'hypothèque est bien solide. Cette dette ne lui donne d'autre embarras que l'attention d'en porter tous les ans les intérêts à l'échéance. De sorte qu'à présent que ses fils croissent en fanté , en vigueur & en force , il se voit à la veille d'en être puissamment secouru , tous ses projets ne tendent qu'à l'agrandissement de sa possession , afin que sa postérité , animée par l'exemple qu'il leur met devant les yeux , se trouve à portée de se procurer , par un travail infatigable , le même bonheur & le parfait contentement d'esprit dont il jouit.

CE qu'il y a d'étonnant & qui mérite une attention toute particulière , c'est que toutes ces améliorations se soient faites avec un si petit nombre de bras ; tout le ménage n'étant composé , comme nous l'avons dit , que de quatre personnes adultes , dont deux femmes , qui ne pouvoient

gueres s'éloigner de la maison , où les foins qu'exigeoient l'éducation d'un si grand nombre d'enfans , les retenoient le plus souvent. Nous pouvons inférer de cet exemple , que c'est encore mal à propos qu'on attribue le défaut de fertilité de notre territoire au défaut d'habitans. Ce n'est point dans le manque de bras pour le travail, mais dans les progrès de la fainéantise & de la mollesse , qui deviennent de jour en jour plus effrayans parmi nous , & qui font que l'on préfere le travail moins pénible , mais précaire de nos manufactures , aux rudés travaux de la campagne, enfin dans le mauvais usage que les ouvriers font de leur gain , qu'il faut chercher la source de la misère qui va toujours en augmentant.

CONCLUSIONS de tout ceci , que pour parvenir à perfectionner l'Agriculture dans notre Canton , il faut commencer par corriger les mœurs des habitans. Ce ne fera qu'après qu'on aura su rallumer chez nos cultivateurs une véritable ardeur pour les travaux de la campagne , qu'il fera tems de songer à améliorer les terres par des moyens physiques , & à changer nos pratiques

anciennes contre d'autres dont un examen suffisant nous aura démontré la supériorité. C'est aussi là l'opinion la plus constante de notre Sage. Vous ne sauriez croire, Monsieur, me disoit-il souvent, combien il se redresseroit d'abus, si le Gouvernement & l'habitant de la campagne se prôtoient mutuellement la main pour concourir au bien général. Nos terres n'auroient qu'à être cultivées par des mains plus intelligentes & plus laborieuses, notre pays suffiroit & au delà à la nourriture de ses habitans. Mais nous péchons malheureusement à ces deux égards. Le paysan n'a pas d'ordinaire assez de raison pour connoître ses vrais avantages. C'est donc à ceux d'entre vous, Messieurs, qui êtes appelés par état, à veiller au bien de la patrie, à prescrire aux cultivateurs la manière dont il faudroit qu'ils s'y prissent & à faire agir l'autorité suprême & les châtimens pour obliger les fainéans au travail. Il faudroit pour cela que les officiers publics veillassent, avec l'attention la plus exacte, sur la conduite d'un chacun en particulier & ramenassent les mauvais sujets à leur devoir par des réprimandes & par

des corrections. Personne ne feroit plus à portée d'y réussir, que Messieurs les Pasteurs. Ils y parviendroient s'ils étoient seulement attentifs à rappeler sans cesse à leurs brebis, soit dans leurs sermons, soit dans leurs visites pastorales, la pratique exacte de leurs devoirs, & à leur inculquer continuellement, que l'essence de la piété consiste à remplir exactement envers leur prochain les devoirs de la justice, c'est à dire, rendre à chacun ce qui lui est dû. Ces Messieurs sont pour l'ordinaire beaucoup trop favans dans leurs sermons; ils s'arrêtent à des explications fort étendues & fort recherchées de leur texte, choses où le payfan borné ne comprend rien, & n'expliquent pas d'une manière assez claire & assez simple, comment il faut se conduire. Il arrive de là, que nos habitans de la campagne s'imaginent pour la plupart, qu'ils ont remplis tous leurs devoirs, lorsqu'ils ont assisté au service divin, au chant des psaumes & à la prière, & qu'ils peuvent ensuite se livrer impunément au luxe dans les habits, (1) à toutes

(1) Bien des lecteurs seront surpris de voir des payfans taxés de donner dans le luxe des habits,

fortes d'excès dans le manger & dans le boire, commencer par diffiper leur patrimoine & finir par tromper leur prochain. Pour moi je pense au contraire, qu'il y a dix fois plus de mal à tromper quelqu'un d'un seul denier, que de manquer à un fermon. Il n'y a que celui, qui toujours fidele à la probité & constant dans son travail, mange son pain à la sueur de son visage, qui puisse se promettre la bénédiction d'en haut. Un cultivateur laborieux ne connoit point de mauvaise année, & rien ne sauroit troubler le parfait contentement dont il jouit. Un fainéant au contraire attend tout du ciel & s'en prend à l'injustice du fort, lorsqu'il recueille moins que celui qui a été plus assidu à son travail que lui. Messieurs les Baillifs devroient de leur côté employer les peines corporelles & les amendes pécuniaires pour obliger au travail ceux qui refuseroient de se rendre aux exhortations des Pasteurs. Il faudroit pour cela, qu'ils prissent la peine de faire des

mais ceux qui connoissent la Suisse, savent combien les femmes & surtout les filles méritent ce reproche dans certaines contrées.

visites exactes & fréquentes dans leur district; ils se mettroient au fait dans ces tournées, de l'état des terres, & distingueroient parmi les habitans qui leur sont subordonnés ceux qui se montreroient les plus laborieux, tandis qu'ils traiteroient avec la dernière rigueur les laches & les fainéans. Ah bon Dieu! quelle ne feroit pas la prospérité de nos contrées, si l'on prenoit de pareilles mesures, & dans quelle abondance n'y jouirions-nous pas de tout ce qui est nécessaire à la vie.

KLIYOGG me témoignoit une autre fois la satisfaction qu'il venoit d'éprouver à la publication du Règlement prescrit par le Magistrat pour prévenir les maladies épidémiques des bestiaux en améliorant les pâtures. Mais il s'agit à présent, me disoit-il, de tenir exactement la main à l'exécution de cette ordonnance, car si on laisse le payfan en user selon son bon plaisir, & si on ne lui fait pas voir de la sévérité, le mal fera encore pire qu'auparavant. Il vaudroit mieux ne point faire de loi, que de laisser entrevoir à ce payfan trop prompt à se prévaloir, à son propre dommage

image & à celui du pays en général, de la moindre indulgence, qu'on n'en exige pas l'exécution à la rigueur. Je lui repondis la dessus; vos vues, mon cher Kliyogg, sont les meilleures du monde, mais vous ne connoissez peut-être pas les difficultés infurmontables qui empêchent qu'elles ne puissent être remplies. Notre peuple est trop habitué à la liberté pour qu'il soit aisé de l'astreindre à une contrainte rigoureuse. L'exécution d'un plan tel que celui que vous vous proposez, exigeroit des soins & des détails qu'il ne seroit gueres possible aux officiers publics d'embrasser dans toute leur étendue, supposé qu'ils en eussent tous également les talens & la volonté, ce que nous oferions encore bien moins prétendre.

CROYEZ, repliqua-t-il, que toutes ces difficultés s'applaniroient peu à peu d'elles-mêmes, si l'on mettoit bien sérieusement la main à l'œuvre. Un seul exemple de sévérité suffit souvent pour en imposer à une multitude nombreuse. N'avez vous jamais vû avec quelle facilité on fait passer à un troupeau de moutons indociles ce pont,

qu'ils s'opiniâtrent à considérer avec effroi? Il suffit d'en avoir forcé un seul à le passer, pour que tous les autres suivent sans répugnance. Soyez persuadé, Monsieur, que le payfan reconnoit tôt ou tard que c'est pour son bien qu'on se fert de la force pour lui faire faire ce qui lui est avantageux. Toutes les fois que j'entends faire tant de difficultés, j'en conclus que la chose ne tient pas infiniment à cœur, & que c'est uniquement la peine qu'on redoute. Dans tout le cours de mes travaux on me faisoit également voir mille inconvéniens à chaque pas que je faisois; je ne pouvois rien entreprendre qui ne fut regardé comme absurde & impraticable: tout cela ne m'a jamais ébranlé; dès que j'étois une fois bien persuadé que ce que je me proposois étoit bon & honnête, je me mettois gaiement à l'ouvrage & je m'y livrois de toutes mes forces. Dieu n'a jamais permis que mes peines fussent infructueuses. Ceux qui m'avoient le plus regardé en pitié étoient confondus de mes succès, & il leur arrivoit souvent d'être des premiers à m'imiter en bien des choses. Questionnez mes voisins, ils feront tous

obligés de convenir, que mes entreprises prenoient toujours une issue toute différente de ce qu'ils s'en étoient figuré d'abord. Je vous accorde, mon cher Kliyogg, lui repliquois - je, qu'il en est ainsi de votre travail; lorsque vous avez projeté quelque chose d'utile, vous allez droit au but, & vous exécutez par vos propres mains. Il n'en est pas de même de ceux qui ont part au Gouvernement; ce n'est qu'après qu'on est parvenu à persuader les autres qu'un tel projet est bon & utile, qu'on peut se flatter de le voir mettre en exécution, encore faut-il alors que nombre de personnes poussent à la roue avec la même ferveur, si l'on veut parvenir à son but. Que cela ne vous empêche pas, Messieurs, reprenoit-il, de faire sans cesse les plus fortes tentatives. Lorsque vous aurez médité profondément sur des objets tendans à l'utilité publique, proposez-les avec force & avec zèle, & que la manière dont vous les mettrez en exécution devienne un modèle de ferveur & d'activité; alors la bénédiction d'en haut ne fauroit vous manquer. Vous

obtiendrez toujours au moins une partie de ce que vous desirez; ces premiers succès, quelques foibles qu'ils puissent être, encourageront à tenter de nouveaux moyens & soutiendront les efforts du zèle. Aujourd'hui une chose, demain une autre, insensiblement l'ouvrage arrive à sa perfection. Ce n'est pas tout d'un coup que je suis parvenu à améliorer mes terres, bien des années se sont écoulées avant que j'aie pu m'apercevoir de quelque avantage, mais je ne me laissois pas rebuter pour cela. Vous êtes incertains de l'approbation du public: douteriez-vous que ce qui est honnête & utile puisse manquer tôt ou tard de l'entraîner? Il y a quelque chose au dedans de nous, qui dit tout aussitôt oui, lorsqu'on nous prêche la vérité, lors même qu'elle nous est désagréable. Ne vous rebutez seulement pas, vous verrez qu'à la fin il n'y aura plus personne, qui ne soit honteux de vous refuser son approbation. Mais chez vous, lui disois-je, le succès soutient continuellement votre activité, chaque coup de hoyau que vous donnez, avance votre ouvrage & vous approche du terme que vous vous êtes pre-

scrit ; au lieu que lorsqu'on travaille pour le public, on voit souvent s'évanouir dans un instant tout le fruit de ses peines, & les projets les mieux conçus & les mieux intentionnés, rejetés. De pareilles contradictions abattent le courage, le zele s'éteint & l'on finit par laisser aller les choses comme elles vont, parce qu'on est convaincu qu'il n'y a plus de remède. Eh! voila justement ce qui n'est pas bien, reprit-il avec vivacité, c'est précisément alors qu'il faut redoubler ses efforts. Plus les besoins font pressans, & plus l'on a sujet d'être convaincu de la nécessité d'y porter du secours. La Satisfaction qu'on éprouvera au dedans de foi-même, lorsqu'on pourra du moins se rendre témoignage qu'on a rempli tout ce à quoi l'on croyoit être obligé, n'est-elle pas déjà une récompense, & la plus belle qu'on puisse se proposer? Fiez-vous en à la providence divine, une entreprise utile, quoi- qu'elle vienne à échouer, peut encore produire des fruits salutaires dans un autre tems. Souvent lorsque le désordre des saisons & des Elemens,

sembloient m'avoir enlevé tout espoir, le ciel me favorisoit encore au tems de la récolte d'une portion honnête. Celui qui compte sur le secours de la Providence, lorsqu'il forme de justes entreprises, *est*, suivant l'expression de l'Apôtre, *vivant en espérance*. Qu'on me dise tout ce que l'on voudra, concluoit-il, lorsqu'animé d'un vrai zele on a fait tout ce qu'on a pu & dû faire, la bénédiction d'en haut s'en est toujours ensuivie.

CETTE conversation ne met-elle pas dans tout son jour la vérité de cette sentence de Socrate, que de toutes les professions l'Agriculture est celle qui nous enseigne le mieux la justice & la Science du gouvernement?

Si j'ai pu faire passer dans l'ame de mon lecteur seulement une partie des vives & fortes impressions que les sages discours de cet homme étonnant ont faites sur la mienne, il desirera avec avidité de le connoître encore plus particulièrement, & ne me fera pas mauvais gré, si je mets devant ses yeux la peinture de l'intérieur de son ménage. Il est beau sans doute de se livrer

avec ardeur à tous les travaux auxquels notre vocation nous appelle , & de parvenir à augmenter par là sa fortune. Mais il est bien plus beau encore , & c'est en quoi l'ame fait briller sa supériorité, d'user avec une sage Economie de ce que l'on a acquis. J'ai oui dire souvent à notre Bodmer, ce vrai Socrate de nos jours, lorsque la conversation tomboit sur le rétablissement de l'Agriculture & sur les moyens d'augmenter nos productions, que si l'on pouvoit enseigner au peuple à gouverner avec plus d'Economie la quantité actuelle de denrées que le pays fournit, elle seroit suffisante à la nourriture de ses habitans. Notre Kliyogg nous offre une preuve bien instructive de la solidité de ce conseil.

C'EST Lui qui exerce dans le ménage la fonction de Pere de famille. Il est cependant le cadet; mais son aîné a eu assez de lumiere & de raison pour reconnoitre la supériorité, que le génie & les talens de son frere lui donnoient sur lui, & pour lui laisser en conséquence toute l'administration du travail, se contentant de l'y se-

conder avec cette ardeur dont il lui donnoit l'exemple. En admettant le Systéme que Kliyogg s'est formé sur les devoirs d'un pere de famille, on trouveroit au reste peu de perſones, qui ne lui en cédaſſent très-volontiers l'honneur. Il faut, ſuivant lui, que le pere de famille ſe trouve toujours le premier & le dernier à tous les ouvrages, & l'eſſence de ſon autorité conſiſte à prêcher d'exemple aux autres individus de la famille. Où cela manque, dit-il, tous les efforts que l'on fait, tous les ſoins qu'on ſe donne deviennent inutiles. Le pere de famille eſt la racine, qui donne à l'arbre entier la force & la vie; ſi la racine périt, l'arbre quelque vigoureux qu'il ſoit, périra avec elle. De quel front le maitre pourra-t-il exiger de ſes gens, qu'ils ne ſe rebutent pas dans leur travail, lorsqu'il fera le premier à ſe rebuter? Avec quelle autorité pourra-t-il regler & ordonner tout ce qui devra ſe faire, lorsque le valet fera mieux que lui au fait de la beſogne? Un tel maitre fera le jouet & la riſée de tout ſon domeſtique, & s'il s'obſtine à vouloir que ſes ordres, quelqu' inconfidérés qu'ils ſoient, aient

leur exécution, ils deviendront d'un poids infoutenable pour ceux qui devront les remplir. Si c'est le maître, au contraire, qui a les vues les plus éclairées ; si c'est lui qui donne le meilleur exemple, il n'y aura personne dans la maison qui ne soit honteux de faire moins d'ouvrage que le chef.

Je fus prié par mon meilleur ami, me disoit dernièrement Kliyogg, de montrer à son valet ma manière d'amender un champ, au moyen du gravier marneux. Ce garçon me dit - il a de l'intelligence, il est d'ailleurs, comme tu vois, fort & vigoureux, il est dommage seulement qu'il n'ait pas toujours le cœur au travail. Je pris donc ce garçon avec moi & je le fis travailler à mon côté du grand matin jusques au soir très-tard ; il me secourait à qui mieux mieux & je ne me laissois point d'admirer la vigueur de ses membres & sa diligence. Dès que je revis mon ami, je lui dis ; tu fais grand tort à ton valet de le taxer de paresse, je n'ai jamais vu d'homme plus laborieux. Lui de son côté me protesta, qu'en allant visiter

son travail , il l'avoit souvent trouvé à rien faire. Reste-t-il également oisif, lui repliquai-je, lorsqu'il travaille à côté de toi ? C'est de quoi je ne ferois pas juger, me repondit-il ; je le paye pour qu'il me fasse mes plus gros ouvrages , & que je ne sois pas obligé de m'excéder de fatigue : il suffit , je pense , que je lui prescrive ce qu'il a à faire , & que j'aie l'œil sur sa besogne. Tu regardes donc, repris-je, un travail un peu rude comme une peine qui te rendroit malheureux ? Je crois au moins , repondit-il , qu'il est bien permis , lorsqu'on en a le moyen , de se donner quelque repos , & de jouir de son aisance en tout bien & en tout honneur ; quelle différence y auroit-il sans cela entre le riche & le pauvre , & à quoi nous serviroit-il que Dieu nous ait accordé plus de bien qu'à d'autres ? Si c'est la ta façon de penser , lui repliquai-je , je ne suis plus étonné que ton valet reste à rien faire quand tu ne le vois pas ; car enfin n'est-il pas naturel que chacun cherche à se procurer son bonheur autant qu'il lui est possible ? Quant à moi , je suis bien éloigné d'être de ton avis , & je ne suis jamais

plus heureux ni plus satisfait, que lorsque je vaque à ma besogne. Et moi je vois, mon cher Kliyogg, reprit mon ami, que ton avis est toujours le meilleur: je ne prétends plus désormais me ranger à celui de ma femme lorsqu'elle voudra m'empêcher de travailler, sous prétexte que j'ai de quoi vivre, & que je n'ai pas besoin d'abrégé mes jours, en m'excédant de travail.

LORSQUE Kliyogg a formé une fois une bonne & saine résolution, il fait astreindre avec une fermeté inébranlable tout son ménage à concourir à son exécution; & lorsqu'il regarde une chose comme nuisible ou seulement inutile, il fait pareillement obliger tout son monde à la rejeter & à s'en abstenir. C'est encore là une de ses grandes maximes, qu'il faut commencer par extirper tout ce qui est nuisible ou inutile, avant de songer à la moindre amélioration. Tant qu'on n'a pas arraché les mauvaises herbes d'un champ, tout engrais, bien loin d'être avantageux, ne sert qu'à faire multiplier ces plantes parasites qui enlèvent à la bonne semence toute sa nourriture. De même une maison ne sauroit se maintenir,

tant que l'oisiveté, le luxe & la dissipation y prendront le dessus, employa-t-on d'ailleurs les moyens les plus propres à la faire prospérer. Il deploya en conséquence tout son zèle pour déraciner de son ménage toutes les mauvaises habitudes qui s'y étoient glissées; en quoi il eut à combattre bien des préjugés & bien des contradictions de la part des femmes, qu'il étoit bien difficile de faire renoncer à des abus qu'une longue habitude leur faisoit regarder comme sacrés. Il triompha cependant à la fin de leur résistance. Les louanges que sa conduite lui attira de la part de plusieurs des principaux de la République contribuèrent beaucoup à les ramener à la raison; de sorte qu'aujourd'hui la concorde régne dans la famille & que tous ceux qui la composent n'ont qu'un cœur & qu'une volonté. Tant il est vrai que les encouragemens dont le Gouvernement honore les sujets qui se distinguent, font impression sur les autres & les portent à profiter des bons exemples.

KLIYOGG tenoit le seul bouchon qu'il y eut dans le village; il en résul toit en apparence

un profit assez considérable pour le ménage : un examen plus réfléchi l'eut bientôt convaincu du contraire ; il frémit à la seule pensée des funestes impressions que l'exemple dangereux des gens, qui fréquentoient son cabaret feroit sur ses enfans. Ces gens là donnoient pour la plupart à la boisson un tems précieux pour le travail ; dissipoient follement un argent qu'ils auroient dû employer à l'amélioration de leurs affaires domestiques ; énervoient leurs forces , & abrutissoient leur esprit au point de se rendre incapables de vaquer à leurs occupations & à leurs devoirs. Cela lui fit prendre la résolution la plus formelle de ne donner désormais à aucun de ses chalands , qu'autant de vin qu'il lui en falloit pour ranimer & réparer ses forces épuisées par un travail pénible , ou par la fatigue d'un voyage ; le seul usage auquel le vin lui sembloit avoir été destiné par le créateur. Il fixa, d'après sa propre expérience cette quantité à une chopine (environ le poids d'une livre médecinale) & maintint sa résolution avec l'exaâctitude la plus rigoureuse. Cela lui fit bientôt perdre la plus grande partie de ses chalands & avec eux

le profit qu'ils lui procuroient. Les meres de famille, dont l'une avoit été dans un cabaret, en furent outrées de dépit & en vinrent avec lui aux grosses paroles. N'avions-nous pas toujours bien prévu, lui dirent-elles, que tes singularités causeroient à la fin la ruine entiere de notre maison? Il y a déjà long-tems que tout le monde nous en veut, & que les bonnes gens ne nous prophétisent rien de bon, de ce que tu t'écartes à tous égards, des coutumes de nos fages ancêtres. Tu vois à présent les beaux fruits de ton opiniâtreté, qui nous prive de la riche ressource que notre cabaret nous fournissoit. Cela ne s'appelle-t-il pas ôter le pain de la bouche à ses enfans? Ces pauvres enfans feront bientôt réduits à aller mendier de porte en porte. Raffurez-vous, mes bonnes meres, leur dit-il avec un visage riant, & examinez bien toutes choses avant de me condamner. A-t-il manqué jusqu'à présent quoi que ce soit à nos enfans? N'ont-ils pas été jusqu'à l'heure qu'il est, moyennant la bénédiction de Dieu, bien nourris, bien vêtus? Nous en convenons, dirent-elles, mais

ne deviennent-ils pas tous les jours plus grands & ne faut-il pas aussi plus de choses pour leur entretien ? Mais leurs forces , reprit-il , ne s'augmentent-elles pas dans la même proportion , & ne sommes-nous pas par conséquent à la veille de les voir en état de commencer à nous aider à mettre nos terres en meilleure valeur ? Ces mêmes terres ne nous rendent-elles pas déjà beaucoup plus qu'elles ne nous rendoient d'abord ? Et ne voyez-vous pas qu'il ne nous manque que de bras pour augmenter encore davantage notre revenu ? Nous n'avons rien à repliquer à cela , repondoient-elles , mais le profit du cabaret n'étoit pas à mépriser , ce bénéfice ajouté au produit de nos terres nous étoit d'un grand secours. Eh ! ne voyez-vous pas , reprit-il , qu'il faut toujours au logis , pour servir les chalands , une personne , dont le travail est perdu pour la culture des terres ? Il est vrai , repliquèrent les femmes , que le travail en souffre quelque petite chose , mais le profit surpaffoit de beaucoup la perte. Je conviens , disoit Kliyogg , que nous retirions plus de profit en argent du Cabaret , que nous n'en re-

cueillons à proportion de la culture des terres, mais pensez-vous qu'un profit, qu'on acquiert par le dommage d'autrui, puisse être béni de Dieu? N'entendiez-vous pas les plaintes amères des femmes de ces ivrognes de profession, que la vie dissolue de leurs maris rendoient si malheureuses? Ne voyez-vous pas tous les jours des fils à qui leurs peres avoient laissé de gros biens, marcher à grands pas vers leur ruine, en s'adonnant à l'ivrognerie & à la fainéantise? Pensez-vous que la misère, où ces malheureux plongent leur famille, ne crie pas vengeance contre l'infame avidité des hôtes qui ont prêté la main à leur débauche? — L'on a pourtant vu des hôtes que le ciel a béni, & qui se sont enrichis à ce métier. — Soit, mais l'on n'en a gueres vu dont les biens aient passé à la troisième génération; leurs enfans s'habituent insensiblement à une vie libertine, perdent le goût du travail, & accoutumés à s'enrichir aux dépens des autres, ils deviennent trompeurs & méchans. Voulez-vous exposer nos enfans aux mêmes dangers? Voulez-vous

vous perdre tout le fruit des peines & des travaux, que nous avons employés à l'amélioration de nos terres, & mettre vos enfans, perdus par le mauvais exemple, dans le cas de s'adonner à la fainéantise & de dépenser plus en un seul jour, qu'ils n'en gagneront dans vingt à cet indigne métier. — Le bon Dieu nous en préserve, mais il n'est pas dit qu'il faille nécessairement que cela arrive. — Cela n'est-il pas au moins bien probable, ne voyez-vous pas tous les jours avec quelle facilité les enfans adoptent les mauvais exemples? — Nous ne saurions le nier. — Supposez donc que ce que vous admettez comme possible, arrivât, n'auriez-vous pas d'éternels reproches à vous faire, d'avoir été la cause de la perte de vos enfans? Au lieu que si vous suivez mon avis, vous amasserez à la vérité, moins d'argent, mais nos enfans s'habitueront comme nous au travail, ils se contenteront du produit de leurs terres, & Dieu les bénira comme il nous a bénis. — Fais donc comme tu l'entends, il faut toujours te donner raison, quand même on est sûr que tu

K

qui est la source de tous les maux. Ces reproches

as tort, au bout du compte, si nous tombons dans le malheur, ce sera à toi d'en reprendre. Tel étoit toujours le refrain de toutes les contrariétés qu'on oppoisoit à la constance inébranlable de notre Philosophe. Il persista donc dans la sage résolution, qu'il avoit prise. Tous les habitans du lieu en firent l'objet de leurs risées & engagèrent un autre particulier à se charger du bouchon; mais ce fut à leur grand détriment, & nombre de peres de famille éprouvèrent les effets de la mauvaise conduite de leurs fils, qui empiroit de jour en jour; ils s'en plainquirent à Kliyogg lui-même, & lui avouerent que ces dépenses de cabaret menaçoient leurs maisons d'une ruine totale.

IL découvrit une autre source de la ruine du ménage dans la coutume où l'on est de faire de petits présens aux enfans, à l'occasion d'un baptême, ou pour les étrennes &c. Ces sortes de présens, dit-il, font que les enfans s'accoutument de bonne heure à se faire de petits revenant-bons par d'autres voies que par leur travail; ce qui devient un germe de fainéantise, qui est la racine de tous les maux. Ces présens

consistent d'ailleurs, pour la plupart, en friandises mal-faines, ou pour le moins inutiles, ou en jouets qui ne font d'aucun usage réel. On n'en est pas moins obligé de rendre ensuite la pareille dans l'occasion, ce qui ne laisse pas, au bout de l'année, de monter à des sommes, & d'être très-onéreux pour le ménage. Il se fit en conséquence une loi, de ne recevoir jamais aucun présent quelconque ni pour lui, ni pour ses enfans, soit de comperes ou commeres, soit de parens, soit de qui que ce put être, & de n'en point faire non plus de son côté, hormis à de vrais pauvres, à des personnes que l'âge ou d'autres accidens mettoient hors d'état de gagner leur vie par le travail. Quant aux aumones que l'on fait à des gens qui ne le méritent pas, il pense que c'est un grand mal, & que ceux qui font inconsidérément de pareilles aumones se rendent responsables des fuites dangereuses qui en résultent. Ces personnes-là, poursuit-il, croient s'acheter par là la bénédiction d'en haut, qu'ils voudroient le plus souvent faire entrer dans les gains les

moins licites, & ces aumones n'aboutissent qu'à fomentier la fainéantise & à la fuite toutes fortes de crimes, vols, tromperies, &c.

DE toutes les loix qu'il s'est imposées, il n'y en a aucune qui lui ait coûté plus de peine à mettre en exécution que celle-ci. On le taxa d'user d'une rigueur sans exemple envers ses enfans, & d'être d'une avarice & d'une dureté infoutenable à l'égard des pauvres. Mais sourd à tous ces reproches il vint à bout d'effectuer une résolution, dont il avoit reconnu la bonté. Ses enfans n'ont à la vérité, jamais éprouvé les sensations agréables qu'excitent les présens, mais ils en font d'autant plus satisfaits & plus heureux dans la jouissance du nécessaire & des commodités de leur état. A la première fois que je fus le voir chez lui, je voulus au moyen de quelques petits présens, rendre mon souvenir agréable à ces enfans; je fus très-étonné de ne pas trouver en eux la moindre envie de les accepter; leur pere me pria d'abord de ne point prendre cette peine, ce que je regardai comme un compliment usité en pareil cas & je voulus récidiver mes

offres, mais je le vis la dessus insister plus fortement pour que je n'en fisse rien. Je lui opposai qu'il falloit bien laisser quelque plaisir aux enfans, & que c'étoit là une bagatelle dont je ne m'apercevois en aucune façon. Ce n'est point, Monsieur, reprit-il avec chaleur, la conséquence de l'argent dont vous voulez regaler mes enfans que j'envisage, mais le danger qui en résulteroit pour eux.

IL mit la même fermeté en usage, pour bannir toutes ces distinctions attachées à de certains jours de l'année. Chez lui les dimanches & les fêtes, la clôture des semailles, de la récolte, la fête du village, les baptêmes de ses enfans &c. n'ont aucune sorte de préférence quant à la bonne chère. Il lui semble qu'il est absolument contre le bon-sens de donner plus de nourriture au corps dans les jours destinés au repos que dans les jours ouvriers, où les forces épuisées par un travail pénible ont besoin de beaucoup plus de réparations. C'est pourquoi il a soin de régler les repas suivant la nature du travail. Il a l'attention

de prévenir ses gens, qu'ils n'ont point à s'attendre à rien d'extraordinaire à la fin de la récolte, les avertissant en même tems, que ce qu'il en faisoit ne parloit point d'un principe d'avarice, puisqu'il prétendoit employer tout le montant de la dépense usitée en pareil cas, à leur faire faire de meilleurs repas tout le tems qu'ils feroient dans le fort de l'ouvrage. Il ne boit point de vin à ses repas, mais il en prend sa mesure réglée avec lui dans les champs, là il lui tient lieu de reconfortatif, lorsqu'il sent que son corps commence à plier sous le poids de la fatigue. Il engraisse des porcs pour son ménage, comme les autres payfans, mais cette viande ne fait jamais un mets à part sur sa table. Chaque jour il en emploie une certaine quantité, qu'il fait dépecer en très-petits morceaux & cuire avec un Légume, ayant éprouvé que le Légume en devenoit beaucoup plus fortifiant & plus nourrissant. Il prétend que plus un mets est difficile à digérer & mieux il nourrit. Aussi préfère-t-il, par cette raison, les pommes de terre à tout autre nourriture & le pain de seigle au pain de froment. Il

s'en rapporte, à cet égard, à sa propre expérience, qui le trompe d'autant moins, qu'il travaille sans cesse avec une égale activité, & il a toujours observé, qu'il étoit bien plutôt épuisé lorsqu'il ufoit de mets délicats, que lorsqu'il se nourrissoit de mets grossiers & de difficile digestion.

L'OBJET qu'il regarde comme le plus important, & sur lequel il porte le plus d'attention, c'est l'éducation de ses enfans, qu'il envisage comme le plus sacré de tous ses devoirs. Il considère ses enfans comme autant de présens, que la Divinité lui a fait, afin qu'il leur aplanit le chemin, qui conduit à la vraie félicité, persuadé qu'ils crieroient vengeance contre lui, s'il les mettoit dans la mauvaise route. Son grand principe, à cet égard, est de tout mettre en usage pour empêcher qu'il ne se glisse des idées fausses & des desirs déréglés dans ces ames tendres. Il avoit observé que toutes les opinions & les manières d'agir des enfans prenoient leur source dans ce qu'ils entendoient dire & voyoient faire aux per-

bonnes plus âgées, dont ils étoient environnés, & qu'il ne s'exciteroit jamais chez eux aucuns mauvais desirs, s'ils ne leur étoient suggérés par autrui. C'est pourquoi il veut continuellement les avoir sous ses yeux; il exige qu'ils l'accompagnent, autant que cela se peut, à tous ses travaux & qu'ils y prennent part à proportion de leurs forces. Il tache de cette manière à les habituer de bonne heure à son genre de vie, à leur faire adopter ses mœurs & à leur inspirer ce vrai contentement, qu'il regarde comme l'unique moyen d'arriver au bonheur. D'un autre côté il les écarte, autant qu'il lui est possible, de toute autre Société, crainte que s'ils venoient à connoître les mauvaises coutumes & les mœurs corrompues, qu'il a eu tant de peine à bannir de sa maison, ils ne soient incités à les imiter. Voilà pourquoi il n'a jamais voulu les envoyer à l'Ecole publique, de peur que venant à fréquenter, par les rues & pendant les heures de récréation, des enfans sans mœurs & sans éducation, le tort que leur feroit un pareil commerce ne leur fit payer beaucoup trop cher l'avantage d'apprendre à lire & à écrire.

IL se chargea, en conséquence, lui-même du soin de les instruire, & destina à cette occupation le repos du Dimanche. Par une suite de mêmes motifs, les peres de famille ne se rendent jamais à l'Eglise tous deux à la fois, il en reste toujours un des deux au logis, tant pour contenir les enfans dans la regle, que pour leur enseigner leur catéchisme, & les exercer à la lecture & à l'écriture. C'est encore à cause de cela, qu'il ne souffre pas que ses enfans se trouvent à des divertissemens publics, comme foires, fêtes de village &c. Cette conduite fait tenir, à la verité bien des mauvais propos sur son compte; on le traite de sectaire, de pere dur, dont l'avarice ne veut pas permettre le moindre divertissement à ses enfans. Tu as grand tort, lui disoit un jour un de ses voisins, d'être aussi barbare à l'égard de tes enfans, & de leur refuser toute espece de plaisir. Et qui te dit, reprit Kliyogg, que je ne leur permets aucuns plaisirs? N'ont-ils pas l'air aussi sain & aussi gaillard que les tiens? — Ne leur interdis-tu pas toutes les occasions, où notre

jeunesse se divertit entre elle, en tout bien & en tout honneur ? Ne leur deffends-tu pas le cabaret ? N'as-tu pas empêché dernièrement ta fille d'affister à une fête où elle auroit pu se régaler, danfer & se divertir comme ont fait les autres ? Ma fille, repondit Kliyogg, n'en a pas témoigné la moindre envie, elle fait se rejouir & rire au logis. Crois-tu qu'il n'est pas d'autre fatisfaction que de boire & se divertir fans modération ? Peux-tu manger davantage au cabaret, que jusques à être raffasié ? Peux-tu y être plus qu'en joie ? — Non pas justement, mais je crois qu'il est bien permis par fois de faire quelque extraordinaire, on en travaille ensuite d'autant plus gaillardement. — J'ai pourtant vu souvent, que lorsque tu t'en étois donné la veille au cabaret, tu n'en étois pas mieux disposé pour cela au travail le lendemain ; tu te plaignois au contraire de pesanteurs, de maux de tête, & tu regrettois l'argent que tu avois dépensé mal à propos. — Je ne saurois le nier, mais au bout du compte on n'est pas dans le monde uniquement pour travailler, il faut aussi se donner du plaisir.

— Mais ne goûtes-tu donc aucun plaisir, lorsque tu travailles, & que tu vois les heureuses suites de ton travail? — Sans doute qu'alors j'éprouve aussi un certain plaisir. — Et as-tu jamais éprouvé le moindre repentir après avoir travaillé une journée, & satisfait aux devoirs de ton état? — Jamais. — Pourquoi donc, mon cher ami, ne pas préférer des plaisirs que tu goûtes sans amertume, à des plaisirs qui te rendent incapable de vaquer à ton ouvrage, & qui t'ont souvent occasionné des repentirs? C'est pour des plaisirs du premier genre que je tâche d'inspirer de bonne heure du goût à mes enfans, je compte par là travailler à leur bonheur, & en leur faisant éviter de prendre de l'inclination pour les plaisirs que tu préfères, je crois les préserver de la ruine, où tu as vu ces mêmes plaisirs précipiter tant de familles infortunées.

LA maniere dont Kliyogg s'y prend pour encourager ses enfans au travail, en excitant leur émulation, mérite d'être rapportée. Tant que les plus jeunes ne sont pas encore en état de travailler à la terre, il leur fait prendre leur repas

sur le plancher. Ce n'est que du moment qu'ils ont commencé à lui être de quelque secours dans la culture de ses champs, qu'il les admet à sa table avec les plus âgés. Il leur fait comprendre par là, que tant que l'homme ne travaille pas & n'est d'aucun secours à la Société, il ne fauroit être considéré que comme un animal, qui peut bien prétendre sa subsistance, mais non à l'honneur d'être traité comme un commensal & membre de la famille. Du reste il se tient fort en garde de faire la moindre distinction entre ses enfans. Il les aime tous également, ceux de son frere comme les siens. Il les conduit tous vers le bien avec le même zèle & la même constance. Ce n'est qu'en se montrant obéissans & en faisant bien, qu'ils peuvent gagner son amitié & s'attirer ses caresses; son approbation est toute la récompense à laquelle ils aspirent. Enfin il a su trouver le moyen de se faire également chérir & craindre de tous ses enfans. Il les accoutume de bonne heure aux mets grossiers dont il fait usage & leur en donne autant qu'il leur en faut pour être pleinement rassasiés, mais il se garde bien soigneusement d'exciter

leur gourmandise, en leur donnant, suivant la pernicieuse coutume de presque tous les parens, des friandises en guise de récompense. Aussi ces enfans n'ont ils aucune espece de passion pour tout ce qui s'appelle mangeaille, & ne connoissent-ils aucune autre félicité à l'égard du manger, que le plaisir d'appaiser leur faim. Indifférens sur le choix des mets, ce sont ceux auxquels ils sont le plus accoutumés qui flattent le plus leur goût. Cela fait encore qu'il peut laisser, sans risque les armoires & les chambres où il renferme ses provisions, ouvertes. Il en use de même à l'égard de la caisse où il tient son argent; elle est également ouverte pour tous les membres de la famille qui sont en âge de raison, tous y ont les mêmes droits. Comme tout le bien est en commun, on évite avec le plus grand soin, jusqu'à la moindre apparence de profit personnel, & par ce moyen tout amour immodéré pour l'argent est banni de sa maison. On n'y envisage exactement l'argent que comme un moyen de se procurer les choses nécessaires aux besoins du ménage, & chacun des membres de la famille se trouvant abondamment

pourvu de tout ce qu'il lui faut, il ne s'éleve jamais chez eux le moindre desir de s'en pourvoir ailleurs. C'est là ce qui semble justifier en partie la persuasion où est Kliyogg, que leurs descendans pourront, pendant plusieurs générations, continuer à ne former qu'un seul ménage. Je lui ai entendu développer cette idée dans une conversation, avec un de mes amis, d'une manière si satisfaisante, que je ne saurois m'empêcher de l'insérer ici.

CET ami a fait dans un de nos services étrangers une fortune due à ses mérites; ce qui ne l'empêche pas d'aimer sa patrie en digne citoyen. Né avec un goût vif & délicat pour tout ce qui est beau & utile, il vient y chercher dans le sein des Muses un noble délassement à ses travaux militaires. Dès qu'il eut entendu parler de notre Socrate rustique, il conçut un desir violent de le connoître personnellement. Je saisis la première occasion qui se présenta, pour lui procurer cette satisfaction. Le génie singulier de cet homme frappa mon ami, qui lui dit d'un ton plein d'amitié & de franchise: Je vois, mon cher

Kliyogg , que vous êtes un homme dont on ne fauroit faire assez de cas , & je puis vous affurer que j'ai conçu pour vous de ce moment-ci, l'affection la plus sincère & la plus distinguée. Vous avez plusieurs fils , confiez m'en un, j'en aurai un véritable soin , & je ferai en forte de lui faire faire son chemin au service. Je vous suis infiniment redevable, Monsieur, reprit notre Sage, de vos bonnes intentions, & je vous assure que j'ai pour vous tout le respect & toute la considération que mérite un homme aussi distingué & aussi plein de raison & de probité, que vous me paroissez l'être; mais je ne puis, pardonnez le moi, me priver en conscience d'aucun de mes enfans, avant qu'il ait atteint l'âge où la raison a acquis toute sa maturité. Dieu me les a donnés ces enfans, dans la vue que je les élevasse pour sa gloire, & que je fisse tous mes efforts pour les rendre heureux; je prétends moyennant l'assistance de ce Dieu tout bon, ne pas manquer à des devoirs aussi sacrés. Votre façon de penser est très-louable, reprit mon ami, mais auriez-vous assez peu de confiance en moi, pour penser

que je ne prendrois pas autant de foin de votre enfant que vous-même. Je prétends bien remplir tous ces devoirs à votre place, & je vous promets de m'en acquiter avec tout le foin & toute la fidélité dont je suis capable. Je veux le croire, dit Kliyogg, mais ces enfans sont les miens & c'est à moi que cette obligation est imposée par Dieu lui-même, je ne puis sans crime, ni m'en dispenser, ni en charger un autre. Les occupations attachées à votre emploi ne vous permettraient pas d'avoir sur la conduite de mon fils toute l'attention nécessaire, & avec quelle facilité un jeune homme ne se laisse-t-il pas entraîner au mal lorsqu'il a le malheur de tomber en mauvaise compagnie. — Croyez-vous donc qu'il ne se trouve pas des gens honnêtes & vertueux au Service? Comptez qu'il y régne autant de probité & de religion que dans aucune autre profession. — J'en suis bien persuadé & vous m'en fournissez un trop bel exemple pour ne pas l'être. Mais mon fils tombera-t-il toujours précisément dans la meilleure compagnie, ne pourra-t-il pas

ren-

rencontrer tout aussi aisément la plus mauvaise ? C'est de quoi je le préférerai le plus qu'il me fera possible, reprit le généreux militaire. Quelque confiance, Monsieur, repliqua Kliyogg, que j'aie en vos bontés, votre état ne vous permettroit pas de veiller sur lui autant qu'il le faudroit pour ma tranquillité. Chez moi mes enfans ne forment jamais un instant de dessous nos yeux, ils nous accompagnent toujours, ou moi ou mon frere, lorsque nous allons à nos ouvrages, & les dimanches je passe agréablement mon tems avec eux à lire, ou à chanter les louanges du Seigneur; ou bien je les mene promener dans nos terres, je leur fais voir nos différens travaux & les heureux succès dont Dieu les bénit. Je suis assuré de cette maniere qu'ils n'apprennent rien de mauvais tant que je mene moi-même une vie irréprochable. Je trouve, dit la - dessus l'officier, les maximes que vous suivez dans l'éducation de vos enfans très-sages & très-sensées; mais vous avez sept garçons dans votre famille, vous ne pourrez pas toujours les garder tous sept au logis, il faudra

L

que vous cherchiez à leur procurer un état d'une ou d'autre maniere, & en ce cas le service n'est point à mépriser; plus d'un brave homme est déjà parvenu, en suivant cette carrière, à une fortune considérable. — J'en conviens, mais je me vois assez de fortune pour tous nos fils, pourvu qu'ils joignent toujours à une bonne conduite, cette ardeur pour le travail, que rien ne feroit jamais rebuter. Ce même terrain qui m'a nourri jusqu'à présent, les nourrira, s'il plait à Dieu, eux & les leurs dès qu'ils le cultiveront avec soin & avec assiduité. — Mais l'on peut aussi trouver son bonheur en suivant un autre genre de vie. — Je n'en doute pas, lorsqu'on y a été habitué de jeunesse & qu'on a étudié à fond sa vocation. Dieu m'ayant placé dans l'état de cultivateur, j'ai élevé mes enfans uniquement pour les travaux de la campagne, ils ne connoissent que cela, leurs vœux & l'idée qu'ils se font faite du bonheur se bornent à voir la bénédiction d'en haut se répandre sur leur travail & à jouir du nécessaire. En entrant au Service, ils se trouveroient transplanté dans un état dont ils n'ont aucune espece

de notion ; les foins qu'exige ce nouveau genre de vie leur paroistroient pénibles & défagréables, tandis qu'ils ont rempli jusqu'à présent avec plaisir, tous les travaux attachés à leur état de cultivateur. — Croyez vous donc qu'ils ne feront pas bientôt habitués à ce nouveau genre d'occupations. Un esprit ouvert qui se porte avec zèle & avec application à quelque chose que ce soit, la conçoit bien aisément & peut être assuré d'y réussir. — Soit, mais il oubliera au moins sa première profession, à laquelle mille circonstances peuvent le rappeler, & alors la bonne volonté ou l'habileté lui manqueront, lorsqu'il s'agira de s'y remettre. Il a pris d'ailleurs un autre train de vie, il a changé l'heure & la nature de ses repas, & si malheureusement il ne peut s'en défaire, voilà tout le ménage en combustion. En un mot il me paroît très-difficile de trouver son bonheur dans un genre de vie, auquel on ne s'est pas accoutumé dès sa tendre jeunesse. Vous vous trouveriez vraisemblablement fort à plaindre, si vous étiez obligé de vous réduire aux aliments

grossiers dont je me nourris , & moi je le ferois tout autant s'il falloit m'habituer à vos mets délicatement apprêtés ; je me porterois beaucoup moins bien & je ferois beaucoup moins content qu'avec mon chétif ordinaire. Il en est de même du genre de travail. J'ai beau travailler du corps fans relache du matin jusqu'au soir , je n'en suis que plus fain & plus dispos , au lieu que si j'étois obligé de travailler de la tête quelque tems de suite , j'en ferois bientôt ennuyé & tout-à-fait abattu. C'est l'habitude qui fait tout à cet égard. — Il n'y auroit donc , selon vos idées , qu'une seule profession dans le monde , du moment que les enfans embrasseroient constamment celle de leur pere. Et quel mal y auroit-il que cela fut, reprit Kliyogg avec un sourire ? si tous les hommes cultivoient la terre & se nourrissoient du travail de leurs mains , on n'entendrait plus parler de mauvaise foi ni de violence , on verroit la paix, le contentement & la tranquillité régner sur la terre. Car enfin je n'ai encore trouvé personne avec qui j'aurois voulu changer de situation , je n'ai pas jusqu'à présent éprouvé le moindre besoin,

ni fenti naitre en moi la moindre envie de posséder rien de ce qui appartenoit à autrui. — Mais vos fils après tout, ne se feront-ils pas en chemin l'un à l'autre ? Votre domaine pourra-t-il, encore une fois, suffire à les entretenir tous ? — Un terrain rapportera toujours à proportion du travail qu'on y mettra. Il y a déjà long-tems que je languis après le moment où nos fils feront en âge, pour donner à l'amélioration de notre bien toute la perfection dont elle est susceptible ; & lorsqu'il n'y aura plus rien à y ajouter, il reste encore tant de terres délabrées qu'on peut avoir à un vil prix, & sur lesquels nous pourrions entreprendre de nouvelles améliorations. Il manquera toujours plutôt de bras que d'ouvrage pour les exercer. — Mais lorsque vous ferez mort la division se mettra entre vos enfans, il s'agira de faire le partage de vos biens, pourront-ils avec la petite portion qui reviendra à chacun, continuer le même genre de vie ? — C'est précisément à cause de cela qu'il ne faut pas qu'ils partagent le bien, mais qu'ils s'aident l'un l'autre

en bonne intelligence à le maintenir en valeur. — Comment voulez-vous que cela se puisse ? il n'est pas possible qu'une même volonté gouverne tant d'esprits différens. — Pourquoi non ? lorsqu'ils sauront par expérience, que cette maniere de vivre les rend heureux & contens, & qu'il ne leur reste rien à desirer de plus ? Ils feront tous habitués de jeunesse au travail ; ils auront abondamment de quoi se nourrir & se vêtir ; ne connoissant pas d'autres besoins, ils se borneront nécessairement à cela. — Mais n'est-il pas très-possible qu'il s'allume tôt ou tard en eux des desirs après une vie plus commode, des mets plus délicats, des habits plus recherchés, & n'en résulteroit-il pas indispensablement de la désunion ? Lorsqu'on est une fois bien habitué, repliqua Klyogg, à suivre un certain ordre dans sa façon de vivre, & que cette façon de vivre nous rend contens, il n'est gueres possible qu'on en puisse desirer une autre. Voilà pourquoi je fais éviter avec grand soin à mes enfans toutes les occasions où ils pourroient se laisser aller à l'oisiveté, au luxe ou à la débauche. Lorsque le pli qu'on a

pris s'est fortifié par une longue fuite de tems, il n'est plus possible de le détruire. Je fais voir à mes enfans dans toutes les occasions, comment les mauvaises habitudes précipitent les hommes dans le malheur, & comment au contraire, on trouvoit le vrai bonheur dans un attachement constant & appliqué aux devoirs de sa vocation. Supposez, reprit mon ami, que vos maximes jettent des racines assez profondes dans l'esprit & dans le cœur de vos descendans, & qu'ils puissent rester affranchis de tout desir après une maniere de vivre plus délicate, ils peuvent n'être pas d'accord sur bien des choses, il faudra alors que l'un d'eux soit le maître & que les autres se laissent gouverner. — Ce sera le plus laborieux, le plus raisonnable & le plus intelligent qui conservera le droit du commandement. Là où il n'y aura point d'inclinations déréglées, le vrai & le juste se feront aisément, même par les esprits les plus bornés; si ces mauvaises inclinations vouloient paroître, celui qui fera l'office du maître saura les étouffer dans leur naissance, au moyen

de la bonne regle qui se trouvera établie, & de l'attention qu'il aura à prêcher d'exemple. Ce maitre n'aura aucune prérogative sur les autres quant au travail, & ce ne feroit que dans le cas qu'il se borneroit uniquement au commandement, que les autres supporteroient impatiemment son autorité. Ainsi j'ai lieu d'attendre de la bonté de Dieu que mes descendans demeureront toujours ensemble sans défunion & sans trouble; sans songer à partager leur bien & sans être tentés d'embrasser un autre genre de vie. (m) Vous

(m) Bien des lecteurs trouveront sans doute de la longueur dans cette conversation; mais je présume que les bons esprits la trouveront intéressante. On aura cependant de la peine à ne pas regarder l'espoir de Kliyogg comme absolument chimérique, & contraire à ce que l'expérience nous enseigne sur la nature du cœur humain & la diversité des esprits. Il ne feroit pourtant pas impossible d'opposer expérience à expérience & de produire des faits qui favoriseroient autant les idées de notre Philosophe rustique, que le train ordinaire des choses semble les combattre. En voici un qui m'a

avez raison, conclut mon ami, demeurez fidele à vos principes, ils ne sauroient manquer d'avoir

L 5

été raconté par un Ecclesiastique respectable par son âge, par ses mœurs & par ses connoissances; il est allié des personnes dont il est question & les a souvent fréquentées. Je vais transcrire le fait mot à mot, tel que je l'ai rapporté dans mon répertoire, plus d'un an avant que je fusse qu'il y eut un Kliyogg au monde. Il existe dans la Haute Provence une famille qui conserve des lettres de noblesse bien authentiques, données à un de leurs ancêtres par Saint Louis, du tems qu'il étoit en Egypte, pour avoir, portent ces lettres, tiré le Roi & toute son armée d'un danger éminent. Cette famille vit dans une médiocrité des plus obscures, subsistant, à la vérité, de leur bien, mais chaque membre qui la compose le cultivant de ses propres mains. Ils ne travaillent, à la vérité, que pour eux, mais d'ailleurs ni plus ni moins que de bons payfans. Le domaine passé à l'aîné & les autres enfans qui quittent la maison pour se marier reçoivent mille francs. Ils s'allient avec de simples payfans. Leur vie est tout - à - fait

les suites les plus heureuses ; Dieu bénira votre constance & vous verrez la paix , l'amitié & la concorde régner encore chez vos derniers neveux.

rustique , cependant lorsqu'on vient les voir , ils ont de la volaille , des pigeons , du gibier , & reçoivent noblement leurs hôtes. Lorsqu'on veut les persuader de faire valoir les prérogatives que leur donne une noblesse dont l'origine est aussi reculée & fondée sur des services aussi distingués , ils répondent , qu'ils ont toujours vécu contents & tranquilles dans leur obscurité laborieuse ; qu'ils ne desirent rien de plus , que ce qu'ils possèdent , & que le fracas qui accompagne les dignités & les richesses leur a toujours inspiré plus d'éloignement que d'envie. La paix & l'innocence , la pureté des mœurs & la candeur reposent sur cette heureuse maison. Et ce qu'il y a de singulier , c'est qu'elle n'ait jamais produit aucun enfant , qui ait pensé différemment des autres. Si l'on vouloit des exemples plus connus & plus généraux , ce que l'historien Joseph rapporte de la vie des Esséniens pourroit encore rendre l'opinion de Kliyogg plus probable.

L'ANNÉE dernière le frere de Kliyogg fut nommé, par la communauté Maître d'Ecole de son village; notre Philosophe champêtre regarda cet événement comme un des plus heureux, dont Dieu eut pu le favoriser. Il en conçut l'espoir de pouvoir rendre désormais ses principes d'un usage plus étendu, & de procurer à ses concitoyens un bonheur pareil à celui, que le bon ordre, qu'il avoit su introduire dans son administration domestique, lui faisoit éprouver. Il vint me dire tout rempli de joie; j'ai actuellement en main une certaine autorité, qui donnera du poids à mes remontrances. Vous ne sauriez croire combien l'autorité influe sur le bien qu'on se propose, quand on fait l'employer à propos. Je vais commencer chez les enfans par attaquer le mal dans sa racine, car le bon ne sauroit faire de progrès, tant que l'on n'a pas entièrement extirpé le mauvais. Cette méthode est d'ailleurs la plus aisée vis-à-vis de la jeunesse, & j'aurois mieux avoir douze enfans à élever, que d'être obligé de ramener un seul homme déjà formé à mes principes. Les gens faits regardent comme

un bien des plus réels, le mal auquel une longue habitude les a attachés, & traitent de novateur dangereux celui qui attaque les coutumes anciennes, quelques mauvaises qu'elles puissent être. Kliyogg remit l'instruction des enfans toute entière à son frere & en fut d'autant plus appliqué à soigner les travaux de la campagne. Il se réserva néanmoins l'école du chant, à laquelle il emploie, suivant l'usage ordinaire, les heures de l'après-soupe du Samedi. Le chant a toujours été sa plus douce récréation, & il fait toute la musique des Pseaumes de Lobwaffer par cœur, (n) au

(n) Cette musique fut composée par Claude Goudimel, fameux musicien de franche-comté, tué à Lyon le jour de la Ste Barthelemi; elle fut faite pour la traduction en vers que Clement Marot & Théodore de Beze ont faite de tout le Pseautier. Lobwaffer fit à peu près dans le même tems une traduction allemande du Pseautier sur la même mesure, afin qu'on pût y adapter la musique de Goudimel. La plus grande partie des Eglises Protestantes se servent encore aujourd'hui de cette musique, qui sans être savante, a quelque chose

lieu que son frere a beaucoup moins d'habileté que lui dans cette partie. Kliyogg commença par

de grave & d'harmonieux. Les Eglises Françoises ont abandonné les paroles de Beze & de Marot, auxquelles Conrart en a substitué d'autres, qui ne donnent pas une idée bien relevée de ses talens poétiques. On chante encore en Suisse & dans quelques Eglises d'Allemagne les paroles de Lohwaffer, quoique le langage en soit beaucoup plus vieilli & plus inintelligible pour les Allemands, que celui de Marot & de Beze l'est pour les François; & ce qui prouve, combien de certaines coutumes anciennes prévalent sur le bon-sens, c'est qu'on n'a pas encore pu introduire dans toutes ces Eglises, l'usage d'une nouvelle version publiée il y a vingt ans par M. Spreng, Professeur en Eloquence Allemande à Basle, quoique cette version soit adaptée également à l'ancienne musique, & fort supérieure à la nouvelle version françoise. L'attention de ces mêmes Eglises pour faire apprendre au peuple & particulièrement aux habitans de la campagne le chant de ces psaumes est en revanche bien digne de remarque. Un étranger seroit surpris de la justesse avec laquelle ces psau-

interdire à ses écoliers de musique toute course nocturne au sortir de l'école, ainsi que la fréquen-

mes sont chantés en quatre parties dans des Eglises de village. Le Canton de Zurich se distingue particulièrement en ce point. Mais voici un trait rapporté par l'auteur profond & ingénieux des *Essais sur divers sujets intéressans de politique & de morale*, qui est bien plus surprenant & que je ne puis d'autant moins m'empêcher de transcrire ici, que j'espère qu'on ne le trouvera rien moins que déplacé. „Les découvertes des Savans, dit cet „écrivain distingué dont ma patrie s'honore, fe- „roient un trésor oisif, si elles ne parvenoient au „possesseur des terres & ne perçoient jusqu'au la- „boureur. - - Pour éclairer le laboureur on „pourroit distribuer un bon abrégé, clair & simple, „des premiers principes de l'agriculture, & des „méthodes les plus convenables à sa province : „Abrégé qu'il faudroit introduire dans les Ecoles „où la jeunesse du peuple reçoit son éducation. „On a souvent proposé ce moyen & on ne fauroit „assez le proposer à l'attention du Souverain. „Qu'on ne croye pas ce projet chimérique ou im- „possible. Il est prouvé par l'expérience qu'on fait

tation du cabaret. Cette conduite ne manqua pas de foulever de nouveau tout le village contre lui ;

„plus du peuple qu'on n'en espère. Un prince
 „d'Allemagne (Ernest le pieux, Duc de Saxe-
 „Gotha) changea toute la face de ses Etats, il y
 „a plus d'un Siècle. Ce Souverain vraiment
 „grand homme par ses vertus civiles, fit instruire
 „son peuple, par un abrégé des connoissances uti-
 „les, qu'il prescrivit aux écoles de village : Il fit
 „apprendre à ses payfans jusqu'au dessein & la
 „musique. Quoique ces institutions ne subsistent
 „plus dans leur première vigueur, on est surpris
 „de la différence des lumières des habitans de ce
 „pays & de leurs voisins. Tous les villages ont
 „une bonne musique dans leurs Eglises : Il y en a
 „peu, où l'on ne trouve assez de payfans bons
 „musiciens, pour exécuter un concert de la musi-
 „que la plus savante de l'Italie. „ Ceci n'est point
 un fait avancé en l'air, l'auteur qui le rapporte
 parle d'après ce qu'il a vu, & j'ai eu les règle-
 mens du Duc Ernest sous mes yeux.

Depuis que j'ai écrit cette note on m'a assuré de très-bonne part, qu'à Wädichweil, dans le Can-

il fut menacé de toute part, mais son courage demeura inébranlable. Il ferma l'école aux désobeissans & les prévint qu'il les accuseroit au Curé de la paroisse, & que si cela n'étoit pas suffisant il auroit recours à l'autorité du Magistrat. Dieu bénit encore ici son entreprise, & ses écoliers, les seuls peut-être de tout le pays, s'en retournent tranquillement au logir, au sortir de l'Ecole de nuit. Il leur fit voir ensuite l'absurdité & le ridicule des divertissemens de la veille de S. Nicolas & du Carnaval, & il vint encore à
bout

ton de Zurich, les habitans ont établi un concert en regle. Douze payfans qui font de la musique s'y rassemblent à un jour marqué de la semaine; il se trouve dans le nombre deux violons, qui pourroient passer pour excellens dans le concert le plus distingué. A Tättlicken, qui n'est qu'un petit village, il y a une Société de musique. A Hottinguën, autre village du même Canton, les habitans ont aussi une Salle de concert, où l'on exécute des piéces de musique italienne vocale & instrumentale.

bout aux dernières fêtes de Noël, d'empêcher pour la première fois, que la veille de ce saint jour fut profanée par le vacarme indécent, qui avoit été d'usage jusqu'alors. Exemple très-remarquable du bien que pourroit procurer une fermeté inébranlable dans ceux qui sont chargés du maintien des Loix. Pour mieux assurer l'observation des nouvelles règles qu'il introduisoit dans son Ecole, il résolut, dès le commencement, de se borner au très-modique salaire qui lui étoit assigné, & de ne pas accepter le moindre présent de qui que ce soit. C'est là précisément, dit-il, ce qui affoiblit le maintien des meilleurs réglemens: on offre aux supérieurs l'amorce flatteuse des présens, du moment qu'ils ont tendu les mains pour les recevoir, ces mains deviennent impuissantes à arrêter les progrès du mal.

KLIYOGG s'attache encore à rendre son ménage aussi indépendant qu'il est possible, & tache de faire en sorte que son propre fond lui produisît tout ce qui est nécessaire à la nourriture & au vêtement. C'est dans cette vue qu'il a montré

M.

à une de ses filles à faire les ouvrages de tissand, & qu'il a fait approprier une cave à cet usage. En revanche il ne fait pas grand cas de l'ouvrage que quantité de nos payfans font pour les manufactures. Ce travail peu pénible fait perdre, dit-il, le goût pour les rudes travaux qu'exige l'agriculture, & diminue les forces du corps. Ces manufactures enlevant insensiblement à la terre ses cultivateurs, ne peuvent qu'entraîner la décadence de l'agriculture.

IL ne rejette pourtant pas absolument ce genre d'occupation. Il regarde les manufactures comme un très-grand bien, lorsqu'on fait en faire un bon emploi. Elles font subsister nombre de gens qui ne possèdent point de terres, dont la culture puisse fournir à leur entretien, & d'autres qui, par quelque infirmité naturelle, ou à la suite de quelque maladie, sont hors d'état de vaquer aux travaux de l'Agriculture. (o) Il en est, dit-il,

(o) Les manufactures peuvent nuire à un pays, où elles achevent de ruiner l'Agriculture, que d'autres causes avoient déjà fait tomber en décadence.

des manufactures comme des hôpitaux ; ces établissemens font pour les malades & les infirmes d'une ressource qu'on ne fauroit assez prifer, mais dès qu'on voudra y recevoir des gens sains & propres au travail , ils introduiront la fainéantise & causeront la perte du pays. En général, il apprécie les choses , relativement à l'influence qu'elles ont sur les esprits & sur les mœurs.

M 2

Mais si le Législateur peut parvenir à faire fleurir en même tems les manufactures & la culture des terres & à les maintenir dans un certain équilibre, les manufactures bien loin de nuire à l'Agriculture la favoriseront , en occasionnant la consommation & le débit des denrées, sans lesquels la culture des terres ne fauroit se soutenir. Les manufactures favorisant aussi la population enleveront tous les jours moins de bras à la terre. A la Chine, sous la douce influence du plus sage des gouvernemens , l'Agriculture, l'Industrie & l'extrême population se soutiennent également au plus haut degré, où elles puissent humainement atteindre. A peine pouvons-nous nous en faire une idée.

Ainsi un très-grand gain feroit, selon lui, un très-grand mal, s'il étoit capable de corrompre les esprits. D'après ces principes il fait très-peu de cas des avantages d'un commerce florissant. Il pense que le commerce met dans l'ame un amour défordonné pour les richesses & la conduit infensiblement à une façon de penser basse & portée à la mauvaise foi.

LA grande fertilité de l'année dernière fit tomber prodigieusement le prix des grains : Le payfan en fut très consterné & se laissoit aller souvent à des murmures indécens & criminels. Les plus aisés ne vouloient pas vendre leur bled & prenoient leurs mesures pour le garder pour un tems où il feroit d'un meilleur débit. Kliyogg bien loin d'être affligé, fut ravi dans le fond de son ame que le pauvre journalier mangeat son pain à un prix modique, il se défit de son bled au prix courant dans le tems où il avoit accoutumé de le vendre; trouvant qu'il valoit mieux employer sur le champ la somme médiocre qu'il en retiroit à l'amélioration de ses terres, que de se voir obligé, en le réservant pour des tems plus chers, de négliger l'entre-

tien de son bien. Il est souvent choqué de l'hyprocrisie de ces gens, qui à chaque gain qu'ils font, de quelque nature qu'il puisse être, font parade de la bénédiction du Seigneur, & ont toujours leur Dieu fait louer ! à la bouche. Les louanges qu'ils donnent à l'Être Suprême ne font pour la plupart du tems que l'expression de leur avidité infatigable après de nouveaux gains, qui se font presque toujours aux dépens du prochain. La véritable manière de louer Dieu, c'est d'être content de ce qu'on a acquis par ses soins & par son travail & de ne point envier à autrui ce qu'il possède.

KLIYOGG recommande à tous les membres de sa famille beaucoup de propreté dans leurs habits; mais il leur interdit à cet égard toute espèce de luxe. Les étoffes qui font du meilleur usage & en même tems au meilleur marché font toujours celles qu'il préfère. Le luxe des habits, qui est selon lui, une des causes les plus ordinaires de la ruine des familles, lui paroît de toutes les passions la plus absurde & la plus ridicule. Lorsqu'il vient en ville, il est vêtu d'un surtout de coutis gris,

qui se ferme avec des agraffes de fer ; encore est-ce là un habit de gala , qu'il a en commun avec son frere , & qui est réservé pour les voyages qu'ils font en ville,

SON grand principe dans toutes ses opérations, c'est d'aller toujours à son but par la voie la plus courte, & sa sagacité naturelle la lui fait saisir aisément. De-là vient que l'ordre le plus exact règne dans toute sa maison, & que chaque ustensile se trouve placé à portée du lieu où l'on peut en avoir besoin. Ce principe n'est pas seulement la base de tout son système économique, (p) il lui sert encore de guide dans toute sa conduite morale. Rien ne lui paroît plus précis & plus clair que les idées que nous devons nous former du juste & de l'honnête. Nous pouvons lire, dit-il, au dedans de nous-mêmes ce que nous devons faire ou omettre

(p) Ceux-là seulement qui savent combien l'esprit d'ordre facilite & accélère toutes les opérations, pourront concevoir comment notre Econome a pu faire avec si peu de bras tous les ouvrages que nous avons décrits.

dans chaque circonstance. Il n'y a qu'à se demander, lorsqu'on agit vis-à-vis d'autrui, ce que nous fouhaiterions qu'on fit à notre égard en pareil cas, & observer si pendant tout le tems qu'on agit, le cœur est satisfait & tranquille. C'est dans le témoignage qu'on peut se rendre à foi-même d'avoir rempli tous ses devoirs, & dans la paix intérieure qui en résulte, qu'il renferme l'idée qu'il s'est faite du bonheur. Il découvre dans les suites que nos actions entraînent naturellement après elles, les récompenses ou les punitions de la justice de Dieu. Tout comme la fertilité devient le prix d'une culture laborieuse & assidue, la paix de l'ame & la tranquillité d'esprit sont la récompense d'une conduite vertueuse. Je ne l'ai jamais vu abattu: Lors même qu'il recouroit à mes conseils dans quelque maladie, je l'ai toujours trouvé dans la plus parfaite tranquillité. Ses yeux pleins de feu & son visage dont la fraîcheur & le coloris annoncent sa bonne constitution, ont toujours un air riant & ouvert, qui étale toutes les beautés de son ame aux regards du phisonomiste.

IL a beaucoup de penchant à l'amitié, & s'y livre avec facilité. Quelque ardeur qu'il ait pour le travail, il le quitte avec plaisir lorsqu'il s'agit d'obliger un ami. Il arriva chez moi, il y a peu de mois, comme j'étois sur le point de partir pour Brugg où j'allois voir mon ami de cœur, M. Zimmermann Docteur en Médecine & Physicien de la ville. (q) Je favois que je procurerois à ce digne ami des hommes la fatisfaction la plus sensible, si je présentois à ses yeux avides les beautés de l'ame humaine dans un fujet, dont l'état tient de si près à l'état de nature. Kliyogg ne put se refuser à la priere que je lui fis de m'accompagner, quoiqu'il eut pour s'en retourner le lendemain, un voyage de plus de dix lieues à faire. Quel que soit son penchant à aimer tous les hommes, il mesure

(q) M. Zimmermann élève du célèbre Baron de Haller, joint comme ce grand homme, à une connoissance profonde de la Médecine, des talens très distingués en tous genres de littérature. Il est auteur d'un *Essai sur l'orgueil national*. Nous avons peu d'ouvrages allemands qui soient aussi profondément pensés & écrits avec autant d'élégance.

cependant son affection suivant le degré de zèle pour la vérité & pour la droiture qu'il découvre en eux, & il est doué, à cet égard, d'une pénétration tout-à-fait extraordinaire. Sa conversation est franche, dégagée de toute espèce de contrainte, lors même qu'il voit les gens pour la première fois, & tout-à-fait éloquente. Il a une façon naïve de s'exprimer qui lui est particulière & qui prouve qu'elle n'est pas empruntée, mais qu'elle part de source. Souvent il est obligé, pour se faire entendre, de se servir de comparaisons & de métaphores qui ont toujours le rapport le plus exact avec la pensée qu'il veut exprimer. Quoiqu'il parle avec facilité & volontiers, il lui est tout aussi aisé de se taire lorsqu'il voit qu'on ne l'écoute pas avec plaisir. Il porte alors toute son attention sur ce que disent les autres, & ses réponses sentées & faites à propos font voir qu'il n'en laisse rien échapper. Il fait avec avidité toutes les vérités qui lui parviennent pour la première fois, & ne rejette rien de ce qui lui est nouveau avant de l'avoir bien approfondi, à moins qu'il n'y reconnoisse du premier coup d'œil

des marques visibles de fausseté. En quoi il se distingue particulièrement des autres habitans de la campagne, chez qui il semble que les préjugés qu'ils ont hérités de leurs peres soient devenus une partie de leur essence. Lorsqu'il a fait quelque bonne découverte, il n'a rien de plus pressé que d'en faire part à d'autres; il se donne même alors toutes les peines imaginables pour les convaincre de l'utilité de la chose & combattre leurs préjugés. Il n'est jamais plus satisfait que lorsqu'il peut assister à quelque conférence, où l'on discute avec cette chaleur qu'inspire le véritable intérêt qu'on prend à la chose, de matieres qui ont pour objet le bien public. C'est là qu'il étale ses idées avec une noble franchise, & qu'il prescrit à chaque état ses devoirs avec une justesse d'esprit singuliere, se servant à cet effet de comparaisons tirées de l'Economie champêtre. Il attaque les vices qui le blessent avec beaucoup de liberté, mais d'une maniere qui ne sent pourtant pas la rusticité.

C'EST ainsi qu'il fait s'attirer l'estime de tous les honnêtes gens qui savent apprécier son mérite. Je l'ai conduit dans nombre de Sociétés, auxquelles

Le recit que j'y avois fait des discours & de la conduite de cet homme singulier, avoit inspiré la plus forte envie de le connoître personnellement. Je n'ai trouvé personne, qui à la fin de la conversation, ne fut vivement frappé de sa sagesse, & qui ne m'ait avoué franchement que mon recit lui avoit à la vérité, inspiré de l'estime pour lui, mais que ce qu'il venoit de voir & d'entendre avoit fait monter cette estime au plus haut période. J'ai vu des gens faire de lui les éloges les plus distingués, après avoir cherché d'abord, en l'attaquant par les traits les plus piquans à le couvrir de ridicule lui & ses admirateurs. Une expérience réitérée m'a convaincu qu'en général le degré d'admiration qu'on éprouvoit pour cet homme se trouvoit proportionné au degré de discernement & de probité qu'on possédoit. Et c'est par cette raison que plusieurs des chefs les plus éclairés & les plus vertueux de la République trouvent un plaisir infini à s'entretenir avec lui. Ils aiment à l'entendre développer en leur présence ses idées sur les devoirs de ceux qui tiennent en main les rênes du Gouvernement. Il trace alors à leurs yeux, sans le vouloir, le tableau respectable de tout

ce que leur propre façon de penser & d'agir offre de noble & de généreux. Toutes ces distinctions & les applaudissemens qu'il reçoit ne lui inspirent pas la moindre vanité : Bornant toutes ses prétentions à l'avantage de pouvoir dans la fréquentation de ceux que leur rang & leurs lumières élèvent au-dessus de lui, étendre & perfectionner ses idées, il ne laisse appercevoir aucun changement dans ses manières simples & naturelles. Lorsque je lui communiquai l'intention où j'étois de répandre son portrait dans le monde ; faites-lé, me dit-il, avec un sourire qui n'avoit rien que de naturel, si vous croyez procurer par-là quelque bien. Au surplus qu'on me loue ou qu'on me blâme, je n'en deviendrai ni meilleur ni plus mauvais.

CEPENDANT l'envie ne se lasse pas de persécuter ce digne cultivateur, mais tous ses efforts se réduisent à fournir de nouveaux traits à son éloge. J'écoutois un jour un des plus acharnés de ses envieux avec la plus grande satisfaction. Ce Kliyogg, disoit-il, n'est au fond qu'une espèce d'animal de charge, qui se tue à force de travailler, & qui oblige toute sa famille à en faire autant. Ce

n'est point du tout lui qui a découvert l'usage du gravier marneux, nos anciens l'ont très-bien connu, mais ils ne l'employoient qu'une seule fois, pour lui, il ne cesse pas d'en mettre sur ses champs, ce qui les perd absolument. — Ses récoltes, mon ami, sont donc moins abondantes que celles de ses voisins? — Je ne puis pas dire cela, j'avoue même qu'il a recueilli jusqu'à présent plus de grain qu'aucun autre, quoique ses terres, lorsqu'il s'en chargea fussent des plus mauvaises; mais cela ne fauroit que nuire à la longue. — En avez-vous des preuves? — Non pas absolument; il suffit que chacun sache tout aussi bien que moi, que tout cela ne vaut rien: Mais c'est surtout avec sa manière d'ébrancher ses Sapins qu'il ruine entièrement ses bois. — Il lui est donc déjà péri bien des arbres? — Je ne ferois pas l'affurer, mais il est très-sûr que cela ne vaut rien. — D'où savez-vous donc cela si sûrement? — Tout le monde le dit & si cela n'étoit pas, bien d'autres feroient la même chose. — Mais ne voit-on pas qu'il n'ébranche ses arbres que jusqu'à un certain point, qui ne fauroit leur être nuisible? — C'est ce que j'ignore; cependant ce Kli-

yogg est à tous égards, un homme tout-à-fait particulier, qui ne parle jamais que de travailler & de bienfaire, & pourtant l'on dit qu'il ne prie gueres. — Mais dites-moi, mon ami, fait-il le moindre tort à qui que ce soit, ou bien l'entendez-vous beaucoup jurer ou médire? — Je ne dis pas cela, j'avoue même qu'il s'acquitte toujours exactement de ses promesses au tems marqué; je ne sache pas non plus l'avoir jamais entendu jurer ou dire du mal de quelqu'un, mais cet homme vous rebat sans cesse les oreilles de son travail, & a des sentimens tout-à-fait particuliers; il ne souffre pas que ses enfans aillent au cabaret, il ne leur laisse aucun divertissement, & leur fait porter les dimanches & les jours de fête les mêmes habits que les jours ouvriers. Il manie d'ailleurs si bien la parole, qu'on reste toujours court avec lui. Mon plus proche parent comparut dernièrement avec lui devant le juge, pour une affaire qui l'avoit vivement irrité contre cet homme. Ce parent m'avoua, au sortir de l'audience, qu'il avoit été forcé, en présence du juge, de donner raison en tous points à Kliyogg, quoiqu'il fut persuadé alors, & encore actuellement,

que cet homme avoit tort, & qu'il falloit qu'il l'eût enforcélé. Plut à Dieu! dis-je la-dessus en moi-même, que tous mes ennemis fussent dans le cas de ne jamais médire de moi autrement.

Je n'avois d'abord recherché la connoissance de cet homme extraordinaire, que dans la vue d'étendre & d'éclaircir davantage mes idées sur l'économie rustique. Je me mettois bien au-dessus de la simplicité de ce payfan, je prétendois l'instruire, & en attaquant les préjugés qu'il pourroit avoir, le mettre en état de fournir des expériences économiques à notre Société, qui s'étoit proposée d'exciter, par des récompenses, les plus intelligens & les plus actifs de nos laboureurs, à mettre en pratique les moyens d'améliorer les terres qui seroient reconnus pour être les meilleurs. Quel fut mon étonnement de trouver en lui un homme absolument dégagé de toute espece de préjugés, doué d'un jugement aussi droit que celui du plus grand Philosophe, & dont les sentimens & la volonté étoient absolument soumis à l'empire de la raison. Sa façon de penser, ses paroles & ses actions sont toujours dans le plus parfait accord. Lorsqu'il m'exposoit ses idées sur

les devoirs de chaque état & sur la félicité générale qui résulteroit de leur observation, je me trouvois faisi de respect en l'écoutant, les larmes me couloient le long du visage & je me croyois transporté dans la compagnie d'un Sage de l'ancienne Grece. Un jour il me trouva plongé dans une profonde mélancolie; Je ne pus m'empêcher d'exhaler mes plaintes en sa présence, il s'empressa de saisir cette occasion pour relever avec amitié mon esprit abattu. Mon cher Docteur, me dit-il, quand je vois, à la suite d'une conversation, où l'on s'est entretenu des devoirs qui sont imposés à chacun de nous, un homme donner des marques d'inquiétude & d'agitation, j'en conclus qu'il commence à n'être pas content de la manière dont il s'en est acquitté jusqu'alors, & qu'il songe sérieusement à changer son plan de vie & à se corriger. Lorsqu'un tel homme se trouve dans ce cas, il est en grand danger de manquer la bonne voie; combien n'y a-t-il pas de gens qui s'imaginent avoir tout fait lorsqu'ils ont beaucoup lamenté & soupiré; qui croient que toute la dévotion consiste à être continuellement en prières

ou

ou occupé à des lectures pieuses, & qui sont d'ailleurs incapables de bienfaire. De pareilles gens sont perdus pour eux-mêmes & pour la Société; leurs angoisses vont toujours en augmentant & le parti qu'ils ont pris les écarte toujours de plus en plus du bon chemin; semblables à un homme à qui le vent auroit chassé du sable dans les yeux & qui croiroit l'en faire sortir en les frottant, plus il se frotte & plus l'inflammation qu'il excite par son frottement augmente sa douleur. Vous avez vu dernièrement notre ami sur son lit de mort; ni ses lumières, ni la piété de sa vie n'ont pu lui fournir des motifs suffisans de consolation; il y avoit déjà plusieurs années qu'après s'être trouvé dans des circonstances pareilles à celles dont je vous parle, il s'étoit laissé aller à une sombre mélancolie, qui le rendit à charge à lui-même & à ceux qui l'environnoient. Mais lorsque celui qui se trouve en pareil cas se rappelle au contraire, qu'il a une vocation à remplir, & que l'observation de tous les devoirs qui s'y rapportent est le culte le plus agréable qu'il puisse rendre à Dieu; que cet homme

N

après avoir formé une ferme résolution de se corriger, entreprenne en même tems quelque ouvrage relatif à sa vocation, il retrouvera dans le travail & dans l'exercice toute sa tranquillité, il verra renaître dans son ame un calme & un bien-être inexprimables. Moi qui vous parle, j'ai passé par cette épreuve. J'avois fait comme bien d'autres pendant ma jeunesse, je reconnus insensiblement mes égaremens, je commençai à sentir des remords, & la mélancolie me surmonta. Dans cet état je me laissai séduire par les foi-difant piétistes, (les Herrenhuter ou Zinzendorfiens) je passois tout mon tems en lectures & en prières, mais ma situation ne faisoit qu'empirer. Ce fut ma digne femme qui me ramena dans le bon chemin, elle me représenta la décadence dont nos affaires étoient menacées, & m'engagea à travailler. Je fis réflexion que placé par le créateur dans la classe des payfans, il m'avoit appelé à cultiver la terre & à élever mes enfans pour la même destination. Je pris dès ce moment la résolution de me livrer au travail de tout mon pouvoir & de ne pas être un instant oisif, m'astreignant d'un autre côté à faire en toute occa-

sion, à l'égard de tous les hommes, ce que je
 fouhaiterois qu'ils fissent à mon égard en pareille
 circonstance, maxime qui suivant la déclaration du
 Sauveur, renferme toute la loi & les Prophetes.
 Dès-lors je me sentis de jour en jour plus allégé;
 & lorsque dans mes heures de repos je reprenois la
 Sainte Bible, tout m'y paroïssoit clair & distinct,
 tandis qu'auparavant tout m'y sembloit couvert
 d'obscurité; & si je vaquois à la priere, mon ame
 éprouvoit la plus douce consolation. Je vis alors
 que toutes ces pratiques de dévotion n'aboutissent
 à rien, tant qu'on néglige ses devoirs, au lieu
 qu'après les avoir remplis elles donnent à l'ame une
 force extraordinaire. Je lui repondis là-dessus;
 Vous me dites là les plus belles choses du monde,
 & je les trouve toutes fondées, mais votre travail
 est d'une nature bien différente du mien; le mien
 consiste le plus souvent dans la méditation, & la
 mélancolie m'en rend incapable; il ne m'est donc
 pas possible alors de travailler, quelque envie que
 j'en aie. D'ailleurs la méditation affoiblit les nerfs,
 au lieu que le travail du corps les fortifie. Vos

travaux atténuent le fang, le rendent plus liquide & en facilitent la circulation; la méditation au contraire en exigeant le repos & la tranquillité épaissit ce fang & ralentit son mouvement. Ainsi votre travail est propre à diminuer la mélancolie, tandis que le mien ne peut que l'augmenter. Je suis obligé alors d'abandonner mes occupations & de chercher de la dissipation dans la compagnie de mes amis ou à la promenade. C'est encore là une occupation, me repliqua-t-il, vous pouvez dans une Société d'amis raisonnables, aller à la recherche de ce qui est bon & utile, avec autant & plus de facilité que dans votre cabinet. J'ai toujours été bien édifié, lorsque vous m'avez conduit dans de pareilles sociétés, où la conversation rouloit sur les nouvelles découvertes qui se font journellement en différens genres de professions, & sur les moyens de perfectionner les anciennes; rien n'excite davantage au bien; l'on s'éclaire réciproquement sur les choses qu'on ignore, l'on s'anime & l'on se soutient l'un l'autre dans les entreprises utiles qu'on a formées; enfin cela met à portée de rendre bientôt d'un usage général les bonnes choses qu'on a dé-

couvertes. Vos promenades peuvent être encore d'une plus grande utilité; elles vous mettront à portée de juger par vos propres yeux de ce qui se passe dans nos campagnes, des fautes où tombent nos cultivateurs, & quelles sont les parties qui exigent une amélioration générale. Vous avez raison, mon cher Kliyogg, lui repondis-je, je veux profiter de vos conseils du mieux qu'il me sera possible, & je ne laisserai échapper aucune occasion de faire du bien. Je vais de ce pas mettre la main à l'œuvre, afin de pouvoir me rendre à moi-même le doux témoignage d'être un membre utile de la Société humaine & exact dans l'observation de tous ses devoirs: heureux de pouvoir, lorsqu'il plaira à l'Être Suprême, quitter avec joie, une vie où, fidèle à ma destination, j'aurai rendu gloire à Dieu & pu être de quelque utilité à mes frères. Je puis assurer qu'effectivement les avis & l'exemple de cet homme estimable n'ont pas été chez moi d'un effet peu salutaire. Qu'on ne trouve donc pas mauvais que je compare la sagesse de ce personnage avec la sagesse de Socrate. Il est seulement facheux

pour l'avancement de la vertu, qu'il lui manque la plume d'un Xenophon pour peindre cette sagesse aux yeux de l'univers, dans toute son énergie.

J'ESPÉREROIS néanmoins que ce foible essai ne seroit pas absolument infructueux, si le tableau que j'ai entrepris de tracer pouvoit faire sur l'esprit de mes lecteurs seulement une partie des vives impressions dont mon ame a été pénétrée en contemplant l'original. Des gens de lettres plus éclairés & plus profonds que moi feront peut-être excités par la lecture de cet ouvrage à tourner quelquefois leurs vues & leurs observations sur les plus bas étages de la Société humaine. (r) La con-

(r) L'Auteur n'est pas le premier Philosophe qui ait fait de pareilles observations. Il a paru en 1756. un ouvrage qui a beaucoup de rapport avec celui-ci, intitulé: *Le Paysan Philosophe. Relation publiée par M. Hoffmann Inspecteur de Dresde &c. avec un portrait enrichi de cette Inscription: Joannes Ludewig, agri ac vineæ colonus, Philosophus, Mathematicus, Orator, Autodidactus. Caffebudæ prope Dresdam, A. 1756. Ætatis 41. On trouve dans le Journal Etranger Août 1758. p. 188. un extrait*

noissance des différentes propriétés de l'ame & de ses facultés en recevroit un nouveau jour; les idées qu'on doit se former du bonheur & de la véritable grandeur de l'homme en seroient plus positivement déterminées, & l'on pourroit peut-être reprendre avec plus de succès la question qui s'est élevée de nos jours entre les Philosophes, savoir: si les Sciences & les Lettres ont été ou plus nuisibles ou plus utiles à la Société. L'exemple de mon Socrate rustique m'a convaincu que l'ame humaine peut dans tous les états déployer la totalité de ses forces; que les grands talens ne sont jamais perdus pour la Société, dans quelque rang que celui qui les possède se trouve placé; & que la véritable grandeur de l'homme consiste dans un rapport exact de ses actions avec les facultés dont il est doué. Le Cultivateur, l'artisan, le savant, le magistrat, chaque homme, selon sa vocation, trouvera suffisamment de quoi exercer ces facultés, & tous se rendront également agréable à Dieu, qui embrasse d'un seul

N 4

fort important de cet ouvrage, auquel je renvoie le lecteur.

coup d'œil le bonheur de la Société humaine, moyennant que chacun fasse dans l'état où il a été placé un bon usage du talent qu'il a reçu. Un cultivateur sage & éclairé pourra contribuer autant à la perfection générale que le législateur le plus habile. Son exemple venant à influencer insensiblement sur ses voisins, ramènera peu à peu les bonnes mœurs dans tout un village, d'où elles pourront se répandre sur toute une contrée, les villages des environs qui auront un pareil modèle devant les yeux ne pouvant manquer d'en profiter. Le bonheur qui en découlera n'échappera pas aux yeux d'un législateur attentif, qui en prendra occasion de rectifier sa législation, & l'utilité ne sauroit manquer alors de devenir générale.

C'EST cette considération qui m'a engagé à déférer aux instances que mes amis m'ont faites de communiquer au public un ouvrage que j'avois d'abord entrepris uniquement pour encourager quelques uns de mes concitoyens à travailler au rétablissement de l'Agriculture, & pour leur indiquer la voie la plus courte qui pourroit les conduire à un but aussi louable. L'exemple que je

leur mets devant les yeux en démontre la possibilité de la manière la plus incontestable , & en indique en même tems les moyens , favoir , un redoublement d'ardeur & d'assiduité dans le travail , & une connoissance plus exacte & plus répandue de la meilleure manière de régler l'Economie rustique. Le premier point exige une réforme générale dans la conduite morale des habitans de la campagne , & le second des recherches physiques.

RIEN n'excite davantage l'ardeur & l'assiduité dans le travail que l'utilité qui en résulte , & les honneurs qu'on y attache pour récompense. L'amour des honneurs est un des plus puissants ressorts de la nature humaine. En voyant ce ressort agir si généralement chez tous les hommes & dans tous les états , pourrions-nous y méconnoître une des plus sages vues du Créateur , qui semble inviter fortement le législateur à en profiter. Aussi les plus éclairés d'entre eux n'ont-ils jamais manqué dans aucun tems , de le mettre en usage. Le mal qu'il y a , c'est que l'on n'use pas

le plus souvent dans la distribution des marques d'honneur, de toute la circonspection & de toute la justice qu'il faudroit. Le monde corrompu & ignorant confond alors ces marques d'honneur avec l'honneur lui-même ; & comme il arrive d'un autre côté que ceux qui les méritent le moins les usurpent par leurs intrigues, elles perdent peu à peu tout leur prix. Si la noblesse ou les ordres de chevalerie n'étoient constamment que des témoins chargés de déposer en faveur des services rendus à la patrie, on verroit, à la vue d'un noble ou d'un chevalier, tous les cœurs bruler du desir de mériter par des efforts redoublés, les mêmes distinctions. Si l'on voit au contraire les hommes les plus méprisables y parvenir comme les plus estimables & ces marques d'honneur devenir souvent le prix du vice & de la débauche, tout leur effet se bornera à faire naître de basses intrigues, au moyen desquelles on les obtiendra, quelque dépravé qu'on soit dans sa conduite. Dans les Républiques les charges de l'Etat font des marques d'honneur. Heureux l'Etat où les dignités demeurent constamment la récompense

affurée du mérite & de la vertu. Toutes les choses y prennent la tournure la plus favorable, chaque citoyen est animé du zèle le plus ardent pour le bien public, c'est à qui se rendra le plus digne d'estime, tous se hâtent d'imprimer à leurs enfans, dès leur plus tendre jeunesse, que l'application, les talens & la probité peuvent seuls leur procurer de la considération & les conduire aux honneurs. Mais tout est perdu, lorsque ces mêmes honneurs deviennent le partage de la fainéantise, de la débauche & de mille autres vices; tout le bien s'annéantit; les affaires les plus importantes, confiées à des mains laches & ennemies du travail, sont négligées; toute émulation disparaît, pour faire place à un manège bas & rampant, par lequel on cherche à se procurer du crédit parmi ses concitoyens.

Si l'on vouloit donc exciter l'ardeur du travail parmi nos cultivateurs, au moyen des récompenses & de certains honneurs, il faudroit mettre toute son attention à en faire une juste distribution. Ce moyen exigeroit donc l'établissement d'une Société choisie d'hommes respectables,

qui réunissant à la probité la plus inébranlable une connoissance approfondie de tout ce qui concerne l'Economie rustique , jouiroient d'une confiance générale. Car il faut que celui, dont l'approbation doit exciter au bien, se soit lui-même rendu estimable. Leurs connoissances ne feroient pas uniquement puisées dans les livres , mais seroient aussi le fruit de leurs propres recherches. De pareils hommes s'imposeroient l'obligation d'étudier à fond la nature du pays. Ceci exige un travail d'autant plus long , que malgré le peu d'étendue de notre territoire , la maniere de cultiver les terres y est singulièrement variée. Les contrées qui touchent aux Alpes étant propres à entretenir & à élever des bestiaux , on y cultive très peu de grain ; tandis que dans les pays plus bas & plus ouverts des districts de Greiffensee, Kibourg & Regensperg la culture des grains est très en vigueur. Le long des deux bords du Lac de Zurich , dans les vallées arrosées par la Limmath , la Thour & la Thœfs , ainsi que le long du Rhin , la culture de la vigne forme la branche la plus considérable de l'Economie rusti-

que. Or cette branche se divise encore en différens rameaux. On cultive les vignes sur les bords du Lac de Zurich tout autrement que celles qui croissent le long de la Limmath, quoique ces deux contrées ne soient séparées que par la ville. Ces deux cultures diffèrent encore beaucoup de celles qui sont en usage le long de la Thour, de la Thœfs & du Rhin. Il faudroit donc que la Société se mit au fait de la nature de toutes les méthodes différentes usitées dans tout le Canton. Elle dresseroit pour cet effet, dans chaque village, un état circonstancié de la manière actuelle dont l'Economie rustique y est administrée, du nombre des habitans, de ce qu'ils possèdent en bestiaux, en biens-fonds, & du produit qu'ils en retirent, de la situation naturelle de chaque lieu &c. On s'informerait en même tems des économes qui seroient réputés pour les plus habiles & les plus heureux, & l'on apprendroit d'eux les moyens dont ils se sont servis pour augmenter & améliorer leur bien. Il faudroit de plus que cette Société entreprit de tems en tems des voyages économiques, afin de

pouvoir rectifier ses idées sur ce qu'elle verroit par ses propres yeux. C'est ainsi qu'elle deviendroit à la fin capable, au moyen des applaudissemens & des récompenses qu'elle accordera aux meilleurs économes, d'encourager tous les habitans du pays à travailler à une amélioration générale. Je voudrois enfin que l'on fit sous les yeux de cette Société, des épreuves bien réfléchies de toutes les nouvelles découvertes, d'abord dans des jardins, & lorsqu'elles y auroient réussi, en plein champ. La Société tiendrait un compte exact de tous les résultats, afin que lorsqu'elle seroit convaincue de la bonté de ces nouvelles découvertes, elles put les préconiser & tacher de les introduire parmi les autres améliorations, en donnant en même tems toutes les indications nécessaires pour les mettre en pratique.

LORSQUE cette Société auroit donc acquis toute la capacité & pris tous les arrangemens nécessaires pour un ouvrage aussi important, elle se proposeroit chaque année l'examen d'un certain nombre de villages, dont elle feroit venir devant elle, à un jour marqué, les cultivateurs qui se

seroient le plus distingués ; là, en présence de tous leurs confreres , elle feroit leur éloge dans les termes les plus pathétiques, elle les proposeroit pour modeles aux autres, comme de véritables bienfaiteurs de la patrie , & leur donneroit en témoignage de l'approbation publique les prix qu'on auroit établis. Je choisirois pour cet effet une médaille qu'on frapperoit tout exprès à cet usage. Elle pourroit représenter d'un côté un laboureur conduisant sa charrue , un génie viendroit lui poser sur la tête une couronne composée de différens fruits de la terre , entrelacés les uns dans les autres , avec ces mots : *Pour le meilleur cultivateur.* De pareilles récompenses influeroient infiniment plus sur une amélioration générale dans la culture des terres , que la méthode ordinaire d'établir un prix pour la meilleure dissertation fournie sur un sujet proposé. En suivant mon projet , on parvient immédiatement à l'exécution , dont les plus beaux projets sont encore bien éloignés.

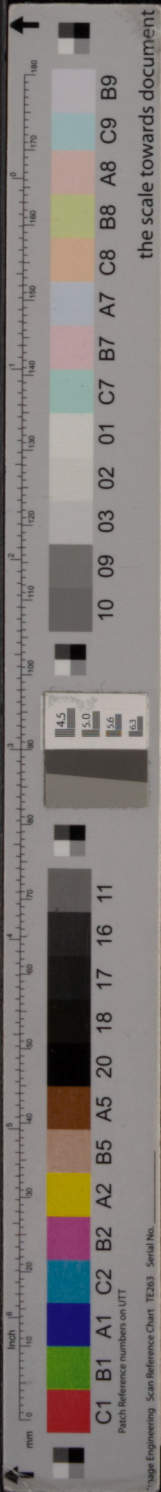
JE conclus par une pensée que l'immortel Xenophon a inférée dans son Hiéron , & qui s'accorde

parfaitement avec ce que nous venons de proposer.
 „Une des choses les plus utiles, mais qu'on n'a
 „point accoutumé de faire valoir par des motifs
 „d'émulation, *l'Agriculture*, fleuriroit beaucoup
 „plus, si l'on établissoit des prix aux champs,
 „ou dans les villages pour ceux qui cultiveroient
 „le mieux la terre. Dès-la, les citoyens qui s'y
 „appliqueroient avec ardeur, feroient de grands
 „profits; les revenus de l'Etat augmenteroient;
 „& la temperance se trouveroit unie avec l'amour
 „du travail; sans compter que les gens laborieux
 „sont naturellement moins enclins au mal. „

F I N.







RUSTIQUE. 79

l'observation en doute,
lui, dans tous les autres
on éprouve qu'une eau trop
chir l'herbe la jaunit & lui
D'un autre côté comme il
est dans l'usage d'égayer
ver & surtout à l'approche
emens faisant fondre douce-
pu s'y rassembler, au lieu
it opérée par les raions du
r effet trop promptement,
beaucoup. Or on concoit
n que nous indiquons une eau
température que nous avons
rce conservoit à la source
aisons; & qu'une eau qui
augmenté, dans une longue
froidure, feroit dans le cas
plus de mal que de bien.
encore qu'une eau prise pro-
ve toute sa pureté, au lieu
longue de certains terrains,
le parcelles de tuf, ou con-
ruginieuse ou tel autre vice